

MADELEINE

LE MEILLEUR DE SOI

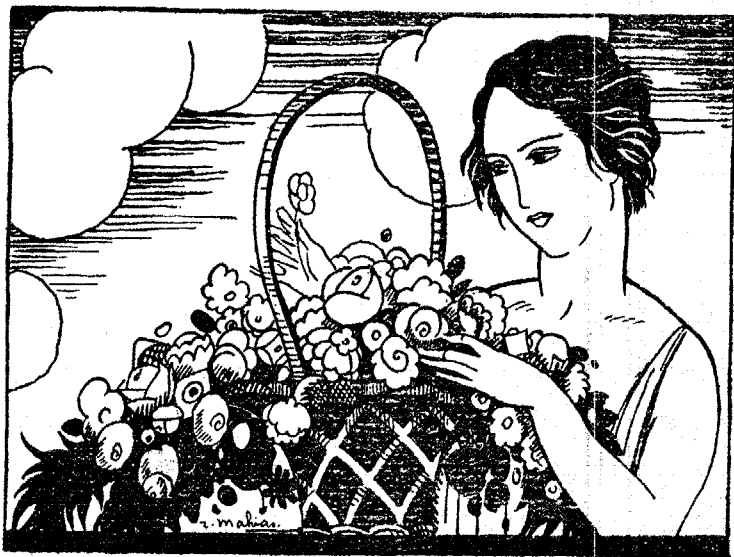


ILLUSTRATION DE ROBERT MAHIAS

MONTREAL
EDITION DE *LA REVUE MODERNE*

1924

*Le meilleur de soi : ce que l'on offre
de sa pensée et de son coeur...*

A l'Honorable Sénateur

L.-O. DAVID

Doyen des Auteurs canadiens-français
dont la belle et noble carrière inspire toutes
les admirations

Ce livre est dédié

MADELEINE

LE MEILLEUR DE SOI

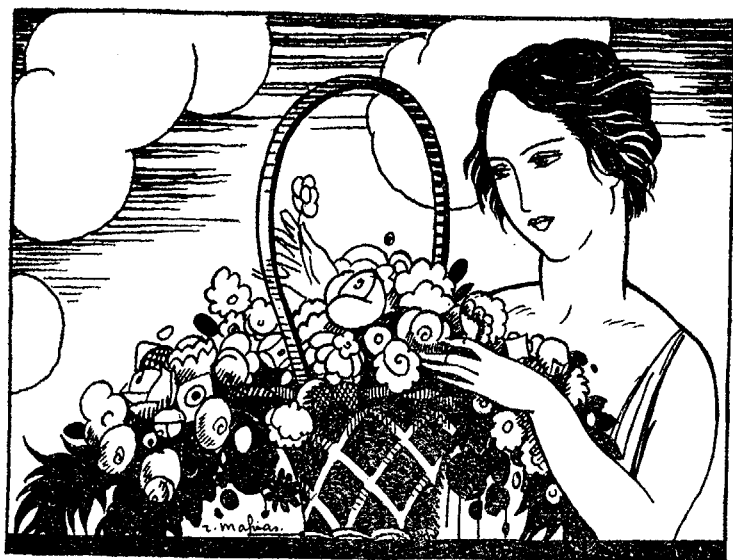


ILLUSTRATION DE ROBERT MAHIAS

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-GEORGES

MONTREAL
EDITION DE LA REVUE MODERNE

1924

Tous droits réservés, 1924.



LE PETIT PONT

“Vous vous rappelez le petit pont, l’adorable petit pont fait de deux gros madriers jetés en travers du ruisseau qui traverse notre bois, grand’mère, tout au bout de la grande terre sur laquelle vous naquîtes, — un matin de soleil, où l’herbe fleurait bon — m’avez-vous raconté souvent, comme si vous l’aviez vu le soleil qui luisait beau, ce jour-là... Vous n’avez pas oublié, mère-grand, que tout auprès du petit pont il y a un gros bouleau blanc d’écorce, et qu’autrefois, — alors que vous aviez vingt ans peut-être, — vous étiez deux à entamer le gros bouleau, pour y laisser quatre lettres enlacées... et que la vie n’a jamais voulu désunir, fidèles au bel arbre porteur de votre serment d’amour... Si longtemps que vous ne soyez passée par là, ô ma jolie aïeule aux cheveux blancs, si longtemps... vous revoyez encore, comme si c’était hier, le petit sentier bordé de mousse et de toutes petites fleurs bleues, jaunes et rouges, poussées là comme par miracle; petites fleurs d’ombre qui n’ont aucun parfum, mais qui sont restées, grand’mère, si jolies à regarder en longeant le bois peuplé

d'oiseaux et de libellules. Bien souvent, n'est-ce pas, vous y êtes passée sous ces arbres enchanteurs, et il y traîne encore des parfums de rose blanche et de tresse blonde... toute votre belle jeunesse, petite aïeule, toute votre beauté, tout votre amour, n'est-ce pas ? J'ai revécu, hier, votre chapitre d'amour, en repassant à deux, à mon tour, par la même route où, toute jeune et toute aimée, avec grand-père vous avez marché. Il me semblait que c'était moi, l'aïeule aux cheveux d'argent, et que René était le grand-père souriant et doux, alors que nous passions dans l'étroite allée qui mène au petit pont... Et je ne sais comment cela se fit, mais me sentant l'âme adoucie d'une aïeule croyant avoir trop vécu pour dire non, je répondis oui... Et il se trouve pourtant, mère-grand, qu'il est jeune celui-là à qui je fis pareille promesse, trop jeune, m'avez-vous dit, pour être un mari. Combien ils ont pleuré les yeux de votre enfant, le jour où vous fûtes si sévère, et pourquoi pas ? parce que René n'a pas encore l'âge qu'avait grand-père lorsque vous avez mis les quatre lettres sur le gros bouleau blanc adossé au petit pont, l'adorable petit pont de deux madriers jetés en travers le ruisseau.

Honteuse, sachant que je vous désobéissais, j'ai tout de même, pas plus tard qu'hier, ma douce aïeule, comme le jour baissait, pris la route où flotte encore le parfum de votre roman, et j'y ai marché jusqu'au petit pont, où je m'assis, sanglotante, enivrée de tous ces effluves émanant du bois, comme autant de séductions. Vous savez bien, grand-mère, qu'en marchant au hasard ceux qui s'aiment se rejoignent toujours, si absente que soit leur volonté : le cœur veille à cet indispensable rapprochement. Et René vint vers moi comme l'on va vers la lumière... comme moi-même, invinciblement, j'étais allée vers lui. Sans nous parler nous pleurâmes comme deux enfants que nous sommes sans doute, mais je vous affirme,

grand'mère. que beaucoup de grandes et graves personnes ignorent d'aussi sérieux et profonds chagrins. Et je sentais à nos cœurs navrés des cheveux blancs, beaucoup de cheveux blancs ! De me sentir si vieille avant d'avoir vécu, j'eus une révolte immense, et c'est alors que, trouvant sur le bouleau les lettres qui racontent votre roman, grand'mère, nous avons voulu y tracer le nôtre, avec le tendre espoir qu'en le plaçant ainsi tout près du vôtre, vous le réchaufferiez et l'adopteriez. Les lettres en sont petites et humbles comme une prière, et il nous a bien semblé qu'en recevant notre serment le gros bouleau soupirait tendrement, comme le soir où vous lui avez confié votre espoir et votre joie.

Puis, nous nous sommes dit adieu, et, chacun de son côté, nous sommes retournés vers la vie, heureux et navrés à la fois. Et si mes yeux pleuraient, mes lèvres souriaient dans l'attente de l'inexprimable bonheur que me vaudrait un mot tombé de votre cœur, en pensant au parfum du bois charmant et au petit pont, où, après vous, je suis venue porter mon rêve de jeunesse et d'amour comme sur un autel, espérant que la fée du ruisseau serait touchée de mon tourment, et le prendrait sous sa souriante protection.

Lasse et brisée, je m'endormis et je rêvai que l'Ondine émergeait du ruisseau, blonde et fine comme vous l'étiez à vingt ans, lorsque grand-père vous aima. Alors, ô ma belle Ondine, vous avez, de vos longs cheveux, essuyé les larmes qui coulaient de mes yeux, et vous avez dit : Va, petite, où ton cœur t'appelle.

Et je suis alors partie, en courant, vers le Bonheur !

Dites, ô ma jolie aïeule, qui avez eu vingt ans, et qui vous le rappelez, dites qu'il ne faut jamais effacer les lettres enlacées, écrites sur les bouleaux blancs qui avoisinent le petit pont d'amour !

Sur vos beaux cheveux où les années d'amour ont poudré délicieusement, laissez mes lèvres se poser en un immense merci monté du cœur de votre petite fille."

O PETITE FILLE DE MON PAYS...

“J’ai la fièvre, ce soir, ma petite amie lointaine, une fièvre qui me mange les sangs et rend ma tête lourde à crier. Crier d’angoisse, sans que rien ne réponde à mon délire que l’écho souverain de cette plaine immense comme tout un monde. Si loin que je regarde, je ne vois rien que la nappe verte de la moisson qui monte, bercée par le vent doux qui transporte des parfums dans cette monotonie glorieuse de la nature féconde. Je me sens perdu à jamais. Le souvenir me revient de nos jeux d’enfants, alors que nous jouions à cache-cache dans les champs profonds. Nous marchions, piétinant la moisson magnifique, et, comme à travers une mer verte, nous avançons ; les foins se rejoignent sur nos têtes, et nous étions submergés dans la vague embaumée de la prairie paternelle. Ici aussi je suis perdu dans un grand champ lointain, ignoré, où je marcherais toute ma vie sans jamais atteindre au pays perdu... pleuré, pleuré, ô combien ! Si vous saviez la désolation de cette soirée du treize juillet, où je rêve au demain éclatant qui est la fête de ma patrie. Je voudrais tant me trouver au bord de la route où passera le drapeau porté par nos soldats, tandis que nos filles, jolies à croquer dans les atours nationaux, nous souriraient de leurs doux yeux alanguis sous la coiffe. Ce que l’on s’aime, n’est-ce pas, alors que notre France vibre et chante pour fêter son quatorze juillet ! Il n’y a plus là que des Français heureux et fiers de leur patrie, et toutes les haines s’abolissent dans l’orgueil et l’amour de la race.

Lorsqu'il a fallu partir, quitter le domaine que l'insouciance et le luxe avaient dévoré, moi qui n'avais jamais rien aimé autant que la terre, j'eus un grand élan vers les pays où elle vit, la terre, dans toute sa majestueuse ardeur, et je ne songeai guère à tout ce que je quittais d'amour, que lorsque je me trouvai tout seul ici en pays étranger. Etranger ? non. Je suis injuste d'écrire un tel mot en parlant de cette contrée immense qui fut longtemps une terre française, et qui garde aussi de notre âme et de nos traditions.

Pas très loin de ma solitude on fêtera demain le 14 juillet, et ce ne sera pas la fête des seuls exilés, car à cette célébration se joindra la race canadienne-française tout entière, dans un besoin d'hommage à la vieille patrie. En ce Canada français, chère petite amie lointaine, la France n'a imprimé que de glorieux souvenirs. Elle y envoya les héros et les saints qui ont créé la race valeureuse et sincère qui se souvient et continue d'aimer ceux-là qui n'ont laissé derrière eux que des exemples et des espoirs. Et si quelque chose peut consoler, en ces heures-ci, d'être un exilé perdu dans les plaines infinies d'un grand pays tout neuf, c'est de sentir qu'en y venant les Français remplissent un devoir envers leurs ancêtres de la Saintonge, du Poitou, de la Normandie, de la Touraine et de la Bretagne, qui furent les pionniers de ce continent qu'ils disputèrent aux Peaux-Rouges pour la plus grande gloire de Dieu et de la France !

Mais d'être ici tout seul, ce soir, ma petite, perdu au milieu du blé qui lève, sans une musique militaire qui chante au loin, sans le reflet de mon drapeau claquant au vent, sans la beauté d'une femme qui passe et me sourit, je me sens incroyablement triste et lamentable, et mon isolement me fait mal, oh, si mal ! Que deviendrais-je si je ne vous avais, vous à qui je puis confier ma peine ; vous qui avez une coiffe blanche aux ailes douces ; vous

qui avez des cheveux blonds, fins comme le lin que file l'aïeule, près du lit clos; vous qui êtes une petite Française toute pure, avec au cœur les vertus sévères des femmes d'autrefois? Oui, que deviendrais-je le jour où vous m'écrieriez : "J'épouse Pierre, ou Jacques, ou Paul"? C'est alors que je serais un paria et un déjeté. Mais si un clair matin vous songiez qu'il y a au-delà des mers un pauvre gas de "chez-nous" parti pour la fortune, et qui espère éperdûment votre coiffe blanche, et qu'alors, petite Française, tout simplement vous ayez pitié de ce pauvre d'amour qui attend... et que vous veniez, apportant, plié sur votre cœur, le drapeau de chez nous, lumineux et glorieux, alors, petite fille de France, celui qui pleure aujourd'hui d'être seul et oublié aurait reconquis toute la patrie perdue que vous lui rapporteriez en votre âme vibrante.

Et plus tard, dans les champs profonds, nos petits iraient jouer à cache-cache, écrasant et piétinant à leur tour la moisson magnifique, lourde de promesses; ils iraient, submergés par la vague embaumée de la prairie paternelle, tandis que nous croirions tous deux avoir retrouvé la vraie patrie.

Il est des rêves doux à vivre dans la splendeur d'une nature neuve; il est des rêves dont les petites amies lointaines sont les héroïnes chéries. Vous vivez étrangement dans le mien, petite Yvonne aux yeux verts et aux cheveux d'or, qui viendrez peut-être, portant sous votre collerette tous les trésors qui font les exils joyeux et abolissent les regrets et les désolations qui me font pleurer, ce soir, ô petite fille de mon pays !

DE L'HOSPICE, LA PAUVRE VIEILLE ECRIT...

5 janvier 19...

“Tes souhaits de bonheur, ma pauvre chère, m'auraient
“semblé d'une ironie cruelle si je n'en avais su toute
“l'exquise et aimante sincérité. En effet, si je pouvais
“trouver encore de la joie sur terre, ce serait de ton cœur
“pitoyable et fidèle qu'elle me viendrait. Mais j'ai vidé
“ma coupe heureuse, et je me résigne à attendre l'heure
“où j'irai rejoindre tous ceux qui m'ont quittée et qui
“étaient ma raison de vivre. Je me proposais de t'écrire
“une lettre riante et de t'apparaître résignée jusqu'au ra-
“jeunissement; je devais bien à ta magnifique amitié cette
“preuve d'abnégation de te faire croire en mon contente-
“ment... Mais je ne puis pas feindre, et j'ai tant mal par
“tout mon cœur endolori ! Les fêtes ! Imagines-tu, toi
“qui as encore un foyer et des affections, imagines-tu ce
“que signifient ces mots qui éclatent comme des accords
“joyeux : “les fêtes”... Non, tu n'imagines pas ce que
“cela peut, à un moment de la vie, représenter de déses-
“pérance et de regrets ! Noël qui est avant tout une fête
“religieuse se passe assez bien. Au retour de la messe de
“minuit j'eus bien une défaillance en pensant à la théorie
“des petits bas qui avaient passé dans ma vie, mais ce fut
“passager, et je m'endormis sans trop pleurer, en suppliant
“le joli Jésus blond de la Crèche de ne pas m'oublier trop

“longtemps en ce monde où je me languis. Et je rêvais
“aux choses du passé quand je m’éveillai au milieu de
“toute cette humanité croulante qui toussait, râlait, se
“lamentait. Et j’eus l’impression que je devais vivre
“encore longtemps, et voir finir tout ce vieux monde en
“devenant moi-même une ruine... Les jours se passèrent
“à écrire les lettres de toutes ces bonnes vieilles qui
“avaient confiance en mon style et en ma calligraphie.
“J’écrivis à des vieux maris séparés de leurs femmes par
“la misère; j’écrivis à des fils, à des filles, à des petits
“enfants, des choses égoïstes ou tendres, banales ou
“neuves; et j’écrivis à des tas d’inconnus, distribuant mon
“cœur à tous ces parents de pauvres vieilles comme moi.
“La veille du 1er janvier ce fut plus dur. Notre hospice
“a ses dames patronnesses, et ces dames, dans un grand
“élan de charité, visitèrent nos salles. Quelques-unes
“avaient amené des enfants; elles avaient voulu, je crois,
“rendre plus joli leur geste charitable en mettant près de
“tant d’aïeules des têtes blondes évocatrices de souvenirs
“et de caresses. Bien des bonnes femmes pleurèrent, qui
“n’ont ni ma fierté ni mon amour-propre. Je réussissais
“à rester bien calme, quand une fillette superbe avec ses
“grands yeux bruns et ses boucles dorées, s’arrêta tout
“près de la vieille que je suis, et, d’une voix d’ange,
“m’offrit des bonbons, des fruits. J’acceptai pour la voir
“sourire, et elle me regarda avec une telle intensité
“d’expression, que je compris que cette enfant, dont les
“yeux s’embuaient, devinait instinctivement ma détresse
“d’âme. Soudain elle eut un grand élan, mit sa belle
“tête sur mes genoux, en enserrant ma taille de ses deux
“petits bras. La maman, qui venait vers nous, caressa
“les jolis cheveux et m’expliqua : “Vous ressemblez à sa
“grand’mère, morte il y a six mois, — et qui l’adorait.”
“Alors, je me suis mise à pleurer, à pleurer, que la belle
“dame en était toute bouleversée, tandis que la petite, qui

“ne voulait pas me lâcher, sanglotait. L’on voulut savoir
“si j’étais toute seule au monde, si mes enfants étaient
“pauvres. Je dus avouer que oui, n’est-ce pas, car aurait-
“on compris que des enfants vivant dans l’aisance avaient,
“par cupidité, surpris la confiance des bonnes Sœurs, et
“arraché à leur bonté, faussement apitoyée, une place pour
“la vieille maman... Il me répugna d’étaler cette honte;
“si douce que fût la jeune femme, si attachante que fût
“l’enfant, je ne leur révélai pas ma misère très laide.
“Elles partirent en promettant de revenir, et, au moment
“de me quitter, la petite eut une adorable pensée : celle
“de m’embrasser chaudement ! Et de sentir sur ma peau
“ridée passer le satin très doux de cette joue fraîche,
“j’éprouvai une indéfinissable émotion. Je pensai à tous
“les petits enfants qui avaient méprisé et dédaigné la
“pauvre grand’mère, et je compris que s’ils ne m’avaient
“pas aimée, ces petits, c’est qu’ils avaient le cœur mal fait.
“Je n’étais ni vilaine, ni antipathique, puisque cette
“enfant qui passait dans ma vie m’adoptait ainsi d’un
“élan affectueux. Et je fus consolée peut-être, mais
“combien humiliée, oui, humiliée, d’avoir créé une famille
“où l’instinct domine, où le sentiment est lettre morte.

“La tendresse dont cette petite m’avait réchauffée
“m’apparut exceptionnelle et choisie. Je songeai que me
“plaindre serait désormais une ingratitude ; aussi, tout le
“jour de l’an je fus gaie, parce que d’avoir aimé, la veille,
“m’enlevait le droit d’être triste.

“Et voilà comment s’est passé le temps des fêtes, dans
“l’hospice lointain que mes enfants m’ont précautionneuse-
“ment choisi pour retraite, et où je suis réduite à vivre
“des miettes tombées des cœurs d’enfants qui passent...”

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

Il pleut de l'or dans le grand lac. Le soleil l'endiamante miraculeusement, et, saisi d'une folle ivresse, il frissonne en petites vagues qui ondulent jusqu'à l'infini. Elles se content des folies dont rient au fond de la mer les ondines qui habitent des palais de platine et de pierreries. Qu'il est heureux, le lac, ce matin, dans la splendeur automnale : toute la rive exalte sa joie en des chants d'allégresse. Les arbres prennent des tons chauds de rouges éclatants et d'ors blonds. La brise n'a pas encore glacé leur grâce, ni le froid atteint leur sève. Ils jettent leur ombre embaumée sur les êtres et sur les choses. Le chemin est à peu près désert. Déjà les touristes ont déserté ; il ne reste plus que les fidèles qui n'ont pas voulu abandonner toute cette beauté avant qu'elle ne soit flétrie. Ils s'en iront quand le froid aura mordu les érables et les chênes, et que passera sur le lac la vague qui écume et gronde. Les enfants que l'on a gardés, jusqu'ici, dans les jardins, errent en liberté, émergent des vignes sanglantes, souriants comme de petits dieux ; ils sont les rois de la saison. Ils se promènent triomphalement, s'emparent des parterres abandonnés, y installent leurs jouets, inspectent les entours des maisons closes, se font des domaines sous les larges vérandas, et passent des heures de folle gaieté à ne penser qu'à cette chose bénie : d'être des tout-petits nés pour la joie, et qui n'ont pas à penser à demain. Hélas ! combien vite ils grandiront !

La rive m'attire, je voudrais être près de l'eau, l'entendre, la respirer ! Je regarde au loin, si loin, la ligne bleue où meurt l'horizon, et, de me sentir comme emportée vers un monde inconnu m'étreint délicieusement. Les yeux clos, je m'abandonne au rêve. Mais se peut-il que l'on puisse se sentir heureux, et ne désirer rien d'autre que la continuation de cette paix divine, quand, ailleurs, c'est la souffrance, la lutte, la mort ! L'impression d'un égoïsme formidable vient d'étreindre ma joie. Je sens que je ne pourrai plus retrouver ma quiétude oublieuse. Tout est fini, l'été est mort dans mon cœur, et je frissonne d'angoisse, de froid, de lassitude. Puis je suis triste d'avoir été heureuse quand tant d'autres se débattaient sous l'inflexible destin des mères meurtries et des épouses sacrifiées. A-t-on le droit de jouir de la vie, de s'oublier à être heureux, alors que la souffrance possède le monde et le dévaste ? Faut-il vraiment que l'obus défonce notre maison, que le feu ravage notre foyer, que nos parents soient assassinés, nos filles souillées, nos fils tués, pour que nous comprenions combien la vie est triste et quel devoir nous avons d'y penser sans cesse, et de ne jamais fermer notre âme à la pitié ? Alors que je songe ainsi, passe à mes côtés une vieille femme en désarroi. Je sais que c'est une mère qui a donné trois fils à la guerre... Elle erre comme une âme en peine et elle regarde le lac avec angoisse, comme s'il devait lui ramener ses enfants. Les reverra-t-elle jamais ? Voilà à quoi elle pense. Mais dans son regard dominant l'énergie et la fierté. Je sens qu'elle recommencerait son sacrifice et encore, et encore, pourvu que ses fils sachent se montrer des hommes. Elle est orgueilleuse de ceux qu'elle a mis au monde. Elle me sourit en passant, comme pour me dire : "Voyez comme je suis digne d'eux." Et eux sont dignes d'elles. Il ne faut pas trop les plaindre, ces mères-là, mais les saluer bien bas !

Maintenant le lac peut me sourire et m'enchanter, il ne me retiendra plus. J'échappe à son envoûtement, et je retourne vers la cité tourmentée, où les heures sont faites d'efforts, de labeurs, de luttas. Mais je laisse derrière moi des mois que je voudrais revivre éternellement... en reprendre les jours, un à un, les repasser heure par heure, instant par instant, et ne jamais finir, comme si l'on pouvait ainsi s'arrêter alors que l'inconnu, le fatal, la mort nous réclament ...

SON PETIT

Elle comptait les piécettes blanches ramassées une à une et serrées sous la mince pile de lingerie, le pauvre petit trésor qui devait grossir le compte de banque et l'aider à atteindre son rêve le plus cher. Que pouvait être le rêve de cette pauvre fille à l'aspect lamentable, aux yeux tristes, aux cheveux laids, au teint sombre ? Il devait être bien doux pour nimer d'une telle auréole tout ce pauvre visage fatigué de souffrance. Chaque soir, à la rentrée de l'atelier, elle évaluait ainsi sa fortune, y ajoutant la petite somme qu'elle pouvait distraire de son gain quotidien. Et elle se rapprochait du but si cher qui, d'espoir, la laissait toute palpitante. Que lui importait d'être dédaignée, obscure, oubliée ? N'avait-elle pas dans son cœur un secret qui la rendait heureuse, plus heureuse que toutes les autres femmes, lui semblait-il. C'est que le bonheur dont l'on rêve dans la misère, l'abjection, le sacrifice, est d'une telle espèce qu'il ne peut à nul autre être comparé.

Elle éteignit sa lampe pour ménager l'huile, comme elle ménageait toute chose, en véritable avare, et se mit à la fenêtre, non pour se distraire, car son âme n'avait qu'une seule distraction, mais pour regarder sa pensée dans la lueur douce de ce ciel éclairé de blanche électricité. Une grande lueur rouge embrasait l'horizon... Elle grandissait à vue d'œil et ensanglantait la nue de rayures sinistres. Une agitation montait de la rue. Elle devina que l'on désignait le lieu du malheur. Une angoisse montait en elle si âpre, que le cœur lui en éclatait. Elle voulut railler

sa frayeur. En vérité, elle devenait folle. Pourquoi, elle, la pauvre qui n'avait qu'une tendresse et qu'un désir, serait-elle touchée par cet incendie qui s'élargissait à l'horizon et faisait s'agiter les ombres de la rue ? Elle voulut rire, mais son rire lui crispa la gorge. Elle comprit qu'elle allait pleurer, tout bêtement, sans cause... Elle alla se cacher la tête dans son oreiller, prise de la peur d'être malade et de perdre le gain de sa pauvre vie dévastée. Ce gain ! Elle avait été la victime d'une infamie, là-bas, dans son lointain village. La honte l'avait rejetée vers la grande cité où l'on cache tant de choses. Et, depuis, elle n'avait cessé de penser à ce petit être qui, né d'elle, avait reçu si peu de tendresse. Elle vivait dans l'espoir de le reprendre, de l'élever, de l'aimer. Elle en ferait un homme loyal et vaillant. Elle ne lui donnerait que de bons exemples, ne lui dirait que de belles choses. Et, plus tard, lorsqu'il aurait grandi, et qu'il voudrait savoir, elle prendrait sa tête adorée tout contre son cœur, et, ses yeux dans les siens, elle lui raconterait la page triste de sa vie d'humiliée et de rejetée. La réhabilitation lui viendrait des lèvres de son enfant; elle n'en avait besoin d'aucune autre. Mais, ce soir, elle a beau vouloir se griser de ses belles songeries, elle n'arrête pas le désordre qui gronde en son cœur.

Elle retourne vers sa fenêtre. La lueur de l'incendie est plus sanglante. Elle n'y tient plus et descend dans la rue. Elle entend un passant en renseigner un autre : "Le feu est chez les Sœurs Grises, — dans l'hôpital des enfants." Elle croit qu'elle va mourir là, subitement. Le feu là-bas, mais c'est son petit à elle qui va mourir, et de quelle mort sinistre et lamentable ! Il est là-haut, dans cette crèche où elle l'a déposé, en attendant qu'il soit assez grand pour vivre avec elle sans entraver son labeur à l'usine. Mais alors son petit, il est mort peut-être; et elle ne reverra plus sa tête blonde, et ne recevra plus contre

les siennes la tendresse de ses petites joues chaudes. Elle n'entendra plus le gazouillis de ses petites lèvres qui disaient : Ma... man..., ma..., sans finir jamais. Alors, qu'est-ce qu'elle deviendra, elle, dans la vie, et pourquoi serait-elle encore là, dans son inutilité et sa douleur ?

Elle courait, maintenant, vers le point rouge de là-bas. Elle courait comme une pauvre folle qu'elle devenait à chaque minute plus intensément. Soudain, elle sentit qu'on lui tirait le bras brutalement. C'était défendu d'avancer... Défendu, oui, pour les autres, mais pour elle qui était une mère, est-ce que cela pouvait compter, ces défenses-là ! Elle voulut passer outre. Un agent la maintint solidement. Elle supplia avec des mots affolants : "Pour l'amour de Dieu, laissez-moi aller... Je veux sauver mon enfant... Je veux savoir s'il est vivant. Je veux le voir, m'entendez-vous... Mais vous n'avez pas de cœur, vous l'homme, vous êtes donc un sauvage, un démon..." Et à force de se débattre elle devint faible et inconsciente. Echappée de l'étreinte, elle promena dans la foule ses lamentations éperdues. Elle racontait son histoire à tout le monde : "Si vous saviez comme il est beau et fin, mon petit... sa peau est douce comme un satin, ses cheveux sont blonds et frisés. Il va parler bientôt, il dit déjà : maman !" Et elle souriait à la vision de son bébé. Puis le creux s'agrandit dans sa pensée. Elle ne sut plus où elle allait, et toute la nuit elle marcha dans le froid effroyable, sans se lasser. Au matin, elle s'écrasa et s'endormit. Le verglas lui fit un linceul. A la Morgue personne ne put identifier cette morte qui souriait encore à quelque beau rêve. Elle avait, voyez-vous, senti des ailes qui la frôlaient doucement, tandis qu'une voix d'ange murmurant : Ma... man... ma..., l'appelait au paradis.

A LA MERE QUI NE VEUT PAS...

Elle ne veut pas qu'il meure, son petit... Elle ne veut pas ! Et ce même cri de révolte monte sans cesse de sa gorge torturée d'angoisse ; et les larmes tombent de ses yeux brûlés. L'aurait-elle mis au monde pour connaître cette peine effroyable de le coucher, encore tout mignon, si joli et si tendre, dans une petite bière froide, pour le descendre ensuite dans un grand trou d'où jamais plus ne remonterait le doux rayonnement de son sourire ? Non ! Elle ne veut pas ! Et toute sa chair martyrisée proteste... Plus tard, implore-t-elle intérieurement, plus tard la Douleur, s'il le faut, ô mon Dieu, mais pas maintenant ! Elle en a si peu joui de son petit ; elle ne l'a pas encore assez aimé ; elle ne l'a pas encore assez embrassé...

Elle ne veut pas que les yeux tendres ne s'ouvrent plus à l'appel de sa tendresse. Elle ne veut pas que la petite bouche soit close sur ce mot d'amour : Maman ! Elle ne veut pas ! Et, dans la chambre triste, vous n'entendez que ses sanglots, dont l'enfant ne peut comprendre la navrance, et qui, passant au-dessus de son berceau de dentelle, implorent la divine Providence.

Mais s'il pouvait comprendre, le tout-petit... S'il savait pour quel avenir sa mère veut impitoyablement le garder sur la terre. S'il avait soudain la vision des tristesses, des horreurs, des sacrifices dont sa voie sera toute semée. S'il comprenait que la tendresse de la mère, son seul appui, peut tout-à-coup lui manquer, ou se dresser impuissante devant l'épreuve, n'aurait-il pas un recul devant la vie,

le frêle petit être qui gazouille à peine et n'a jusqu'ici souri qu'aux anges et à sa mère ? Comprendrait-il la passion qui gronde sur son destin, et veut à toute force lui imposer la vie, quand cette vie est un long chemin jonché de ronces et d'épines ? Il aurait vers le ciel bleu qui s'ouvre un grand élan, et dédaignerait la vie douloureuse et méprisable... Mais il ne sait rien, le beau bébé aux grands yeux pensifs, il ne sait rien autre chose que la tendresse de cette femme qui le serre contre son sein et pleure, pleure inlassablement parce qu'il souffre, parce que sa petite gorge halète, parce que son petit cœur bat trop lentement, parce que le froid mortel bleuit ses menottes. Et, dans sa détresse de souffrir, le pauvre petit gémit vers elle, vers elle seule, parce qu'elle est tout ce qu'il a connu de beau, de bon et de caressant dans la vie. Et la mère martyrisée crie dans sa détresse : "Je ne veux pas !" O la volonté des mères, si elle pouvait détourner la mort de sa sinistre fonction, combien ils seraient joyeux, nos frères berceaux. Mais leur vouloir, hélas ! si impérieux et si intense qu'il soit, est brisé, et les berceaux se drapent de blanc.

Comme je la comprends, la révolte de cette mère qui ne veut pas. Et, pourtant, combien elle est inutile et presque dangereuse, cette révolte. De quel droit nous interposons-nous avec une telle violence entre la mort et la vie ? La vie dont nous ne savons rien sinon qu'elle fait souffrir, et que nous mendions pour l'enfant de notre âme et de notre sang, c'est peut-être un long et lamentable calvaire que nous leur verrons gravir, le cœur torturé, sans rien pouvoir qui atténue cette détresse. Et puis, si incroyable que cela semble, il peut arriver une heure où cet enfant que nous avons tant aimé, pour lequel mille et mille fois nous aurions donné tout le sang de nos veines, il peut arriver qu'il déserte notre amour, qu'il le rejette, qu'il s'en montre indigne. Mais qu'importe l'avenir à ces

mères qui tiennent entre leurs bras de beaux bébés blonds qui n'ont rien fait pour souffrir, qui n'ont rien fait pour mourir... Aujourd'hui est si merveilleux d'amour, qu'elles ne veulent pas, qu'elles ne peuvent pas penser à demain. Pourquoi les condamnerions-nous à se détacher du présent, si lumineux, pour regarder dans l'avenir lointain, maussade et brumeux... Et, pourtant, a dit un grand prédicateur : "Les mères qui, en cette époque douloureuse, se penchant sur le berceau de leurs fils, ne scruteraient pas l'avenir, seraient bien téméraires." Mais les prédictions les plus sinistres n'atteignent rien du sentiment de cette femme en pleurs et en révolte qui, devant le petit berceau où agonise tout ce qui lui est cher et précieux dans la vie, crie et réclame. Elle ne veut pas, elle ne peut pas vouloir que son fils meure. Elle le veut grand et fort pour de hautes destinées; elle le veut brave et fier; elle imagine qu'il sera un meneur d'hommes et un sauveur de races. Et si, plus tard, elle le voit succomber, que ce soit après qu'il aura vécu, après qu'il aura accompli une tâche, accompli une mission. Aujourd'hui, elle ne veut pas, la mère, elle ne veut pas avoir enfanté pour que s'ouvre une petite tombe blanche dans le grand cimetière. Elle veut avoir créé un homme. Et peut-être Dieu lui donnera-t-il un ange !

BRISEES, LES AILES...

Elle était descendue de sa montagne empourprée d'ors brunis, un soir de fête champêtre où, dans la vallée, s'élevait une musique d'appel, et elle avait eu soudain des ailes pour aller vers cette joie frémissante qui attendait sa jeunesse radieuse. Tout le long de la route les branches familières et parfumées avaient caressé ses joues fraîches, et des petites feuilles tendres s'étaient coquettement accrochées aux boucles blondes qui encadraient son visage enfantin. Elle apparut au bal comme la fée des bois, et personne ne fut tenté de rire de sa toilette rustique, tant elle souriait de toute la grâce de ses quinze ans. La petite fille connut, sans l'avoir même pressenti, l'enivrement du triomphe que donne seul l'enchantement d'être belle. Elle ne sut même pas si on la trouvait jolie et aimable; elle ne songeait qu'à la joie de vivre au son de la musique et de déployer sa grâce dans les danses dont elle devinait le rythme. Et toute la nuit elle eut des ailes, l'enfant des bois, et rêva sans doute qu'une fée, sa marraine, l'avait parée de dons sans prix et de parures inestimables. Bien tard, à l'aurore, quand la musique se tut, elle s'enfuit comme Cendrillon, la belle enfant, et tout le long de la pente escarpée qui la ramenait au nid agreste de là-haut, elle songea que la joie de vivre était vraiment douce, et qu'il suffisait d'être jeune pour se sentir heureuse. Elle s'arrêta à conter sa joie aux grands arbres, elle sautilla dans la mousse fraîche et musa avec le clair ruisseau et ses roches argentées. Soudain, lasse,

elle s'arrêta, et sur l'herbe tendre elle s'endormit, tandis que là-haut le soleil tout doucement souriait à la terre.

Et chaque fois que, d'en bas, s'élevait la musique, elle descendait, oiseau léger, volant au plaisir. Et, sans lui demander d'où elle venait, le bal lui faisait fête. Un jour vint pourtant où on l'aima éperdûment, et alors sa quiétude fut troublée de cette adoration silencieuse qui la suivait partout, et s'attachait à la fasciner. Elle voulut fuir parce que sa liberté lui était chère, et que, de se sentir ainsi suivie et observée, elle éprouvait un vague malaise. Mais l'amour l'opprima à son tour, et elle se crut faite pour l'avenir doré et magnifique qui s'offrait.

Et la pauvrete quitta sa montagne verdoyante où les oiseaux chantaient pour elle tout le jour et s'en alla vers celui qu'elle aimait. Elle crut qu'elle allait être heureuse et s'abandonna à la ferveur de cette vie neuve qui l'enchantait par son brillant et son factice, mais jamais elle ne put sacrifier complètement aux exigences du milieu mondain où son mari l'avait présentée. Elle y commit des gaffes formidables. Son mari sourit tout d'abord de ses excentricités, puis il en souffrit et le lui dit. Mais jamais il ne put discipliner la petite sauvage qu'il avait aimée pour sa beauté seule.

Il eut peur des mots qu'elle disait et des sourires moqueurs qui accueillaient ses moindres phrases. La blessure à son amour-propre fut à la longue insupportable et il prit l'habitude de négliger la petite fille qu'il avait cueillie au bois, et qui, délaissée, se languit impitoyablement de tout ce qu'elle avait quitté. Un soir, les mots cruels jaillirent. Son mari avait honte d'elle. Elle crut mourir de douleur, et elle eut le besoin éperdu d'échapper à cette angoisse, de retourner vers sa montagne. Et, dans la nuit sombre, elle s'enfuit.

Le vent pleurait à travers la montagne, et la petite fille n'avait plus ses ailes pour remonter là-haut. Brisées, les

ailles... Les branches tordues et raidies la blessaient au passage, et le sang coulait tout le long des joues pâlies. En grimpant le raidillon glacé elle songea que vivre n'était plus une joie, et que mourir serait encore le bonheur. Elle s'arrêta à conter sa peine aux grands arbres devenus insensibles, et le ruisseau emmuré de frimas ne répondit pas à son appel.

Alors, lasse infiniment, elle s'arrêta, et sur un lit de neige blanche elle s'endormit, tandis que là-haut le soleil tout doucement souriait à la terre.

INCONSCIENCE

La petite fille était jolie et fine, toute de blanc vêtue, et, sous les ailes du grand voile qui l'enveloppait, elle s'avançait, tenant bien serrée la main du papa chéri, vers lequel elle levait sa tête ardente, de temps à autre, pour lui laisser lire combien elle l'aimait. Lui souriait à cet ange qui allait communier sans avoir la douceur de sentir près d'elle la tendresse maternelle. Elle était partie, hélas ! la maman frêle et aimée, et déjà la petite avait perdu la mémoire de son visage charmant, et, en ce matin mémorable, au risque de faire monter des pensées tristes en la tête blonde de l'enfant, le père devait évoquer le souvenir de la morte. "Tu prieras pour ta maman", lui dit-il. L'enfant répondit oui, puis tout de suite, tirant bien fort la main de son père : "Ah ! regarde la dame qui s'en vient, là, avec un petit communiant, vois donc, on dirait que c'est Maman." Il tourna la tête brusquement, et s'arrêta médusé. Une jeune femme s'avançait avec son petit homme, elle souriait aux propos de l'enfant, mais de l'air triste qui ne laisse plus jamais les personnes qui ont trop souffert.

Arrivée près du père et de la petite fille en blanc, elle s'anima : "C'est votre petite fille qui communie ?" questionna-t-elle sans plus. "Oui, et c'est votre petit garçon ?" Elle répondit de la tête, et ainsi, sans plus rien dire, ils renouèrent la chaîne de leurs vies brisées. Ils avaient été, autrefois, dans leur village, des bébés qui jouaient ensemble, puis des amis inséparables, et enfin des fiancés.

C'était lui qui l'avait trahie, et pour la maman de sa petite. Il savait qu'elle s'était mariée, et tous deux, à la ville, chacun de leur côté, ils avaient vécu sans jamais rien savoir. Elle comprit tout de suite, en voyant cette fillette seule avec son père, qu'il n'y avait plus de mère à ce foyer, et lui s'imagina qu'elle était veuve. Mais ils ne se dirent rien de plus, et rentrèrent à l'église.

Si loin qu'elle se fût placée, il la voyait tout à son aise, charmé de la retrouver si jeune, si élégante dans ses vêtements noirs, et, intensément, s'agitait en lui le désir de recommencer sa vie, et d'effacer leurs mutuelles souffrances par un bonheur nouveau qui remonterait du fond lointain de leurs espoirs.

Elle pria sans se retourner une seule fois. Et pourtant, sous la voilette, elle pleure, peut-être pas seulement de l'émotion de voir son fils communier !...

A la sortie, il l'attendait, sa fillette à la main. Elle fut presque mécontente de le retrouver là, mais la petite eut, en l'apercevant, un mot qui l'émut : "Madame, vous me faites penser à maman." Et cette simple phrase lui ôta toute rancune. Elle se pencha vers l'enfant et la baisa au front, pitoyable à cette petite si gentille. Il marcha près d'elle, sans même lui en avoir demandé la permission, tout comme si ce droit lui était soudain revenu de la protéger encore. Les deux enfants, en avant, babillaient comme de vieux amis. Alors, de peur, en la trouvant réticente et gênée, de la perdre pour jamais, il brusqua son aveu. Il réparerait le mal qu'il lui avait fait autrefois, et, plus qu'avant, lui semblait-il, il saurait la comprendre et l'aimer. Il avait été lâche et cruel jadis. Un coup de folie l'avait pris d'aimer cette enfant frêle et malade, et de l'épouser malgré le serment fait à elle, l'amie loyale et digne... Elle était morte et il pouvait reprendre le chapitre brutalement interrompu... puisqu'elle aussi était veuve. Elle le regarda, railleuse et froide, sans une pitié

pour cet égoïsme d'homme qu'elle méprisait. Quelle erreur de croire qu'on pouvait, comme un hochet, briser un cœur puis le raccommoder, et croire que ce cœur serait encore tout disposé à servir.

Elle ne lui répondit même pas, mais, allant à son petit garçon, elle lui prit la main, salua et s'en alla, digne et hautaine, irrévocablement morte au passé qui l'avait meurtrie, incapable de retourner en arrière, et sachant très bien que l'homme qui avait été parjure à son serment, aurait tôt fait de recommencer sa vie, sans souci même de l'enfant dont il devait sauvegarder l'avenir. Et comme le regard triste de cette petite fille en blanc l'obsédait, elle se retourna pour lui envoyer un baiser du bout des doigts, baiser qui fit remonter le sourire aux lèvres de l'enfant consolée.

"Sotte!" murmura l'homme entre ses dents, "sotte ! tu le regretteras." Il avait une âme banale incapable de comprendre la fierté de cette femme trop digne pour recommencer un mauvais rêve, et, dans sa fatuité imbécile et brutale, il l'injuriait et s'imaginait niaisement qu'elle pourrait le regretter ! Et elle, tenant son fils par la main, s'en allait sans colère et sans rancune, trop heureuse d'être mère pour songer à autre chose qu'à la joie pieuse de son petit.

LE CŒUR FRAGILE

Il était une petite fille aux yeux bleus et au teint de rose qui avait un cœur fragile, fragile comme une figurine de Saxe. Et, le sentant si frêle et si palpitant, l'enfant avait de sourdes angoisses. S'il allait, tout de suite, comme ça, se casser, le petit cœur qui faisait *toc, toc* et prenait de l'émoi de la tristesse d'une fleur, de la mélancolie d'un oiseau. Et quand il serait cassé en mille miettes, comment le raccommoder le petit cœur fragile qui faisait *toc, toc* ? De l'angoisse montait dans les yeux bleus, et le teint de rose devenait un teint de lys.

La pauvrete s'en allait doucement dans la vie, fermant ses grands yeux bleus aux pénibles tableaux, évitant les heurts, recherchant les ombres gracieuses et les sentes parfumées, ayant mal à trop de lumière, ne se plaisant que dans les solitudes où rien ne troublait le recueillement de ses pensées et l'harmonie de ses rêves. Elle eut, un jour, seize ans, et, sans avoir soupçonné la brutalité des faits, elle se trouva en présence de la ruine et de la mort, toute seule, désespérée, avec l'âpre désir de s'ensevelir avec sa vie passée dans l'insouciance, la rêverie et la joie. Mais l'on ne meurt pas toujours à l'heure où justement la vie nous devient un fardeau trop lourd, et la petite fille aux yeux bleus et au cœur fragile dut quitter sa retraite fleurie et s'en aller sur les routes poussiéreuses, à la recherche d'un nid nouveau. Alors, l'adversité s'empara de cette pauvrete ignorante et jolie, elle en fit une petite chose douloureuse et tremblante qui eut froid, qui eut faim, sans cependant

perdre l'espoir de retourner vers ses bois jolis et ses rives charmantes; et le malheur glissa sur elle, maltraitant son corps charmant, mettant sur ses traits enfantins de lourds stigmates, sans que le cœur eût mal de toute cette tristesse qui s'abattait sur l'enfant. Et de sentir son *toc, toc* paisible, elle éprouva du rassérénement et de la quiétude.

Mais le jour vint où le cœur fragile palpita si fort que les larmes montèrent dans les yeux bleus, tandis que le teint de rose s'anéantissait. Et la pauvrette eut le mal d'aimer, un mal qui la prit brusquement, alors qu'un sourire monta vers sa timidité charmante. Et c'en fut fait de la sérénité de sa vie; ses tourments, jusque-là supportés, lui devinrent un intolérable supplice. La pauvreté, acceptée insouciamment, lui parut une honte et une déchéance, sa robe inélégante lui pesa aux épaules comme une chape de plomb, et elle eut la torture de voir ses traits se flétrir prématurément et sa grâce s'amoindrir. La souffrance lui vint avec l'amour, déchirante et sournoise, et ce lui fut une peine de tous les instants de songer que celui qui lui avait souri au passage ne saurait jamais l'aimer, parce qu'elle était devenue une infortunée contre laquelle la chance, un jour, s'était retournée dans un caprice brutal. Elle ignorait que l'amour ne va pas seulement vers la beauté, la richesse, et que la douceur des yeux bleus opère souvent de chers miracles. Elle fut aimée, la petite fille au cœur fragile, aimée pour tout ce qu'il y avait en elle de bonté et de charme, aimée uniquement, éperdûment. Et toute cette passion qui montait vers elle lui semblait une chose imprévue et heureuse dont elle ne connaîtrait jamais la puissance et la douceur. Elle vécut ainsi quelques mois d'un bonheur très fort et très sûr qui lui faisait croire que la terre était devenue un paradis. Et les heureux filaient éperdues, apportant à la pauvrette les plus chers espoirs. Tandis qu'elle racontait son enfance, là-bas, l'idée leur vint à tous les deux de s'en

retourner vers la petite patrie où avait commencé sa vie rêveuse, de repasser par les sentes parfumées de l'odeur des mousses et des sapins, de revoir le ruisseau qui chantait clair à travers la prairie, de rendre au bois des érables une visite amie; et là, parmi cette nature familière et chérie, ils se jureraient l'un à l'autre de s'aimer pour toute la vie.

"A nous voir tant nous aimer, vos beaux arbres nous aimeront mieux, lui murmura-t-il, et vous verrez que le ruisseau chantera plus clair à notre venue."

Et la pensée de revoir tout ce qu'elle avait perdu, de montrer, à toute cette nature qui avait enchanté son enfance, sa belle jeunesse radieuse, elle éprouva des joies puériles de toute petite fille.

Hélas ! elle avait oublié qu'elle portait un petit cœur fragile susceptible de se casser en mille miettes, et que le bonheur pouvait tuer aussi facilement que le chagrin.

Et lorsque le parfum des bois aimés monta jusqu'à elle, elle sentit bien que l'ivresse d'être aimée au milieu de tout ce qu'elle aimait la tuait. Et, pâle comme un beau lys, de l'amour plein ses yeux bleus, elle roula sa tête blonde sur l'épaule du bien-aimé, et s'en alla ainsi, comme un enfant qui s'endort. Il la coucha sur la mousse tendre, croisa les mains menues sur le pauvre cœur fragile qui s'était brisé sous trop d'amour et trop de joie, et il la regarda longtemps dormir dans toute la grâce de sa beauté morte, tandis que les oiseaux chantaient pour elle !

*

* *

"Vous saviez combien je l'aimais ma petite amie ! J'avais fait un rêve trop beau, il s'est brisé ! Et de songer qu'elle est morte de la tendresse que tout mon cœur appelait, je me sens coupable et si malheureux. Elle

était de celles qu'un sentiment trop humain devait tuer, et elle est devenue une petite chose insaisissable que je ne retrouverai plus jamais ici-bas."

*

* *

Plaignez celui qui vivra tout seul avec le souvenir de la petite fille adorée, morte en ses bras... parce qu'elle avait un cœur fragile comme une figurine de Saxe.

PRIERE

“Mademoiselle... ou Madame, vous ne savez pas ce que j’endure en ce moment où j’essaie de deviner la douceur de votre voix, la sympathie de vos gestes, alors que je vais vous confier toute ma vie d’amoureuse pour que vous me gardiez le cher bonheur vers lequel j’aspire, sentant bien que s’il m’échappe je ne serais plus qu’une pauvre petite loque. C’est vous, sans doute, qui m’avez tracé l’acte de renoncement que je viens de lire et sur lequel j’ai pleuré toutes mes larmes. Non pas, Mademoiselle, des larmes de faiblesse et de lâcheté, mais des larmes d’amour et d’angoisse à la pensée qu’*Il* ne voudrait plus de ma vie, et que, dans sa fierté d’homme, il refuserait d’accepter le don de mon attachement. Et pourtant, combien je l’aime, et quel besoin j’ai de l’avoir là, tout à moi, et de soigner les chers yeux qui ne verront plus jamais la beauté des jours. Je suis jalouse de vous qui êtes là et le soignez, mon grand guerrier, tandis que je ne puis rien pour lui que l’aimer éperdûment. Les fiancées de chez vous peuvent toujours atteindre leur glorieux blessés, mais nous, qui sommes à l’autre bout du monde, songez ce qu’est notre peine !...

Il faut donc, Mademoiselle, que vous lisiez la lettre que je vous confie et que vous la rendiez du même ton que vous plaideriez votre propre bonheur. Voilà ce que j’attends de vous, amie lointaine, qui devez être bonne puisque l’on vous confie nos héros. Et je veux croire en vous dans ma détresse, comme à la seule femme sur terre à qui je puisse dire l’émoi de mon âme tourmentée. Dites-

lui, avec *ma* voix, ce que je veux, ce que j'espère, et faites qu'il ne doute plus jamais de ma foi. Dites : "Mon bien-aimé, enfin je sais que vous vivez, et que la joie me reviendra. Vous ne sauriez croire la gratitude infinie que je ressens envers Celui qui vous a gardé. Vous avez osé dire ce blasphème, bien-aimé : "Je voudrais être mort... plutôt que de renoncer pour jamais à la lumière!" "Et moi ? que faisiez-vous de moi en pensant ainsi, de moi qui serais morte de vous avoir perdu ; tandis que je fais, depuis cette heure, des rêves de si doux bonheur ! "Toute notre vie est d'avance arrangée, et vous verrez comme elle ne sera ni triste, ni monotone, la vie que nous passerons ensemble, dans un certain nid perdu que vous ignorez, mais où s'est passée toute mon enfance, et vers lequel j'ai toujours eu l'espoir de retourner.

"C'est dans la maison de grand'mère que nous irons vivre, serrés l'un contre l'autre. Votre main dans la mienne, nous ferons de longues promenades le long de la petite rivière qui chante si joliment, et nous irons au bois respirer le parfum vif des sapins, et écouter des chants d'oiseaux. O la chère mère-grand, sans doute avait-elle pressenti le besoin que j'aurais de sa vieille demeure, si belle et si calme, puisque c'est à moi qu'elle l'a offerte. Tout autour il y a des arbres et des fleurs, et, par le sentier du jardin, l'on descend jusqu'au ruisseau qui traverse notre terre en exécutant de capricieux méandres... O mon bien-aimé, combien vous aimerez notre retraite lorsque vous y viendrez avec moi, pour toute notre vie d'amour. Votre mère, qui ne pleure plus depuis qu'elle me voit à la tâche de préparer "notre" maison, votre mère s'en vient avec moi, pour m'initier à tous vos goûts, à toutes ces menues fantaisies qui sont de petits riens, mais de petits riens qui donnent un bien cher contentement. Et je veux que vous soyez le mari le plus choyé. Vous verrez ce que nous imaginerons,

“votre maman et moi, pour vous gâter. O le méchant
“qui me rend ma parole comme si, de le savoir souffrant,
“je devais moins l’aimer. Je me fâcherais si je ne le
“savais si triste, là-bas, tout seul, se rongant le cœur avec
“de folles pensées. Vous savez bien pourtant, mon adoré,
“que rien ne pourrait nous désunir, mais, au contraire,
“que tout devait nous rapprocher... Alors, je vous
“attends, et j’ai l’espoir de vous rendre heureux à force
“de l’être tant moi-même... Tout cela est bien un peu
“égoïste, mais pardonnez-moi, j’ai tant souffert de l’an-
“goisse de ne plus vous revoir.

“Dans cette retraite adorable et inspiratrice, vous réali-
“serez vos rêves d’écrivain. Je serai votre secrétaire docile.
“et vous deviendrez célèbre, et nous nous glorifierons tous
“deux de vos succès. Je vois autour de nous des mères
“et des fiancées qui pleurent... jamais plus elles ne rever-
“ront leurs bien-aimés, celles-là, et leur peine est horrible.
“Elles ne savent même pas où ils dormiront, ces héros
“morts pour la grande justice dont le monde a besoin,
“et qu’il faut payer si cher... Je songe combien nous
“sommes heureux, nous, et je les fuis, ces pauvres femmes,
“trop heureuse pour pouvoir pleurer avec elles. Je n’aurais
“jamais osé vous dire combien je vous aime, mais aujour-
“d’hui que vous doutez de mon cœur, et que vous formez
“le noir projet de renoncer à nos beaux rêves, alors il n’y
“a plus de timidité, et je vous le crie, mon amour, et je
“vous jure que sans vous je ne puis vivre, que de votre
“réponse dépend la joie ou le malheur de la petite fille
“qui vous espère follement, en préparant le nid de notre
“bonheur, là-bas, dans le coin perdu où la petite rivière
“fait entendre des chants d’amour. Et sur vos yeux je
“pose mes lèvres, — c’est bien mon droit de fiancée, — et
“toute ma vie je veux les baiser ainsi, ces yeux que j’aime
“et qui sont magnifiques et glorieux.”

Voilà, Mademoiselle, ce que vous lui direz à mon héros, et bien d'autres choses encore qui ne sont pas sur ma lettre, mais que je penserais si j'étais là à votre place, et qu'il s'agirait de garder son bien-aimé à une pauvre petite fiancée lointaine. Et puis, dites-lui bien aussi qu'il est plus beau ainsi, — vous savez bien que les hommes ont de ces fiertés, — et que n'importe quelle femme serait heureuse de lui donner sa vie. Alors il se sentira moins humble, voyez-vous, et il perdra la folle idée que je veux me sacrifier... Enfin, Mademoiselle, dites-lui tout ce que vous diriez à votre fiancé à vous, et gardez-moi mon bonheur, je vous en prie à genoux, amie de France qui comprendrez mon angoisse."

COMMENT ILS ONT SU MOURIR...

Comment ils ont su mourir ?
Comme meurent les héros :
Tout simplement !

Ils venaient d'une contrée où l'amour de la France est étroitement gardé, d'une petite patrie où l'honneur d'être Français suffit !

Ils étaient de pauvres petits gâs obscurs et charmants que la guerre entraîna d'un élan magnifique. Ils se trouvèrent debout à la voix du clairon, parce qu'ils avaient compris le danger qui guettait, là-bas, la mère adorée. Ils n'avaient peut-être jamais touché un fusil. Leur vie avait été si courte encore. Que leur importe ? L'instinct de leur hérédité grondait en eux ; ils obéirent !

Les grandes batailles réveillèrent chez ces descendants de héros les vaillances magnifiques. Ils sentirent qu'ils pouvaient être grands et glorieux. Ils le furent dans toute la magnificence et la splendeur du terme.

Ils avaient vingt ans. La vie était limpide et douce, la joie y fleurissait. Où donc avaient-ils appris le sens de l'héroïsme ? Jusque là les champs paisibles et larges que la mer prolongeait dans de multicolores rayonnements avaient été tout leur horizon. Ils avaient connu la simplicité de la vie pastorale, et la paix souveraine de la terre avait préparé leur âme aux rêves timides et simples. Et pourtant ! comme vite ils furent debout quand retentit l'appel qui devait les enlever à tout ce qu'ils aimaient et les emporter si loin, si loin, mourir ! Alors commença pour

eux le rude apprentissage de la bataille, là où l'on s'exerce à se faire tuer. La discipline leur plut. Un long atavisme les avait préparés à leur rôle de guerriers; ils le surent tout de suite, par cœur. Oui, par cœur, car c'est avec toutes les pulsations de leur être qu'ils s'offrirent en holocauste pour une dette sacrée. Ils payèrent splendidement ! Tous deux, les petits gâs de chez-nous, moururent comme des héros antiques. Blessés, mourants, morts peut-être, ils se battaient encore ! Ils avaient eu la claire vision de la victoire, et ils voulaient finir en beauté !

Ils se nommaient Brillant et Keable. Ils étaient de mon pays. Dans cette claire petite patrie où s'apprend, avec le catéchisme, la fierté d'être des Français, ils avaient grandi sans connaître les dissipations mesquines qui affaiblissent les hommes, sans entendre les motifs peu nobles qui rapetissent les humains. Aussi leur geste fut simple, juste, naturel. Ils obéissaient, en partant, à tout leur instinct, à toute leur éducation. Là-bas, ils devinrent des vaillants, et au moment suprême ils atteignirent au plus pur héroïsme. Dans une apothéose, ils tombèrent. Mais la race avait reçu, de leur jeune gloire, le splendide baptême. Dans la terre de France qu'ils ont aimée ils dormiront éternellement. N'est-ce pas pour elle qu'ils sont morts ? Alors comme il sera doux et bienfaisant leur sommeil de héros... Une gloire grandit leur trépas : la croix des braves, la plus haute décoration, la plus difficile à gagner. Ce sont les pères et les mères des jeunes héros qui l'ont reçue, un jour d'indescriptibles émotions. Et ces pères et ces mères s'en allèrent courbés sous la gloire des fils beaux et vaillants qu'ils ne reverraient plus jamais. Et ils pleuraient de fierté et de douleur. Cette *Croix Victoria*, suprême honneur, qu'ils pressaient passionnément sur leurs lèvres, c'était tout ce qui leur restait de l'enfant !

Alors, dans ma petite ville du bas de Québec, on éleva un monument à la mémoire de ces héros qui ont illustré la petite patrie. Et tous ceux qui passeront chez-nous salueront la statue des soldats morts au champ d'honneur de la France, pour la plus belle cause humaine : celle de la justice et de la liberté. Il faudra s'incliner bien bas devant ce symbole qui illustre un sentiment plus fort que les siècles, plus fort que les désillusions et les oublis, plus fort que tout enfin, et qui, au jour où la France souffrait, a fait jaillir de nos âmes ce miracle de gratitude : mourir pour qu'elle vive... ce symbole qui proclamera :

Comment ils ont su mourir ? Comme des héros !

Tout simplement...

En pleine gloire !

UN BEAU CERCUEIL OUATÉ DE SATIN BLANC

Il y avait là un beau cercueil capitonné de satin blanc, trônant lugubrement au milieu de la large vitrine consacrée à la mort.

Le nez écrasé à la vitre, la petite fille — huit ans à peine; une misère enveloppée de loques lamentables — regardait le beau cercueil ouaté de blanc. A quoi donc pouvait servir cette belle grande boîte étalée ainsi à la tentation des passants ? L'enfant songeait qu'il fallait être bien riche pour posséder un écrin aussi précieux. Et dans son cœur tout simple montait un vague sentiment de rancune contre les êtres assez heureux pour s'acheter d'aussi précieuses choses.

Y plaçait-on des bijoux ? Peut-être bien, car son père, un soir, en lisant la gazette, n'avait-il pas proféré des injures brutales contre ceux qui se payaient pour des millions de diamants et de perles, et qui laissaient croupir le pauvre monde dans la détresse. Et pour serrer tant de belles choses, il fallait sans doute un de ces coffres magnifiques que la pauvrete de huit ans contemplait, le nez écrasé à la vitre.

Il était assez long, pourtant, pour s'y coucher tout à son aise, et l'enfant souriait à la pensée qu'elle pourrait s'étendre dans cette grande boîte, et recevoir, par tout son corps maltraité, la caresse de ce satin blanc qui châtoyait sous la lumière crue du jour. Mais son grand œil qui caressait le bel écrin eut soudain une révolte... Non, jamais elle n'aurait, à elle, cette richesse qui la

fascinait. Elle était une petite misère enveloppée de loques lamentables, qui jamais ne connaîtrait la caresse de tout ce beau satin blanc qui châtoyait sous la lumière crue du jour.

Elle ne connaissait pas l'ambition qui vainc la pauvreté et suscite la fortune; et elle se croyait rivée pour toujours à son giletas et à ses loques, sans espoir de débarrasser son corps maltraité, de toutes ces guenilles qui l'écœuraient. Elle était une petite chose pauvre dans toute la force de sa croyance, et jamais elle ne remonterait du gouffre sordide où elle était née, par un soir de froid, sans qu'on l'eût désirée et sans qu'on songeât à l'aimer. Elle avait grandi sans caresses et sans baisers, avec l'intense besoin de s'attacher à quelque chose. Elle aimait tout ce qui souriait sous le soleil : les oiseaux, les fleurs, les chansons, les rires et les beaux cercueils capitonnés de satin blanc, et quand, après de longues courses où elle tendait la main, recevant juste ce qu'il fallait pour ne pas crever de faim comme un petit chien abandonné, elle rentrait dans sa case humide, où grondait la colère du père et la rancune de la mère, elle se mettait alors à rêver à ceux qui sont heureux.

Et comme elle était là, devant la vitrine, elle vit deux grands hommes noirs s'approcher du beau cercueil, le recouvrir brusquement de son lourd couvercle, et l'emporter.

Elle fut outrée de voir ainsi s'en aller le grand coffre à bijoux, et elle eut bien froid au cœur lorsqu'elle vit les grands hommes noirs le déposer dans la grosse voiture noire, qu'elle connaissait et dont elle avait la terreur. Cependant, elle ne pouvait croire que ce beau coffre capitonné de satin blanc pouvait servir à la mort, et, machinalement, elle se mit à suivre la lourde voiture qui s'en allait lentement, glissant à travers l'encombrement de la rue tumultueuse, et qui s'arrêta devant une belle maison. On y descendit le riche coffre.

L'enfant attendit, oublieuse de la faim, et lorsqu'elle vit flotter le lourd drap noir qui, à la porte, annonce que là repose un mort, elle osa entrer, curieuse de savoir... Elle vit, dans le beau salon décoré de roses, une pâle jeune femme dormant au milieu du satin blanc qui ouatait le grand cercueil. Et elle, qui n'avait encore vu que des tombes rudes et vilaines, sourit, extasiée devant cette jolie morte étendue sur ce lit luxueux, où l'enfant avait souhaité étendre son petit corps maltraité. Ah ! mourir pour être ainsi étendue sur une couche aussi blanche et aussi douce, avec, tout autour de soi, des roses qui sentent bon, que ce devait être reposant et agréable !

Enervée, mais heureuse, la petite misère enveloppée de loques lamentables s'agenouilla comme les autres et se mit à pleurer doucement. Autour d'elle on s'attendrit tout de suite sur la charité de la morte; on crut que cette mendiante de huit ans, qui versait des pleurs si sincères, était une de ses protégées.

Et personne ne comprit que l'enfant inconnue pleurait parce qu'elle ne connaîtrait pas la douceur de dormir dans un beau cercueil ouaté de satin blanc !

PIERROT A RAISON

Pierrot est un drôle de petit bonhomme. Il s'amuse tout le jour à penser comme un philosophe et tente de saisir le pourquoi des choses. Cet été, il a passé de longues heures sur la grève à regarder les vagues bleues se dérouler capricieusement, puis s'en aller lentement vers le lointain... Pierrot cherchait le secret des ondes et rêvait au mystère de la mer insondable. Parfois, il lui semblait qu'il aurait été doux de se glisser dans la vague et de se laisser ainsi emporter vers l'inconnu. Il cause aussi avec les fleurs comme avec des personnes, et leur demande la raison qui les fait si jolies et si parfumées. Les bois l'attirent irrésistiblement et sa bonne a dû souvent le chercher dans les sapinages où il se cachait, le coquin, pour pouvoir songer bien à l'aise à tous les problèmes qui tourmentent sa jeune imagination. Et ce petit bonhomme n'a que six ans... Déjà il ne songe plus à jouer. La vie lui fait un cœur tout triste. Et voilà pourquoi il aime les choses, mais les choses mouvantes, parlantes, donneuses de parfums ou de beautés.

Pierrot a un papa et une maman. Un papa qu'il admire, une maman qu'il adore; et, dans son âme enfantine, il ne démêle guère lequel de ces sentiments l'emporte sur l'autre. Tous les deux le rendent étonnamment heureux et fier. Et c'est pourtant dans la joie de son cœur que le pauvre petit est atteint. Les deux êtres qu'il confond, lui, si étroitement, dans son amour, ont cessé de se comprendre et de s'aimer. Pierrot ne se

rappelle pas le jour où il les a vus heureux. Et il n'aurait jamais su que les papas et les mamans devaient s'entendre et s'aimer, s'il n'avait pénétré dans la famille de sa petite amie Paule, où tout parlait d'entente et de tendresse. Et Pierrot fut étonné de tant d'union. Étonné et jaloux. Pourquoi n'était-ce pas chez lui qu'on s'aimait ainsi ? Maman est pourtant mille fois plus jolie que la mère de Paule, et papa, combien plus élégant que le père de sa petite amie. Pauvre petit homme, la tête lui faisait mal à tant penser...

Mais, un jour vint où l'on ne prit plus la peine de feindre devant son innocence. Les querelles et les gros mots avaient quotidiennement cours. Pierrot remarquait que cet accroissement d'inimitié coïncidait avec la visite de sa grand'mère.

Une vieille femme sévère venue de sa campagne, et qui soulevait son fils contre sa femme. Elle trouvait à redire sur tout, critiquait la tenue de la maison, la dépense, les toilettes et les sorties, surtout les sorties de la jeune femme. Elle ne se gênait pas devant Pierrot. Elle n'avait qu'un souci : plaindre son fils, "son pauvre garçon qui travaillait à se faire mourir, disait-elle, pour suffire au luxe et à l'extravagance d'une coquette". Pierrot, alors, de rage serrait ses petits poings. Il aurait voulu être grand pour défendre sa maman. Et lorsque la grand'mère voulait embrasser son petit-fils, il se cabrait, méchant soudain, haïssant de toute son âme cette vieille femme vindicative et sournoise qui n'aimait pas sa petite mère. Puis il sentit que l'on se cachait de lui pour ourdir quelque chose d'atroce, de vilain, mais il était trop petit pour deviner. Cependant, il avait le pressentiment d'une tourmente qui emporterait tout son fragile bonheur... Un soir, à l'heure de se mettre au lit, comme il cherchait ses parents pour le bonsoir, il les trouva assis en face l'un de l'autre, graves, et il vit que sa petite maman avait beaucoup pleuré.

Instinctivement il se jeta vers elle comme pour la défendre. Elle l'enleva d'un geste désespéré, et, le serrant contre elle, elle se mit à sangloter. Le pauvre petit ne pouvait que répéter : "Ne pleure pas, Maman, je t'aime moi !" Et dans ce "moi" passait toute une provocation. Puis, regardant son père, il le vit si triste qu'il eut pitié de cette douleur d'homme. Il ne parla plus et se contenta de caresser sa mère de petits baisers qui buvaient les larmes. Enfin la maman expliqua à petit Pierre qu'elle allait s'en aller retrouver sa maman à elle, là-bas, bien loin, dans une grande ville américaine... Son papa et elle avaient décidé que Pierrot choisirait lui-même entre eux. Il irait avec celui qu'il voudrait. On le savait sérieux et raisonnable, et on voulait le faire souffrir le moins possible. Le pauvre petit était affolé devant cette décision. Se pouvait-il qu'on le traitât ainsi en homme, alors qu'il n'avait que six ans ! Et le pouvait-il, lui, choisir, maintenant ? Lequel des deux préférait-il ? Il ne le savait guère, le pauvre mignon. De sa maman, il adorait tout, de son papa, il aimait tout ; la virilité de l'homme l'enthousiasmait, la fragilité de la femme l'impressionnait. Mais Pierrot avait l'habitude de la réflexion. Il ne pensa pas longtemps. Il eut un grand geste décidé et cria triomphalement : "Je le sais, ce que je dois faire : je renvoie grand'maman !" Et le père et la mère qui regardaient leur petit avec la crainte indicible d'être celui que l'on ne choisirait pas, eurent le même cri d'intense soulagement... Le mot de la sagesse était dit. Et le père, vaincu et comprenant enfin ce que la finesse de l'enfant avait tout de suite deviné, vint s'agenouiller auprès de sa femme et de son fils enlacés, et, pour demander pardon, dit simplement : "Pierrot a raison !"

LA PETITE FILLE ECRIT... DORT... REVE...

La chambre est triste, abandonnée, froide... L'enfant ne voit rien et ne sent rien, toute à la lettre sur laquelle, fièvreusement, elle se courbe, la couvrant de ses cheveux comme pour y réchauffer les mots que sa petite main bleue trace avec effort. Dans cette pièce désolée où traînent des haillons, où le lit est un grabat, où la mort vient de passer, la petite fille de dix ans ne pense qu'à cette chose unique : Noël qui vient et le petit Jésus qui reçoit des lettres ! Le ciel lui apparaît comme un grand bureau de poste où, d'un côté, affluent les missives, et, de l'autre, s'envoient les colis. Car la fillette ne sait pas la légende du Jésus tout mignon descendant par les cheminées. Heureusement, car alors il n'y aurait pas d'issue chez elle pour laisser entrer le divin visiteur. Ne serait-ce pas trop triste !...

Elle a un peu honte du papier qu'une voisine lui a donné, et qui n'est pas joli. Elle a honte parce qu'elle aurait voulu écrire à Jésus sur ce beau papier rose tout satiné qu'elle a aperçu chez le marchand. Son instinct d'élégance est choqué par l'aspect vulgaire de cette feuille d'un blanc gris, avec de fortes rayures bleues.

Puis elle se sent triste d'y avoir pensé. La voisine, qui n'est pas riche, la lui a offerte de si bon cœur cette feuille de papier, et la fillette ayant conscience de manquer de délicatesse envers elle, tout bas lui en demande pardon dans le secret de sa petite âme tourmentée. Il faut qu'elle sache tout de suite quoi dire et qu'elle ne fasse pas de

pâtés qui gâtent son papier, car elle n'a que cette seule feuille. Elle avait cru que c'était facile d'écrire au petit Jésus. Son cœur était si plein de choses à lui dire. Mais au moment d'écrire, ses idées la désertent et la laissent énervée et déçue. Pourtant il faut qu'elle se hâte. Tout à l'heure l'homme reviendra et la brutalisera sans doute; abruti d'alcool, il en fera son souffre-douleur. La petite a peur, atrocement peur de ce retour. Elle, qui n'a pas songé au froid, frissonne à la pensée qu'elle sera battue. Il faut donc écrire très vite, avant que le père ne revienne, comme il revient tous les soirs, brutal et cynique.

“Mon petit frère Jésus,

Je suis une petite fille pauvre, pauvre et battue, et sans mère. Vous êtes venu me chercher ma maman il y a trois mois, et vous m'avez laissé un papa qui me bat tous les jours quand il a bu. Si vous y aviez pensé, petit Jésus, vous auriez pris le papa et laissé la maman qui était si bonne et m'embrassait si fort. A présent, personne ne m'embrasse plus, et je voudrais mourir pour retrouver ma petite maman. Les autres petits enfants vous demandent de belles choses pour leur Noël, moi je voudrais retrouver ma maman. Je suis sûre qu'elle est dans votre ciel bleu, et qu'il y a un petit coin pour moi à côté d'elle. Voulez-vous dire à vos anges qui viendront sur la terre porter les étrennes, de m'emporter là-haut ? Je ne pèse pas plus qu'une poupée, parce que, voyez-vous, petit Jésus, je ne mange pas tous les jours depuis que je n'ai pas de maman, et ça ne les fatiguerait pas trop, vos beaux anges, de me porter au paradis. C'est tout ce que je veux pour mes étrennes. Petit Jésus, vous ne pouvez pas me refuser. Vous verrez comme je serai sage et bonne et pieuse, comme je ferai bien ma prière, comme je serai gentille avec tout le monde du ciel, comme je me ferai aimer. Je sais que vous exaucez toujours les prières des petits

enfants, alors exaucez la mienne, petit Jésus, je vous le demande en pleurant. Je suis si seule sur la terre, et j'ai tant hâte de revoir ma maman qui doit être si triste sans sa fille.

J'embrasse vos beaux petits pieds, mon Jésus, et je vous aime de tout mon cœur.

Beau Noël, petit Jésus !

La petite fille qui vous attend."

Cette lettre, écrite au prix de tant d'application, il fallait la jeter dans la boîte, et sans timbre encore. Bah ! est-ce qu'il était nécessaire de payer pour envoyer une lettre au Ciel... Et, sous la bise qui mordait, la petite s'en alla à la recherche de la grande boîte rouge qui prendrait son trésor; elle s'en allait presque chantant, si heureuse d'avoir écrit son vœu le plus ardent, si heureuse de croire qu'elle serait écoutée. Elle en oubliait toute la misère de sa vie, tout le deuil de son âme.

Puis elle s'en revint dans la nuit glaciale, l'espoir au cœur, se sentant déjà les ailes qu'elle avait vues aux jolis anges de son église.

Dans sa mansarde elle rentra, et sous la misérable couverture de laine elle s'enfouit, tandis que dans l'air les cloches sonnaient Noël. Elle s'endormit dans une extase dont elle ne voulait jamais se réveiller. Elle tendait tout son être vers la Crèche où Jésus reposait, et le suppliait de l'emporter dans les beaux nuages bleus où sourient les yeux d'or des étoiles... Et tandis que partout montent des chants d'amour, que dans tous les petits lits les enfants rêvent de choses splendides, de gâteries incomparables, la mignonne, privée de tout, qui n'a connu des douceurs de la vie que les baisers de la maman morte déjà, la mignonne, endormie dans le froid, la misère et la brutalité, voit en songe le beau ciel où les anges doivent la conduire. Et elle qui ne savait pas rire, rit en son sommeil au

messenger d'amour qui l'enveloppe dans son manteau d'azur...

Pourquoi faut-il que de tels rêves aient une fin atroce, désabusante; pourquoi faut-il que les Noël's des petits enfants ne soient pas tous également heureux, également rayonnants ?

Puisse-t-elle ne pas s'éveiller, la petite fille qui, dans cette pièce désolée où traînent des haillons, dort sur ce lit qui est un grabat, et, heureuse, espère que la mort passera...

AU SOIR DE THANN

“Une balle l’a atteint au cœur, alors qu’il marchait au combat, le regard joyeux, fier de se battre, le pauvre petit, lui qui aura connu si peu de joie en ce monde. Il est tombé sans un cri, sans une plainte, assommé. Je revins après le combat, il faisait nuit, et je dus le chercher avec une lanterne à travers tant et tant de cadavres. Je ne voulais pas croire qu’il fût là, couché à jamais, et j’avais l’espoir de le trouver et de le guérir.

Des blessés m’appelaient, quelques-uns me suppliaient de les enlever de là; à tous je répondais : “Attendez, je reviens !...” Je voulais tout d’abord savoir où il était. Je le trouvai enfin, là même où je l’avais vu tomber. O le pauvre petit, qu’il dormait bien sur la terre d’Alsace enfin reconquise, et qu’il trouvait bon de s’être endormi en pleine victoire. Il avait aux lèvres le sourire de la jeunesse, et ce n’était pas la mort qui avait passé sur lui, c’était la gloire. Ses yeux s’étaient fermés doucement, toute sa figure respirait la sérénité et la joie. O le pauvre petit, qu’il dormait bien ! J’embrassai son front, pieusement, pour vous tous qui n’étiez pas là; pour toi, petite sœur à l’âme brisée, et, si triste que ce me fût de l’enlever de son linceul de neige blanche où le sang n’avait même pas coulé, je l’emportai dans mes bras, pauvre petite chose morte, plus précieuse que la vie. Et plus loin, quand vint le matin, un matin de victoire où les clairons français sonnèrent matines aux quatre coins de Thann, je retrouvai l’abbé, notre fier lieutenant, qui vint avec moi prier auprès de lui.

“Il faut prendre ses papiers, pour les parents, les amis”, me dit soudain le lieutenant-abbé, et je frissonnai de la tête aux pieds.

Il avait peut-être son secret à emporter, le pauvre petit, et voilà que nous allons profaner son mystère. Je promenai ma main voleuse sur ce corps à peine refroidi, et dans la poche de son gilet je trouvai une photographie et quelques lettres, que je donnai à l'abbé sans rien dire.

Le portrait, chère petite, ce n'était pas le tien, mais celui de la femme frivole qui lui avait tout pris, hors le courage. Et les lettres ? L'abbé les lut et dit simplement, en lui joignant les mains : “O le pauvre petit !”

Puis, tandis que ses yeux rêveurs regardaient au loin, il déchira les feuillets, et, d'un geste brusque, il les lança dans l'espace, où le vent emporta, loin de la tombe du pauvre Louiset, les pages tristes.

Il repose maintenant en pleine patrie retrouvée, dans cette terre même où ses ancêtres sont ensevelis. Sur sa tombe, nous avons mis une croix, et sur cette croix son nom et ces simples mots : “Mort pour la France !”

Il faut partir, aller plus loin, la bataille nous attend, et, qui sait, peut-être la mort aussi. Mourir, est-ce que cela compte quand on est soldat ?

Avant de m'en aller d'ici, je suis revenu pour le dernier adieu à Louiset, et sur sa tombe je trouve des fleurs qu'une jolie Alsacienne y aura déposées, en un hommage charmant. J'en cueille quelques-unes pour toi, pauvrete qui l'a tant aimé, et qui l'a aimé pour la joie de le consoler un peu du chagrin d'amour qu'il t'avait confié. Et à ce jeu de le consoler, ton cœur se prit si bien, sœurte, que le jour où la guerre l'appela avec moi, avec tous les Français du Canada, tu pleuras sur nous, mais combien plus sur lui...

Et il le comprit, va, puisqu'il m'a dit, un jour de pressentiment : “Si je meurs, envoie ma médaille à ta sœur, c'est le plus cher souvenir que je puisse laisser à la

femme qui m'a le mieux aimé." Et la voilà, cette médaille, petite, garde-la sans trop pleurer, car on ne pleure pas les héros, et Louiset est tombé au champ d'honneur, et ce fut si crâne de mourir comme cela, sans une protestation et sans une plainte, quand il y a tant de vie devant soi. Tu fus celle qui l'aima le mieux, le tendre poète mort à vingt-deux ans, emportant la pensée de cette femme qui se joua de son amour, et qui, pourtant, resta la plus aimée. Ne garde pas d'amertume à cette pensée, sœurlette, il vaut mieux, vois-tu, devant une tombe, être celle qui sut aimer. Porte le deuil de ton héros mort dans la victoire de Thann, le sourire aux lèvres, en bon Français, porte-le sans pleurer, dignement, en vraie Française qui sait ce que vaut la gloire de dormir dans le drapeau de sa patrie... Le soir descend sur Thann, un soir discret et doux où éclate la joie du plus beau triomphe. Des enfants viennent jusqu'à moi, discrètement, et ils regardent en souriant cette tombe toute fraîche qui a payé leur rançon. Et ils rient à l'avenir, les jolis... L'ombre descend, descend, sur la tombe de Louiset. Je ne perçois plus que le squelette de la croix et le parfum des fleurs alsaciennes. Là-haut, les étoiles s'allument une à une, le ciel est en fête comme la terre. Louiset est heureux, et, si triste que je sois de le savoir perdu à jamais, je sens, ô ma petite, en mon âme éperdue d'enthousiasme, une telle joie, qu'il me semble que ce n'est pas mourir que de tomber là où il a succombé, et je voudrais que l'on creusât ma tombe au bord d'une route, un matin de gloire...

On sonne le ralliement...

Adieu Louiset !... Ne le pleure pas, petite sœur...

UNE CLOCHETTE CHANTA DOUCEMENT...

Elle était née loin des bruits de la ville, dans les replis d'une montagne capricieuse, au sommet de laquelle se dessinait la silhouette grave d'un monastère. Et longtemps elle n'entendit que la chanson de la cloche qui semblait toucher au ciel, et cette chanson accoutumée n'éveillait en son âme aucun appel, aucune joie.

On avait nommé cette petite fille *Bagatelle*, tant elle avait semblé à tout ce monde sévère qui évoluait dans l'ombre du grand couvent, une petite chose jolie et sans importance, et le surnom qu'elle comprit très bien ne la blessa ni ne l'ennuya. Elle en sourit franchement, de toute la grâce de ses quinze ans, et espéra peut-être rester longtemps une petite chose que la souffrance oublierait, et qui s'en irait de par la vie sans éveiller d'attention, sans soulever d'envie, sans causer d'ennui. Voilà ce qui lui plaisait. Elle crut vainement que tel serait son sort, et que bien on avait dit en l'appelant *Bagatelle*. Elle était demeurée, jusqu'à vingt ans, une petite fille tranquille qui ne connaissait pas son cœur et ignorait l'amour, mais à vingt ans, lorsque vint à passer sur la route discrète le beau chevalier qui précisait son rêve, elle eut la grande révélation de l'amour, et, de ce moment, s'appeler de ce mot futile, enfantin, lui devint un supplice. Elle eut des colères et des révoltes comme toute autre; elle devint coquette, envieuse de la beauté, irritable et quelquefois fausse. Elle avait honte de tous ces défauts dont elle ne se dissimulait pas la laideur, mais elle était

devenue tout-à-coup consciente que la vie est une lutte et qu'il faut s'y défendre, et qu'elle n'avait guère le choix des armes.

Parce qu'elle était mignonne, jolie et tendre, elle fut aimée comme une petite princesse des contes de fées.

Et elle aima comme si son cœur entraînait soudain en pleine féerie. Autour d'elle on chuchota des mesquineries et des bêtises qu'elle méprisa. Que lui importait d'ailleurs que ce fût vrai ou faux... elle aimait ! Mais, un jour vint où elle se sentit vraiment une petite bagatelle jetée de par le monde, incapable de se défendre et misérable de vivre. En pleine lumière, éblouie d'amour, elle sentit le choc incroyable d'une perfidie accomplie pour elle, sans qu'elle en ait eu le plus simple soupçon. Une lettre venue de loin lui apporta la tristesse implacable du remords. Cette lettre disait : "Pourquoi m'enlevez-vous celui que j'aime, "et qui m'avait juré sa foi ? Il était tout à moi, depuis "des ans nous nous aimions, je n'avais jamais soupçonné "l'horreur d'être moins chère, et vous êtes venue avec "votre grâce d'oiselle gâter la plénitude de ma confiance. "Vous croyez peut-être avoir pris tout son cœur, mais "vous avez tort. Quoique vous soyez jolie, émouvante et "douce, vous ne sauriez enlever ce que j'ai déposé en "l'âme de l'aimé : tout un trésor d'où jaillira souvent, "croyez m'en, le souvenir qui vous sera lentement, mais "sûrement fatal. Votre rôle de voleuse d'amour a été "inconscient, n'y ajoutez pas la honte de savoir que vous "arrachez de la vie d'une autre un bonheur qui fut entier "et parfait. Je ne vous raconterai ni ma souffrance, ni "mon angoisse, ni ma haine, car vous comprenez bien que "je vous ai haïe pour tout le mal que vous m'avez fait. "Songez que mon rêve était tout là-haut, et qu'il est "descendu au doute, à la colère, à la rancune... Cependant, "si vous n'étiez pas passée par notre route, petite magi- "cienne charmeuse au possible, il serait resté fidèle, mais

“par vous j’ai connu une douleur qui a brisé ma confiance
“à jamais.

“Quoique vous soyez peut-être, en ce moment, le plus
“cher caprice de son âme, et que, s’il devait choisir, vous
“l’emporteriez, je n’hésite pas à vous dire que vous auriez
“tort de risquer votre amour aussi imprudemment, sans
“savoir si demain il ne me regrettera pas. Parlez-lui de
“moi, et vous verrez bien, petite fille gracieuse et crédule,
“qu’il y a des sentiments que rien ne diminue. Alors, si
“vous êtes sage, vous passerez, ne gardant de votre beau
“rêve que la pensée que vous fûtes, un instant, vraiment
“et intensément aimée.”

O le chagrin qu’elle eut, la petite Bagatelle au cœur
tendre et croyant ! Elle détesta cette femme qui lui
gâchait ainsi sa confiance en l’amour et médita de s’en
venger en lui volant à jamais le bien-aimé. Elle eut honte
bientôt de se sentir méchante devant un sentiment plus
fort et plus puissant que le sien, et alors que, navrée et
rebelle, elle répétait : “C’est ça la vie ! c’est ça l’amour !”
une clochette chanta doucement dans l’air tiède du jour,
et cette petite cloche à la voix émouvante appela, cette
fois, toute l’âme de Bagatelle qui s’enfuit sans rien dire
et sans rien faire qui eût rappelé qu’elle avait vécu et
aimé. Elle monta jusqu’au monastère et n’en redescendit
jamais !

JE SONGE, DANS LA DOUCEUR DU SOIR...

Je songe, dans la douceur du soir qui descend vers les sommets du grand cap où dorment nos morts aimés, je songe à la beauté des vies magnifiées par le dévouement, données toutes, sans jamais compter les douleurs, les sacrifices, les ingrattitudes, données toutes pour la simple et sublime joie de s'oublier à l'heure même où s'agite plus impérieux chez les humains le désir de vivre sa vie pour en retirer la plus grande somme de jouissances terrestres. Alors que, dans la vallée, les êtres se bousculent, s'envient et se haïssent dans l'intolérable besoin de *réaliser* à la hâte les rêves de richesse et d'amour, l'on regarde planer au-dessus des batailles, indifférentes aux coups, insensibles aux luttes, des âmes qui n'ont de toute cette furieuse ambition aucune compréhension, et qui s'élèvent calmes, dégagées des jalousies mesquines et des ambitions perfides, oublieuses de la gloriole pour ne songer qu'à la joie d'apaiser et de consoler cette humanité qui donne le pitoyable spectacle de sa folie. Vers les victimes, les oubliés, les délaissés elles se penchent, et, si rude, si incomprise que soit leur mission, elles l'acceptent librement et fièrement, sans rien espérer de la reconnaissance ou de la tendresse de ceux qu'elles recueillent et consolent, dans un besoin de dévouement que les esprits vulgaires répudient instinctivement, et que les âmes supérieures seules peuvent comprendre et bénir.

Et tandis que le soir descend doucement sur les Laurentides, et que les monts s'embrument de légers voiles,

je songe à la tristesse de vivre et de mourir sans avoir été compris, sans avoir voulu accepter au moins quelques sourires, soucieux seulement du bonheur à donner sans s'attendre à en recevoir à son tour... Je sens en mon cœur une immense révolte de voir finir des existences qui auront ignoré combien il est doux, tout de même, d'être aimé intensément pour soi, sans rien donner, qui se sont endormies à jamais dans la majesté de leur rôle de noblesse et de dévouement, ne laissant pour les pleurer personne qui les ait aimées plus que tout au monde ! Est-ce donc que je ne puis comprendre que l'oubli de soi comporte une joie infinie, meilleure que toute autre ? Est-ce donc que mon esprit, courbé vers la terre, ne puisse saisir la dignité de l'abnégation et l'auguste beauté des sentiments qui traduisent un tout autre idéal que celui qui me hante dans la douceur retrouvée de la lumière qui s'éteint sur la montagne, tandis qu'à mes pieds s'agite dans le désir d'être reconnue et écoutée la charmeuse qui a bercé mes rêves d'enfant de son ensorcelante mélodie ? O ma petite rivière aimée, pourquoi vouloir, tandis que l'ombre descend très vite autour de nous, pourquoi vouloir me raconter tous les désirs fous que je t'ai jadis confiés, pourquoi m'offrir dans le miroir de ton eau limpide une image effacée, et qui fut mutine et rieuse... ? Pourquoi, puisque ce soir je suis triste infiniment, et que j'ai l'impression de voir sombrer dans la mort toute une époque de ma vie, pourquoi cherches-tu, ô ma jolie, à m'entraîner vers le passé, et m'obliges-tu à me souvenir alors que je voudrais ne plus penser ? Craindrais-tu de me savoir oublieuse, et me crois-tu de cette race qui répudie les bienfaits et se libère des grâces, ou si simplement la joie de me retrouver ce soir, fidèle à la tendresse que je t'ai vouée, te rend aussi éperdument causeuse... Je n'ai rien oublié de tout ce que tu me racontais, et si je veux être seule à me souvenir dans la

clarté mourante de ce jour, c'est qu'il est des pensées que l'on évoque tout bas et que la voix la plus douce, il nous semble, profanerait...

Mais à penser ainsi toute seule, dans l'harmonie adorable de cette nature à nulle autre comparable, j'éprouve dans ma tristesse même une étrange douceur. Je comprends, comme si une voix me le soufflait, que ce n'est pas triste de mourir quand on a dignement et saintement rempli sa mission... J'entends aussi, sans que plus rien en mon âme ne se révolte, que le grand bonheur, pour certaines âmes choisies, est d'une qualité plus précieuse et plus rare, et que ce serait témérité et folie que d'oser s'attendrir puérilement à regretter que ceux que l'on a aimés aient voulu d'un tout autre bonheur que celui que notre sensibilité choisit et proclame uniquement. Et toutes ces pensées montent en mon âme triste et la consolent merveilleusement, et vers la haute montagne où les morts, chez nous, s'en vont dormir, mon regard se porte, et c'est tout au plus si, dans la nuit calme, je puis distinguer les grands arbres qui isolent le champ funèbre et donnent aux tombes familières de l'ombre et du parfum. Je sens descendre de là-haut une douceur apaisante qui bientôt enveloppe les êtres et les choses. Et comme la petite rivière continue de chanter : "Te souviens-tu?", je me penche vers elle, et je remonte tout doucement vers les temps disparus pour y retrouver les chers souvenirs baignés de tendresse et de grâce, et, les mains jointes sur mon cœur lourd de gratitude, je bénis la mémoire de celle qui fut l'amie chère de mes toutes jeunes années, et qui ce matin-là s'est couchée dans le grand cimetière de la montagne, pour s'y reposer enfin dans la paix infinie !

DANS LA NUIT DE NOEL

Onze heures du soir.

“Mon cœur s'en va vers toi, plus assoiffé que jamais de ta consolation si sincère et si ardente, ma tendre amie, car ma douleur atteint ce soir jusqu'à l'extrême limite de ma force, et il me semble bien que j'étoufferais sous mon angoisse si je ne sentais qu'il y a quelque part dans la vie une âme, la tienne, pour recevoir ma désespérance. Je viens de rentrer dans la maison que je t'ai si souvent décrite dans toute son horreur de maison où l'on n'a jamais été heureuse... J'y rentre brisée, vaincue, délirante, car toute ma souffrance se réveille et déchaîne en moi la tempête des révoltes inutiles. Hélas ! inutiles, car à quoi me sert-il de ne pas me résigner, alors que rien, rien d'humain ne peut venir à mon aide. Rien ne peut empêcher, n'est-ce pas, que je sois une femme oubliée et une mère en deuil ? Rien ne peut effacer le fait brutal qu'après avoir été heureuse, choyée, aimée, j'ai tout perdu ma joie. Mais cela encore n'est rien dans ma douleur, à côté de l'insupportable mal qui me ronge lorsque je croise sur mon cœur mes deux bras vides. Combien peu compterait la brutalité de l'abandon si j'avais su garder le fardeau très doux de cette enfant que la mort est venue m'arracher, comme si j'avais mérité de souffrir ce tourment effroyable de voir mourir ma petite. Comment ai-je pu vivre après cette douleur qui tue, et pourquoi les ressorts de ma vie humaine ne se sont-ils pas rompus en même temps que la vie de mon cœur ? Car, vois-tu, ce

n'est même pas exister que de ne rien voir, ne rien sentir, ne rien comprendre, passer, glaciale et incompréhensible, à travers la cohue qui se presse au-devant de quelque joie, tout comme si elle ne marchait pas à la rencontre de quelque désillusion. Je ne reprends vraiment contact avec l'âme humaine que dans ces colloques avec toi, la seule amie dont je puisse encore évoquer les traits, parce que je la revois penchée sur mon petit être expirant, avec une si maternelle tendresse. Et je ne puis te retrouver hors cette scène douloureuse. C'est en vain que je veux me reporter aux jours de jadis, où nous avons eu des intimités et des douceurs, où nous avons couru, chanté, dansé côte à côte dans la jolie campagne qui fut notre petite patrie. Ton souvenir d'alors me fuit, je ne retrouve plus ta physionomie qui me fut pourtant si familière, et je ne porte plus en mon cœur souffrant que l'image de la douleur que tu pris à mon épreuve. Est-ce bien vrai seulement que j'ai été jeune, joyeuse et folle, que j'ai couru dans les prairies, que j'ai aimé les chansons, les fleurs, les papillons, les danses ? Tout cela est tellement oublié, qu'en ce moment le vague souvenir qui m'en revient me fait plutôt l'effet d'un rêve absurde.

Il n'y a qu'une chose en moi qui vive encore et me consume : le souvenir de cette petite enfant qui était mienne, et qui avait de grands yeux bruns et des cheveux blonds, et qui disait : "Petite maman, je t'aime." Oh ! l'avoir tellement aimée et caressée, n'avoir vécu vraiment que du jour où elle est née... et l'avoir vue se débattre dans un mal atroce qui tordait ses membres frêles et crispait ses traits fins... puis l'avoir regardée, dans mes bras qui l'enserraient, mourir comme une pauvre petite chose très lasse d'être trop aimée. Et dire que moi, la mère, je ne suis pas morte !

Tu voulus me forcer à répéter ces mots de la suprême résignation : "Vous me l'aviez donnée; vous me l'avez

ôtée... Que votre volonté soit faite." Je ne voulais ni me résigner, ni me consoler, et depuis je porte en mon être martyrisé ce berceau vide où dormait mon enfant. Où que j'aille, quoi que je tente, rien ne me distrait un instant de ma douleur aiguë, torturante.

.....
Tout à l'heure j'entendrai les cloches de Noël et, machinalement, par une vieille habitude, je me tournerai vers la crèche où un petit enfant naîtra. Pourtant, si l'Enfant-Dieu voulait que je guérisse de mon désespoir, amie, je ne résisterais pas à sa voix, et il me semblerait, vois-tu, entendre la chanson des petites lèvres que la mort a scellées, et ce serait obéir à ma petite que de relever le front et de marcher à l'ordre que la Crèche me dicterait. Je suis jeune encore, et la vie m'a repris tout ce qu'elle m'avait donné d'amour. Je n'ai plus ni mari, ni bébé, ni mère, ni sœur, je n'ai que ton amitié vigilante mais lointaine, et je souffre tant de vivre que je souhaite un miracle pour me sortir de la misère morale où je me débats depuis six ans. Six ans ! Que le temps paraît court, même à ceux qui souffrent !

Ce soir, te l'avouerai-je, un trouble étrange m'anime, je ne suis plus tout à fait la femme de ce matin ; j'ai plus le goût de penser et d'écrire, et je mets à vivre un peu moins de lassitude. Mes nerfs vibrent à faire mal, mais cette anxiété me prouve que quelque chose persiste encore du moi ancien. Peut-on renaître à l'espoir et réapprendre à aimer quelqu'un ou quelque chose, après avoir tout désappris sous l'influence d'une douleur implacable ?

Voilà les cloches qui se mettent à chanter Noël et, dans mon âme chrétienne, ce grand appel remue des émotions. J'étais injuste tout à l'heure quand je proclamais mon néant, jamais je n'ai perdu le courage de prier, mais combien elle est distraite et machinale la prière de la pauvre femme que je suis devenue.

Les cloches appellent plus fort, j'obéis irrésistiblement, et quoique la nuit soit bien froide et que je n'aime pas la foule, même la foule qui prie, je cède au mouvement qui m'entraîne dehors avec tout ce peuple qui fête Noël joyeux, tandis que je ne connais plus que Noël triste !

.

Quatre heures du matin.

Comme j'ai bien fait d'obéir à la voix des cloches ! Elles m'appelaient pour de la joie, la seule que je puisse connaître.

Lorsque j'entrai dans l'église, la foule était compacte. Je me glissai jusqu'à mon banc, où déjà une pauvre femme s'était installée avec une enfant, une mignonne de trois ans... des yeux bruns, des boucles blondes. J'eus un grand transport en l'apercevant et je faillis la prendre dans mes bras. L'enfant sourit, comme si elle avait compris mon élan, et c'était encore le sourire de ma petite adorée. Je crus que je devenais folle et je ne voulus plus regarder du côté de cette enfant. Mais, si forte que fût ma volonté, une puissance invincible, celle de ses yeux fixés sur moi, m'attirait. Je frissonnais dans mes fourrures, et si cruel était mon mal que je serrais les dents pour ne pas crier... Quoi, il y avait là, à mes côtés, une enfant tout comme la mienne, et qui n'était pas à moi, que je n'avais pas le droit d'aimer et de caresser, et que je mourais d'envie de serrer dans mes bras ! Toutes les fois que je tournais mon regard vers l'enfant, je trouvais les deux grands yeux rêveurs qui me souriaient... je m'abîmais dans ma prière quand je sentis la petite tête fatiguée qui s'abandonnait sur mon bras; alors je n'osai remuer pour que repose la chère vision de mon enfant à jamais endormie. La messe finissait, je pris la mitaine de la pauvre femme, et j'y vidai toute ma bourse. La femme me regardait en sou-

riant, elle aussi, avec gratitude, et je voulus savoir : "Elle est à vous, cette petite?" "Elle n'est plus à personne, fit-elle, on a enterré sa mère, l'autre matin, et comme elle n'a pas de famille, je la garde en attendant de trouver un orphelinat." — "Venez avec moi", fis-je, radieuse.

Tu devines le reste, ma tendre amie, et tu sens bien que je n'ai pas refusé cette maternité qui venait à moi dans la nuit de Noël, miraculeusement. Tout ce qui m'arrive est fou, invraisemblable, cela ressemble à de la fantaisie, à un conte, et les gens sensés hausseraient les épaules devant ma lubie. Mais toi qui as plus de cœur que les gens trop sensés, ma chérie, tu sais bien que je ne rêve pas, que mon bonheur est réel, et que le petit Jésus de Noël a voulu que la mère de douleurs soit consolée enfin. Dans le lit de la petite morte l'enfant retrouvée dort en souriant aux anges... Je suis plus jeune de six ans; la mort n'a jamais passé sur ce berceau... J'ai rêvé mon délire et ma détresse...

Je suspends le houx et les clochettes de Noël; ma maison renaît à la joie, en même temps que mon cœur !

CEUX QUI OUBLIENT D'AIMER...

Les étoiles glissaient doucement et, tandis que les étoiles glissaient dans la tiédeur molle de ce beau soir, le pauvre homme songeait à d'autres nuits pleines d'étoiles où il avait rêvé de choses insaisissables, en marchant au hasard des routes, vagabond de la vie à la recherche de l'idéal. Et il avait cheminé sans compter les heures, sans compter les années, allègre et fier, sentant que pour l'arrêter il fallait une force, une magie ou un rêve plus magnifique que tous les rêves. Et ni la force, ni la magie, ni le rêve n'étaient venus interrompre la songerie de l'homme qui marchait sous les étoiles. Egoïstement il avait passé sans se soucier des fleurs qu'il écrasait du pied, la tête haute, regardant par-delà les choses infimes qui sont pourtant la vie. Et la vie s'était vengée de cet être méprisant et altier en le laissant vieillir dans son illusion inaccessible, se réservant de l'éveiller à l'heure brutale.

Ce soir, il doit s'arrêter, un banc est là, dans le jardin public; il s'y affaisse dans un maladif besoin de ne plus marcher, et, se sentant faible et tremblant, il penche sa tête de penseur que les étoiles avaient passionnée durant un demi-siècle, et il regarde autour de lui. Sur les bancs voisins des couples sont là, serrés et heureux; à voix basse ils causent de choses douces, futiles et tendres, sans se préoccuper de ce bonhomme silencieux qui les regarde s'aimer dans la beauté d'une nuit d'étoiles.

Alors, pour la première fois, il s'imagina que c'était triste d'être seul, et, voyant passer une jeune fille qui

avait des cheveux blonds, la taille fine, la bouche rieuse, il eut le besoin violent de lui parler et de s'entendre dire des mots qui jettent dans l'extase tous ces jeunes gens qui, autour de lui, rêvent à la clarté des étoiles. La fillette, surprise d'entendre ce vieux l'appeler, eut un brusque recul, puis, voyant qu'il ne semblait ni pervers ni railleur, elle eut pour lui la belle pitié de ses dix-huit ans, et elle s'assit. Alors, l'homme, qui n'avait jamais su que dire à une femme, éprouva la curiosité de cet être nouveau qui avait des yeux plus doux que des étoiles, et il se mit à lui parler comme si toute sa vie avait été donnée au culte charmant de la beauté humaine. Lui, qui n'avait pas appris, trouva spontanément des mots exquis pour parler à cette enfant de dix-huit ans qui avait une âme sensible, des cheveux blonds et une bouche rieuse. Il semblait que tout ce qu'il avait ignoré ou désappris de paroles tendres lui revenait en cette soirée d'enchantement, et sa confiance inexplicable affolait le cœur pitoyable de cette jolie créature tombée en sa nuit, et qui ne comprenait rien aux phrases mystérieuses de ce vieillard qui ne l'avait jamais vue, et semblait pourtant l'aimer éperdument. Elle avait une bouche rieuse, et son sourire sombra devant le besoin de pleurer sur la démence de ce vieux qui lui disait des douceurs inattendues, jolies et harmonieuses comme des beaux vers. Comme elle était une enfant rêveuse, elle s'oublia à écouter et à aimer cette voix qui chantait, pour elle, le cantique sublime de la poésie et de l'amour.

Et soudain, comme elle se penchait vers lui, grisée par la magie de ses phrases prenantes, il eut l'audace de prendre en ses mains ridées et rudes la petite menotte douce et tiède de l'enfant blonde. Alors elle se dressa, effrayée et lointaine, prête à crier contre l'audace de ce vieillard qui attentait à la grâce de ses petites mains satinées; mais lui, retombé dans son rêve fou, eut, devant cet effroi de l'enfant craintive, la sensation cruelle que

jamais plus il ne repasserait par une de ces impressions enchanteresses, et, adoucissant sa voix, donnant à son geste l'allure d'un rite, il se pencha sur la petite main récalcitrante, et doucement la baisa, tandis que la jeune fille, sans comprendre, mais irrésistiblement émue par tant d'émotion, murmurait, mais pas assez bas : "Pauvre vieux"...

Ces deux mots lui entrèrent au cœur en blessure profonde, et longtemps il s'oublia sur son banc, désespéré, comme une épave, tandis que l'enfant s'en était retournée vers la jeunesse et vers la joie. Là-haut les étoiles riaient dans l'azur, mais le pauvre homme qui les avait trop aimées s'indignait de les savoir si haut, tandis que lui restait en bas, perdu au milieu de la vie qu'il n'avait pas su aimer, et qui s'en vengeait en le laissant, au bord de sa route, éveillé au lendemain de la jeunesse perdue.

Et il s'en irait maintenant jusqu'au bout de la route, oublié dans son égoïsme, sans recevoir autre chose que de la pitié donnée à sa vieillesse hâtive et à sa solitude pitoyable.

Ainsi finissent pourtant ceux qui oublient d'aimer, dans leur impossible désir d'isoler leurs rêves jusqu'aux étoiles.

DEUX PAUVRES VIEUX

“On trouva, dans un intérieur
sans feu, un vieillard prostré
aux pieds de sa vieille com-
pagne morte...”

(Les journaux)

Leur misère, faite de vieillesse, de revers et de désillusions, était à eux, et pour eux seuls ils voulaient la garder. Les indiscrets consolateurs ne surent rien de leur détresse, et ils allèrent jusqu'à leur dernier sou sans se plaindre, ni rien dire de leur angoisse et de leur pénurie. Dans la chambre où le poêle ne chantait plus, tous deux serrés l'un contre l'autre, trop fiers pour mendier, assez courageux pour mourir, ils attendirent sereins et confiants; et pour tromper la faim qui leur tenaillait les entrailles, ils parlaient, parlaient de tout le beau temps aboli.

A cette joie du passé qui remontait en eux, les vieux affamés trouvaient le courage de sourire...

Comme il était joli leur temps passé, à ces pauvres vieux, comme ils avaient été délicieusement jeunes et charmants, comme ils s'étaient aimés ! Elle, toute mignonne et blonde, il l'avait croisée un soir d'été sur la place de l'église. Elle marchait les yeux baissés, toute recueillie encore de sa dernière prière; elle l'avait regardé un instant, et il ne l'avait jamais oublié. Ils s'étaient bientôt mariés et avaient eu leur grosse part de bonheur. Les enfants étaient venus, puis repartis, et dans la cage vide les pauvres avaient vieilli, s'aimant toujours, et

davantage au plus fort des bourrasques qui passaient, dévastatrices d'illusions et d'espoirs. Les années ne leur apportèrent bientôt plus que des rides, des cheveux blancs, des infirmités. Ils devinrent bientôt de pauvres vieilles choses tout usées, lamentables, sans bien s'apercevoir de ces disgrâces, car, en leurs âmes éperdûment unies, chantait toujours la romance du jeune âge et des douces amours.

Et lorsqu'ils eurent froid et faim, les deux vieux se regardèrent, et la vieille de dire : "Voilà donc la mort qui vient !"

Mais lui, qui avait juré de la protéger contre tout mal, s'insurgea à ces paroles désespérées. Non, elle ne mourrait pas. Il irait plutôt mendier de porte en porte le pain qui la nourrirait, mais il ne voulait pas qu'elle meure. La petite vieille l'écoutait en branlant la tête. Non, sûrement, elle ne permettrait jamais qu'il descendît à cette humiliation, lui dont la dignité avait été sa plus chère fierté, à elle. Et d'ailleurs à quoi bon se débattre et vouloir fuir la mort qui ne saurait bien tarder... à leur âge. Valait autant mourir de ce mal que d'un autre; il n'était ni plus cruel, ni plus douloureux. Et alors l'on partirait ensemble, et l'on ne se quitterait jamais. La vieille parla tant et si doucement que le vieux baissa la tête, convaincu, mais humilié dans son orgueil d'homme de n'être pas le plus fort et le plus généreux.

Le mal atroce s'attacha à eux sans répit, et la petite vieille entra bientôt en agonie, une agonie longue et pénible qui arrachait des frémissements à tout son corps tandis que la bouche se tordait dans l'héroïque effort qui retient la plainte affolante. Et lorsque la petite vieille mourut, ses lèvres reprirent le sourire qui avait été tout son charme.

Alors, quand il comprit que tout était fini pour elle, et que lui, plus fort, résistait à la mort, le pauvre vieux désespérément pleura...

Lorsque les voisins, inquiets du long silence de la petite maison close, troublèrent sa douleur, le vieux, à son tour, achevait de mourir, couché sur le plancher froid, près de la petite chose diaphane qui avait été la lumière, la force et la beauté de sa vie.

*

* *

A ceux qui me reprocheraient de mettre de l'idéal dans des vies qui, peut-être bien, ne virent jamais luire le rayon rose, je répondrai que l'on doit bien cette aumône d'une pitié attendrie aux pauvres êtres que l'humanité laisse mourir de faim !

LOULOU

Loulou n'était pas une petite fille comme les autres, puisqu'elle n'avait pas de maman, et elle songeait mélancoliquement que les papas ne devraient jamais aller seuls cueillir les petits enfants sous les choux. Les autres petites filles avaient toutes des mamans; celle de Clairette n'était plus là, il est vrai, mais l'enfant portait son portrait sur son cœur, renfermé dans un médaillon d'or serti de perles. Elle, Loulou, n'avait sûrement jamais eu de maman. Cela était pour son petit cœur si chaud, et pour sa petite âme étonnée, un sujet d'ennui et de regret. Elle s'en confiait aux petites amies de son âge qui ouvraient de grands yeux : "Bien sûr que tu as une maman, mais elle doit être morte", protestaient les mignonnes. Loulou hochait sa tête mutine dans un geste de grande dénégation, et les fillettes n'osaient pas insister. Mais la petite Loulou qui n'avait jamais eu de maman était un bébé choyé et bien dorloté, qui n'avait manqué ni de caresses ni de gâteries, et elle se serait trouvée la plus heureuse s'il ne se trouvait, dans son âme d'enfant, un besoin éperdu de certains baisers que les lèvres des mamans seules peuvent mettre au front des petits. Et, entourée, câlinée, gâtée, la petite Loulou cherchait encore, cherchait toujours, au-delà du paradis qu'on lui avait créé; elle cherchait la joie d'être serrée dans des bras qu'elle n'avait jamais connus, et trouvait injuste la vie qui lui donnait tout, mais lui refusait ce que toutes les petites filles possèdent : une maman.

La chambre de papa était un sanctuaire qu'on lui avait appris à respecter et où jamais elle n'entrait. Aussi Loulou avait-elle de cette chambre, close tout le jour, une irrésistible curiosité. Il devait arriver que la clef fût oubliée sur la porte et que Loulou la vît. Loulou avait la fureur de fouiller; rien n'échappait à ses investigations : elle fourrageait dans les tiroirs, remuait tout dans les armoires, à la recherche d'une fantaisie inconnue, ou d'un jouet nouveau. Les tiroirs de Papa étaient méticuleusement rangés; Loulou eut le respect de ce bel ordre, mais cela n'alla pas jusqu'à l'empêcher de toucher. Et, dans un coin dissimulé, un petit écrin de velours bleu éveilla sa curiosité. Elle y trouva un médaillon comme celui que Clairette portait dévotieusement à son cou; elle s'en para comme d'un trophée, et, radieuse de sa trouvaille, elle ne chercha plus davantage. Sa bonne, justement effrayée du larcin, voulut lui enlever le trésor dérobé et le rendre au tiroir. Mais l'enfant cria jusqu'à l'épuisement, et la domestique effrayée n'essaya plus d'ouvrir la petite main crispée sur le médaillon d'or, serti de perles fines. Jusqu'au soir elle tint le bijou dans sa main serrée, et, affalée dans la bergère de Papa, elle attendit dans un inexplicable émoi l'heure du retour. Elle entendit des pas, puis des chuchotements, et la porte de la bibliothèque s'ouvrit vivement. Papa entrait, très pâle, l'air décidé. La petite le regardait venir sans broncher. "J'entends dire que tu as été désobéissante et vilaine, Loulou." L'enfant se mit à pleurer nerveusement. Alors cette homme qui était, pour sa petite, tendre comme bien des mamans ne savent pas l'être, s'arrêta de gronder et s'agenouilla près de la grande chaise où frissonnait de chagrin le corps frêle de sa petite Loulou.

— Je cherchais, petit père, et j'ai trouvé cela... et je suis sûre qu'il y a dedans le portrait de Maman, tout comme dans celui de Clairette. "Ouvre vite que je voie." Et l'enfant trépignait d'impatience.

Le père avait frémi. Il prit le médaillon et fit mine de l'ouvrir, mais le rendit à l'enfant en expliquant : "Tu vois bien que ce n'est pas ça; il ne s'ouvre pas." Mais la petite indiqua tout de suite la rainure : "Tu vois ça, mets ton ongle dedans, et ça va s'ouvrir. Vite, je suis sûre que c'est ma maman qui est là."

Et l'homme, devant cette insistance, ne put davantage refuser, et Loulou, extasiée, put mettre des baisers déli-rants sur la jolie image de celle qui était sûrement sa maman. Blottie dans les bras de Papa qui la berce doucement, elle cause, la petite Loulou, de sa belle maman retrouvée, et elle rit et gazouille avec ravissement. De grosses larmes coulent lentement sur les joues du pauvre homme qui écoute ce joyeux ramage, et ces larmes tombent dans les boucles blondes de l'enfant heureuse. Il sent alors qu'il est téméraire et fou de vouloir abolir du cœur de l'enfant le besoin d'aimer sa mère, et que, si lointaine et si inconnue, si indigne même que soit cette mère, elle reste la maman, quand même, celle à qui l'on pardonne tout... parce qu'elle est... la maman. Et en berçant la petit Loulou qui s'endort en serrant contre son petit cou rond et blanc la miniature de sa mère, le mari oublie sa souffrance d'autrefois, et il se reprend à penser avec douceur et indulgence à cette créature tendre et capricieuse qui mourut de s'être trompée, et qui, au-delà de la vie, était encore éperdûment aimée par cette enfant rose qui rêvait d'elle, et aussi de lui, le pauvre père, qui s'accoutume doucement, ce soir, à pardonner.

L'HISTOIRE D'UN PETIT CHAPEAU

Depuis un mois elle économisait sur ses dîners, sur ses billets de tramways, elle se privait de théâtres et de bonbons, pour pouvoir payer le ravissant petit chapeau qu'elle avait aperçu à l'étalage, et qui la coifferait si crânement et si gentiment à Pâques. Et elle en rêvait, le jour avec un sourire, la nuit avec d'épouvantables cauchemars, et sa voisine de chambre venait l'éveiller en lui disant, la voix inquiète : "Etes-vous malade, que vous geignez si fort?" Elle se réveillait alors en sursaut et elle répondait en souriant : "Non, j'ai fait un mauvais rêve!" A force de passer ses nuits à se tourmenter d'un porte-monnaie perdu à l'entrée du magasin, du petit chapeau mutilé par une amie jalouse, ou rendu lamentable par une averse formidable, la petite dactylographe si alerte et si jolie maigrissait et pâissait. Lorsqu'elle eut parfait la grosse somme qui paierait le petit chapeau, le cœur tremblant de ne plus le trouver à sa place, elle déserta le bureau de bonne heure pour acquérir l'objet de sa troublante convoitise. Il est là, fièrement étalé sur une haute broche, et la pauvrete le désigne d'un geste ardent à l'attention de la vendeuse. Elle le campe sur ses cheveux flous, d'un joli mouvement elle tire une frissette ci et là, penche le petit toquet, le renforce plus profondément, et se trouve fort chic devant le beau miroir de la grande vendeuse. Elle se sourit d'un air énigmatique, puis s'en va avec, à la main, le grand carton qui contient le petit chapeau si joli et tant convoité. Rendue

à la chambrette qu'elle occupe là-haut, sous les combles d'une grande maison sombre et triste, elle défait le carton, en sort le cher modèle, l'installe sur sa table de toilette, et l'apostrophe amoureusement : "Tu sais, petit chapeau, "car tu l'as deviné, coquin, si je veux être belle c'est que "je l'aime comme une petite folle de vingt ans, et que "mon cœur bat la chamade chaque fois qu'il lève sur moi "son grand œil brun... Au fait, est-il brun, cet œil?... "ou bleu?... ou gris?... je n'en sais rien; mais ce qu'il est "doux et tendre et bon, cet œil brun ou gris ou bleu, ô mon "petit chapeau ! C'est pour le voir sourire, content de ton "air pimpant, que je t'ai acheté, chapeau mignon, fait de "paille dorée, douce au toucher, claire à la vue, petit "chapeau garni d'un bel oiseau aux ailes frémissantes. "Petit chapeau, je t'aime, rends-moi jolie, assez jolie pour "qu'il me regarde et s'arrête, en ce matin de dimanche "où il sera là, près de l'église, à regarder celles qui passent "et qui, comme moi, sont jeunes, heureuses de vivre, "avidées d'être aimées. Fais, ô petit chapeau, qu'il me "distingue entre toutes et qu'il m'emporte sur la route "du paradis !"

Puis, avec un gros baiser sur les plumes soyeuses des longues ailes blanches, le petit chapeau, dûment prévenu de son rôle, s'en alla de nouveau dormir au fond du grand carton pour n'en sortir que le prochain dimanche, à l'heure où le soleil s'essayait à sourire au printemps. O la jolie fille et le cher petit chapeau qui se dirigèrent ce matin-là vers l'église, tandis qu'à toute volée sonnaient les cloches ! Avec quelle piété elle suivit l'office ! Et si, dans la ferveur de la litanie, revenait pour toute réponse : "Faites qu'il m'aime !" les bons saints et les douces saintes durent sourire là-haut à cet espoir naïf. Un grand signe de croix termina la prière, et le défilé commença. Elle l'aperçut au bas du grand escalier, là, avec tant d'autres qui attendaient aussi les petites fées printanières qui, dans

l'éclat de leurs toilettes neuves, descendaient le large perron, le sourire aux lèvres et de l'espoir plein leurs yeux rieurs.

Mais... oh ! qu'elle finit tristement l'histoire du petit chapeau de paille dorée, couronné du bel oiseau aux ailes frémissantes... qu'elle finit tristement dans la lumière douce de ce beau matin de Pâques embaumé de prières !

Elle vit fuir, tout devant elle, la pauvrete, la vision de son bonheur perdu : le beau jeune homme avec une autre jeune fille jolie et gentille comme elle. Ses frêles épaules se courbent sous le poids de cette déception inattendue et cruelle, et le petit chapeau se penche encore plus sur les cheveux flous, tandis que le bel oiseau éploré, humilié et déçu, déploie ses ailes. La pauvrete, tout bas, pleurerait sa désillusion, tandis que la nature s'éveillait, bruyante et magnifique, au chant de l'Alleluia !

NUIT DE NOËL SOUS UN CHAUME

La vieille est toute seule, ratatinée dans son fauteuil, la main sur sa canne de paralytique, comme si elle avait l'espoir intense que cette canne lui aiderait à marcher, elle qui a les jambes mortes depuis douze années. Mais, si vieille, elle garde la pensée de jours meilleurs et de joies renouvelées. Cela lui donne la force de sourire tout le long des ans, écroulée dans cette grande chaise où le mal la cloue féroce.

Elle est là, seule dans la chambre, écoutant crisser les fers des carrioles sur la neige durcie, et les pas des chevaux, rapides et nombreux, qui martèlent la route glacée. Elle écoute maintenant la voix des cloches qui chantent Noël; elle se penche et, de son souffle, elle fait fondre le givre épais de la vitre. Puis elle efface, d'un coup de son mouchoir rouge de priseuse, la vapeur que son souffle chaud a laissée sur la vitre. Son œil se fixe alors à ce petit rond clair par lequel elle peut voir passer les gens qui se rendent à la messe de minuit. Elle les reconnaît tous, les nommant tout bas dans un tremblement de vieilles lèvres fatiguées. Elle sourit aux amoureux rapprochés, aux époux qui tiennent leurs petits par la main. Quand défilent les anciens, ceux qui ont son âge, ou qui étaient déjà vieux lorsqu'elle était encore jeune, les vieilles lèvres ont une moue : on dirait qu'elles vont pleurer.

Maintenant, plus rien ne passe sur la route blanche éclairée de lune et d'étoiles, et, péniblement, la vieille

s'arrachant à la contemplation de cette beauté humaine, se tasse dans le creux de son fauteuil. Les perles noires d'un rustique chapelet font un bruit sec dans ses doigts osseux, et les vieilles lèvres s'essaient à prier. Mais elles ne peuvent. Le chapelet glisse lentement entre les plis de la grosse étoffe de la jupe, et la grand'mère écoute le souffle des petits qui monte dans le silence obscur et douloureux. Dans le *ber* que l'on a placé tout à côté de sa chaise, par une attention inquiète de la maman, dort le dernier-né. Et la vieille sourit dévotement à cette pureté et à cette grâce qui évoquent la Crèche.

La lampe fume misérablement, et la chambre, par instants, se baigne d'ombres inquiétantes. Dans le poêle à *deux ponts* crépite la grosse bûche, et tous les bruits légers se confondent en un peu de vie, tandis que dans son coin de fenêtre la vieille assiste à la résurrection de ses souvenirs. Ceux-là joyeux et tendres, ceux-ci mélancoliques et doux, d'autres tragiques, quelques-uns magnifiques, et, quand tout fut déroulé, flotta plus précise une figure hautaine et révoltée, vers laquelle la mère tendit les bras en un geste passionné d'absolution et d'amour. Puis la tête douloureuse de la vieille s'inclina, et un sanglot monta, rauque, du fond de sa détresse :

"O mon petit !..."

Ce petit-là, parti un jour d'orage, n'était plus jamais revenu, et la mère avait vieilli sans plus rien apprendre de ce fils, sa fierté et sa joie de jadis, celui qu'elle avait le plus aimé, peut-être, parce qu'il lui avait coûté plus de sacrifices, plus de dévouements. Où était-il en cette nuit de clarté ! Dans la lumière ou dans l'ombre ! Songeait-il aux Noël's naïfs où sa maman lui faisait prier le petit Jésus, ou passait-il dans la révolte et dans le malaise ces heures de paix et de félicité ? Dans le berceau le petit s'agitait maintenant, réclamant des soins, comme soucieux de distraire l'angoisse de la mère-grand. Et, tandis qu'elle

agitait le berceau, la lampe baissait de plus en plus, la bûche expirait, et l'ombre grandissait plus épaisse et plus triste.

Les bahuts sombres devenaient provocants et les grosses poutres enfumées de la vieille maison semblaient descendre, étouffantes et tragiques. La vieille haletait d'angoisse, et, de sa main restée libre, elle grattait la vitre où le gel durcissait, et épuisait ses ongles à entamer cette surface pailletée où le froid mettait des diamants.

La porte s'ouvrit brusquement, et, sous la bouffée d'air froid qui entra rageusement, la lampe s'éteignit, et le bébé dans le berceau se mit à pleurer. La vieille entendit que l'on refermait la porte d'un brusque coup d'épaule, et elle attendit sans peur que celui qui entraît parlât. Il eut un juron, et alors la vieille se mit à frissonner, et sa voix tremblante questionna : "Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?..."

Alors, l'homme, dans l'ombre renfoncé, regarda dans la direction de la voix, et, à la clarté de la fenêtre, il vit la vieille tête toute blanche et le berceau où vagissait l'enfant, et, d'une voix basse, humble et timide, il répondit : "Je suis un pauvre homme qui passe seul dans la nuit... et j'ai froid... et j'ai faim."

— Rallumez la lampe, répondit simplement la vieille, avec cette majesté du pauvre qui reçoit un autre pauvre, mettez une bûche dans l'âtre qui s'éteint, et, dans la hûche là-bas, vous trouverez du pain et de la galette de Noël.

— Noël ! Noël ! murmura l'homme. C'est cette nuit, Noël...

La vieille entendit qu'il soupirait.

Quand la lampe fut rallumée, le poêle chauffé, et la faim de l'homme assouvie, la vieille fut rassurée et consolée. D'une voix douce, maternelle, elle lui dit : Maintenant, l'église est là-bas, allez-y prier, en souvenir de la mère qui vous a appris quand vous étiez petit...

— Prier ? je ne sais plus, fit l'homme en se cachant... et je ne veux plus prier.

— Si vous ne voulez pas prier, allez tout de même à l'église, fit la vieille en se redressant, Jésus aura pitié de vous.

Et l'homme, qui n'avait plus ni froid ni faim, reprit sa marche dans la nuit, vers l'église qui, dans le lointain, rayonnait, symbole d'amour et de rédemption.

Et tandis que la grand'mère rendormait du geste berceur le dernier-né de son fils, elle songeait que son autre fils, perdu dans la vie, rencontrerait peut-être, cette nuit, une mère qui lui parlerait de sa mère, en l'enjoignant de prier.

Elle eut la vision très nette du retour possible, si possible qu'elle entendait, sur la neige, les pas de l'enfant qui revenait.

Les fers des chevaux martèlent la route glacée, les patins des carrioles crissent sur la neige durcie, et la vieille ne se penche pas à la fenêtre pour voir passer les voisins.

Comme le dernier-né de son fils, elle s'est endormie et elle rêve.

AU FOND D'UN VIEUX COFFRET...

Au fond d'un vieux coffret à la serrure rouillée et aux pentures disjointes, un de ces vieux coffrets que l'on oublie dans les greniers, j'ai trouvé, nouées d'une faveur rose déteinte — déteinte par les ans — les pages d'un journal. Et je me suis penchée vers ces paperasses oubliées au fond du vieux coffret :

"Aujourd'hui, j'ai dix-huit ans ! O quelle jolie chose "d'avoir dix-huit ans... quand on aime la vie ! Aujourd'hui, j'attends, te le dirai-je, ô mon petit journal, ce "que j'attends ? Ne sens-tu pas à ma plume frémissante "que d'être jeune, ardente et jolie, j'éprouve de la fierté, "parce que je sens là, tout près, sur la grande route, à "deux pas de ma maison, celui qui va venir, et à qui, "d'avance, j'offre, avec ma jeunesse, toute ma vie. C'est "pourtant vrai que je lui ménage, à cet inconnu, le don "de tout moi-même, de ce que je suis aujourd'hui, et de "ce que je serai demain, — et toujours. C'est lui qui "connaîtra toutes mes impressions, tous mes enthousiasmes ; c'est à lui que je dirai les mots graves qui "traduisent les plus chères tendresses ; c'est à son bras que "je vieillirai, sans m'apercevoir, tant il sera attentif et "sincère, que mes cheveux blanchissent et que ma main "tremble. Je ne saurai jamais que je vieillis, tant je serai "aimée ! N'est-ce pas étrange de parler de vieillesse à "l'aurore de ses dix-huits ans ? Et quelle aurore radieuse ! "De tous côtés la vie me sourit, si jolie et si aimable que "je me sens le cœur trop étroit pour contenir tant de

"belles et larges promesses. O les chères années que
"j'attends et qui devez me l'amener, "lui", arrivez vite,
"j'ai tant hâte d'être heureuse...

.....
"Il y a dix jours, ô mon cahier, je te disais toute ma
"joie d'être jeune, et si je te parlais de cheveux blancs,
"c'est que je n'y croyais pas ! Peut-on croire sérieusement
"à la vieillesse quand on sent en soi de pareilles exubé-
"rances, de semblables enthousiasmes ? L'on en parle
"sans y penser, vois-tu, comme d'une chose impossible ou
"si lointaine, si lointaine, qu'il faudrait marcher des
"siècles pour y atteindre.

"Pauvre petite chose de moi, fragile et inconséquente !
"Elle est venue l'heure que j'attendais follement, mais
"combien atroce, combien décevante.

.....
"L'horreur passe à nos portes. La guerre sanglante
"ravage nos campagnes, notre route est pleine de sang,
"et les mères et les sœurs pleurent au foyer déserté. Les
"hommes se battent là-bas, à Saint-Eustache, et nous
"avons vu passer des régiments de preux qui allaient
"mourir pour la race opprimée, et nos sanglots accom-
"pagnaient ces braves qui passaient sous le ciel rayé des
"derniers feux du jour. Et lorsqu'ils furent tous passés,
"et que, dans notre hameau, il ne resta plus que des
"femmes anxieuses et des enfants épeurés, nous sentîmes
"l'atroce sensation d'être faibles et seules dans notre
"faiblesse, tandis que nous croyons entendre l'horrible
"bruit de la bataille. O la nuit terrible passée à aller et
"venir du fond de la maison au bout du grand jardin qui
"fait face à la route ! Au milieu de la nuit, tandis que
"j'évoquais, dans une angoisse inexprimable, le champ de
"bataille où les miens étaient tombés, peut-être, pour la
"sainte cause, j'ouïs un bruit léger, à peine perceptible...
"On marchait là, tout près, et j'éprouvai l'épouvante de

“ce que j’allais voir, sans trouver la force de m’en sauver. “Alors j’attendis, les mains croisées sur mon cœur qui “éclatait. C’était un soldat anglais qui venait vers moi, “en trébuchant, et lorsqu’il fut tout près du jardin, il “s’affaissa lourdement. A la lueur du jour naissant, je “vis qu’il était jeune et beau, et qu’il allait mourir.

“Je me penchai vers lui et, je ne sais comment je pus, “sans être cent fois surprise, le réveiller de son étourdis- “sement, l’aider à marcher jusqu’à la grange, l’y panser “et l’y garder quatre jours durant. J’étais comme folle “de dévouement, ivre de sacrifice, mais j’avais honte de “mon acte d’humanité comme d’une trahison envers les “nôtres qui se battaient là-bas, et mouraient sans secours. “Et cependant je ne pouvais refuser asile à ce blessé que “je devais haïr, mais qui, je le sentais au tumulte de mon “cœur, était *celui* que j’attendais. Comment, moi, une “fille de patriotes, j’oserais aimer un ennemi ! Et la “honte ne refoulait pas le sentiment étrange qui m’en- “vahissait follement.

“Sur sa botte de paille, le petit soldat me souriait douce- “ment et baisait avec ferveur la main qui l’avait secouru. “Et ses yeux étaient tendres, et son visage pâli avait des “reflets d’extase. Le soir, un messager entra chez-nous. “C’était un soldat de Chénier qui venait annoncer à ma “mère que son plus petit était tombé là-bas. Ma mère “voulait aussi mourir, comme son enfant adoré, et son “désespoir fit pleurer le petit soldat de Chénier, qui partit “en disant : “Je voudrais les tuer tous !”

“Quand il fit noir je me dirigeai vers la grange, et, “à tâtons, j’atteignis la botte de paille où il dormait, lui “qui avait peut-être tué le petit frère si jeune et si tendre. “Je le secouai rudement et lui soufflai au visage : “Va “t’en ! Va t’en ! Je te hais ! Je te hais !” Il ne comprit “pas ces mots de rage, mais il sentit qu’un danger le “menaçait, et, à grands efforts, il quitta sa couche.

“Sans que je pus l'en empêcher, il s'empara de mes mains, “y colla ardemment ses lèvres dans un geste où je pres- “sentis plus que de la reconnaissance. Défaillante, je “m'appuyai au mur, tandis que, dans la nuit noire, il s'en “allait, chassé par moi, moi qui l'aimais ! C'était donc “cela avoir dix-huit ans, être jolie et... aimer !

.

“Le matin, à l'orée du bois qui entoure le village, on “a trouvé un petit soldat anglais, mort, et on l'enterre “dans un coin du cimetière, sans rien trouver qui révèle “son nom.

“Je sens que c'est moi qui l'ai tué, moi qui aurais voulu “mourir pour lui ! Je ne pouvais le sauver au prix d'une “trahison envers ma race, et il est mort, le pauvre, loin “de sa mère, de sa sœur, comme le mien, le frerot blond “que maman pleure de toutes ses larmes.

“Et je n'ai plus dix-huit ans, je suis vieille, meurtrie, “brisée, et j'ai perdu le goût de vivre et l'illusion d'aimer.”

DESESPERANCE

“Ce soir, je suis toute seule, ô ma chère Maman, toute seule, et tu ne peux comprendre l’allégresse que j’éprouve, toi qui n’as jamais connu l’angoisse d’être prisonnière dans ta maison, toi qui n’as jamais supporté le soupçon jaloux et l’inquisition mesquine. Ah ! alors, tu aurais su, ma Maman, ce que c’est de souffrir dans toutes ses fibres ; tu aurais connu les révoltes et les désespérances ; tu n’aurais plus désiré vivre... Oui, voilà ce qui me ravage : le besoin de ne plus rien sentir, de me laisser aller tout doucement vers la tombe, et de m’endormir quelque soir... pour tout de bon. Ah ! si je n’avais pas en mon âme toute la foi que tu y as versée, ô ma Maman, quelles délices ce serait pourtant de ne plus vivre !

De quoi je souffre ? t’écrieras-tu. De quoi ? O ma pauvre petite Maman, mon mal est bien terrible, puisque rien ne le peut soulager et guérir. Je souffre de voir ma vie liée à celle d’un homme qui ne m’a jamais aimée autrement que par sottise et vanité, et qui, sous prétexte de m’arracher à la médiocrité, voulait m’enlever à un rival exécré qui, croyait-il, m’aimait... Mais le triomphe fut court, et ma pauvre petite robe de mariée a reçu l’épouvantable éclaboussure de son cynique aveu. Heureusement que je n’aimais pas, que j’étais allée au mariage comme l’on va au sacrifice, poussée par ta douceur impérieuse et par la tenace sévérité de papa. Ce mariage vous semblait un rêve des contes de fées : la bergère

épousant le seigneur. Mais dans les contes ces seigneurs qui épousent des bergères sont aussi bons et aussi tendres que riches et beaux... et mon seigneur à moi était un être d'incroyance et de brutalité. Il ne respecta ni ma candeur, ni ma confiance; il fut impitoyable de cruauté et de franchise. J'étais un jouet fragile mis entre des mains énormes, aussi les mains énormes ont brisé le jouet fragile.

Alors, je tendis ma prière vers vous, Maman et Papa, je vous appelai dans mes sanglots, je vous contai mon angoisse avec des plaintes de bête blessée... et rien ne répondit à mes supplications éperdues. Je me débattis toute la nuit contre mon mal dans le petit coin de chambre où je m'étais blottie, traquée par les injures de cet homme qui osait dire : "que vous étiez trop fiers de me vendre à lui, pour me plaindre et me comprendre." Cela ! il a osé cela ! Tuer mon amour aveugle pour vous. Ce fut atroce, ô ma Maman, et cette impression abominable que j'étais le prix d'un marché me torture plus encore que la certitude de ne pas être aimée du saint amour dont j'avais toujours rêvé. Une petite maison blanche, un mari tendre, des enfants gracieux, et la vie, comme cela, au jour le jour, avec les angoisses, certes, inévitables, pendant lesquelles on resserre les rangs, on se soutient, on s'embrasse... et de tout cela, dont j'avais fait d'avance ma vie, en errant à travers les érables de nos bois charmeurs, de toute cette existence où j'avais déjà placé mon héros, mon maître, rien, rien ! O ma pauvre maman, qu'as-tu fait de ta pauvre petite ?

Maintenant deux années sont passées, sans que je parle, sans que j'ose un reproche, sans que je pose cette question qui pourtant me ronge et me désespère : "Comment m'a-t-il payée ?" J'ai peur de te voir rougir, ma petite maman, car je sens bien, va, qu'il n'y a pas eu de votre part le vil calcul que l'on vous prête. Vous avez cédé à l'unique tentation de me voir riche, sans penser que vous aviez été

si heureux, vous, sans luxe pourtant. Pourquoi n'avoir pas songé que l'enfant née de vous avait plus besoin de tendresse que d'argent... O mes pauvres aimés, que votre méprise est lourde, et pour toute la vie !

Cette richesse dont vous avez voulu me voir entourée, si vous saviez comme elle me pèse à ces heures où les pauvres passent, tendant leur main, confiants, sans que je puisse y mettre l'obole qui soulage. Non, cet argent est à lui, il l'aime, il le garde, et je suis plus pauvre au milieu de tout mon luxe, que toi, ma maman, qui peux donner selon ton cœur et ta bourse.

Comment se fait-il que j'aie pu vivre ainsi sans te rien dire, te revoir sans tout t'avouer ?... Je n'en sais vraiment rien. Mais ce soir, ivre de ma liberté, je viens te crier ma détresse, ô Maman toute chère...

Prends-moi sur ton cœur, Maman, caresse mes cheveux, mon front, mes joues, serre plus fort encore, veux-tu ? laisse-moi redevenir une toute petite enfant, laisse-moi croire que ma vie va recommencer, et pour tout de bon cette fois. Je sais, à l'orée du grand bois de chez-nous, une maisonnette blanche, avec des volets peints en vert, et une grande vérandah rustique. C'est là que j'aurais voulu vivre mon beau rêve de tendresse et de dévouement. Maman, quand tu passeras tout près de la petite maison que je ne reverrai plus, parce qu'il est des chemins où il est dangereux de repasser, songe qu'il aurait été bien doux à nos regards de se rejoindre par-delà la haie d'aubépines qui clôture ta maison... et celle-là ; songe surtout à l'âme simple de ta fille qui n'avait rien rêvé, jamais, au-delà de la tranquillité des beaux champs de chez-nous ; songe à l'erreur de déraciner une toute petite violette de sa prairie verdoyante, pour la transplanter dans une serre luxueuse où le jardinier implacable méprisera la fleurette, et la négligera, la maltraitera, peut-être, jusqu'à ce qu'elle en meure.

Ma pauvre maman, les petites violettes et les pâles marguerites sont fleurs des champs...

Maintenant, ma maman chérie, je brûle sans pitié ces pages pour que tu ne saches jamais le mal que je subis et dont tu souffrirais plus que moi encore.

Et je t'aime tant, Maman !"

LES AMITIES

Entrerait-elle ?

Depuis au moins dix minutes elle venait à cette porte avec le ferme désir d'y frapper, puis s'en retournait en répétant sourdement : Non, non, je ne puis pas ! Je ne puis pas !

Et, dans son manchon tout fané, ses mains se crispaient désespérément.

Enfin, grelottante et honteuse, elle revint encore, et, de ses doigts que le froid rendait gourds, elle sonna crainctivement.

Une petit bonne, pimpante sous la coiffe, ouvrit :

— Madame reçoit-elle ?

— Ou...ou...ui, hésita la domestique, n'osant refuser, puisqu'elle avait l'ordre d'introduire, mais pressentant que la maîtresse serait peu charmée de cette visite-là. Le regard qu'elle glissa sur l'humble toilette de la jeune femme exprimait sa très claire opinion.

Décidément, cette dame n'était pas de celles qui se reçoivent au salon, et, sans hésiter, cette fois, elle l'introduisit au boudoir. O ces nuances, ces nuances qu'une femme peu habituée à les subir comprend si vite, si vite ! Le dédain non déguisé des domestiques est une bien cruelle injure.

La visiteuse entendit des chuchotements, elle saisit même des accents irrités et elle devina des mots très durs.

On la fit attendre un bon quart d'heure, mais elle trouvait trop douce l'atmosphère de la chaude petite pièce pour songer à s'en plaindre. Enfin Madame arriva :

— Ah ! c'est toi, Juliette, fit-elle, étonnée et cordiale. Je te demande pardon, mais cette sotte qui te fait entrer ici... elle ne savait pas... elle a cru... Quel bon vent t'amène de mon côté ?

— Je passais et l'envie de te voir m'est venue, articula la pauvre petite Madame, toute rougissante de son mensonge.

— Il y a un siècle que je ne t'ai vue !

— C'est vrai, mais je sors si peu... Tu sais ce que c'est, les enfants, le ménage, — et puis mon mari a été malade...

L'hôtesse baissa vite les yeux pour cacher le "nous y voilà !" qui s'y lisait trop clairement. Elle reprit d'un ton vague :

— Ah ! Et ça va mieux ?

— Oh ! guère. Il est encore si faible. Et tu conçois l'embarras qui en est résulté ! six mois de perdus... il fallait vivre sur le "vieux gagné"... qui n'était pas très lourd, affirma-t-elle en affectant un ton dégagé.

— Oui, je conçois. Mais ça va mieux maintenant, reprend la jeune femme, affectant la gaieté, comme pour verser du courage dans l'âme de cette malheureuse qui vient de souffrir du froid, et qui semble avoir faim !

Madame a saisi tout cela, elle a compris la tristesse extrême de cette éprouvée, elle sait qu'elle espère un secours, un prêt, quelque chose enfin qui l'empêche, elle et les siens, de trop souffrir ; mais elle n'a cure de cette tristesse, et elle manœuvre de façon à se débarrasser de la fâcheuse sans que cela se sente trop. Elle parle de la cherté de la vie, des exigences de la "position", des "œuvres innombrables" qu'il faut soutenir, et, intérieurement, elle songe : "Pourvu qu'elle comprenne ! Car, dame, s'il fallait aider toutes ses amies de pension qui ont des malheurs, on n'en finirait plus !"

La pauvre femme a compris, trop bien compris ! Elle s'en va avec de gros sanglots dans la gorge, mortifiée

jusqu'au tréfonds de son cœur délicat et fier, d'avoir tenté cette démarche inutile.

Elle n'a rien dit, rien demandé, mais elle a bien senti que l'autre savait, et cette humiliation lui est affreusement dure !

Le long de la route les vitrines offrent leur mille séductions... Et ses pauvres petits qui ont froid et faim !

— On ne regarde donc pas ses amies aujourd'hui, fait une voix joyeuse.

— Léontine !

— Oui, c'est moi, Léontine ! Viens donc à la maison, c'est à deux pas, et nous ne sommes guère bien ici, par ce froid de loup, pour causer.

Machinalement elle suit cette amie retrouvée; elle ne dira rien à celle-là; elle ne demandera rien; elle vient d'apprendre ce que vaut l'amitié !

Elle est installée dans un bon fauteuil, auprès de la table à thé coquettement servie; elle se délasse sans songer à rien, trouvant bon de vivre ainsi quelques minutes. Léontine cause et cause.

— Ton mari a été très malade ? J'ai su tout cela par des amies. Je t'ai cherchée vainement, vilaine qui déménages sans donner d'adresse à ses amies...

Et quand Juliette s'en retourna vers son foyer elle ne pleurait plus, parce qu'elle avait retrouvé l'idéal perdu de l'amitié; parce qu'elle avait senti un autre cœur souffrir de sa douleur; parce que des larmes s'étaient mêlées aux siennes... parce qu'elle avait, enfin, trouvé l'âme généreuse qui plaignait et soulageait son infinie détresse.

Oh ! savoir plaindre les misères silencieuses, savoir deviner les angoisses mystérieuses, savoir donner à qui ne saurait implorer, ne voilà-t-il pas la vraie charité, celle que les anges du ciel inspirent aux anges de la terre ?

MON DIEU, POURQUOI ?...

L'envahisseur approchait. Bientôt il serait dans le village que dominait de ses tours magnifiques le château de la comtesse de P... Déjà un grand nombre d'habitants avaient fui, et il ne restait plus que ceux qui ne pouvaient s'en aller : les malades, les vieillards, les infirmes, ou encore les obstinés, qui refusaient de quitter leurs maisons, répétant qu'après tout "les Allemands ne les mangeraient pas", et qu'il valait mieux rester pour sauver tout ce qui pouvait être sauvé. Quelques vieillards, évoquant 70, émettaient des avis de prudence. C'était bon pour eux, les vieux, de rester. Mourir un peu plus tôt, un peu plus tard, cela importait peu à ceux qui achevaient de vivre. Mais les jeunes devaient s'en aller. La comtesse hésita. Ses trois fils avaient rejoint leur régiment. Ils participeraient aux premières batailles... Qui sait s'ils ne tomberaient pas tout près de là ? La pensée que ses fils pouvaient mourir pas loin de la maison, sans qu'un secours leur fût porté, décida ce cœur de mère. Elle avait avec elle ses quatre filles, dont l'aînée n'avait pas vingt ans, et la dernière à peine quatorze; toutes quatre pensèrent comme elle : qu'il fallait rester, soigner les blessés, assister les mourants; en un mot, ne pas désertier quand le danger s'en venait, se montrer dignes de toute la lignée illustre des ancêtres qui, dans la galerie familiale, souriaient du haut de leurs cadres, à cette descendance heureuse et fière. Et puis la châtelaine se sentait plus que jamais liée au sort de ses villageoises; elle comprenait mieux encore la

responsabilité qui incombe à certaines castes, aux heures périlleuses; et puisque les plus braves, ou les plus malheureux, restaient, elle resterait avec eux. Comme les autres elle se dit, tout en regardant ses petites avec une lueur d'inquiétude : "Après tout, les Allemands ne nous mangeront pas."

Le grand château fut transformé en ambulance, et le drapeau de la Croix-Rouge hissé sur la plus haute tour. La comtesse de P... et ses filles se consacrèrent aux blessés qui, tous les jours, arrivaient, si horriblement meurtris, si incroyablement ravagés, qu'elles comprirent tout de suite que cette guerre dépasserait en terreurs tout ce qui s'était vu jusque là. L'occupation ennemie leur fut une torture sans nom. Les blessés français auxquels elles donnaient toute leur admiration et toute leur tendresse, elles n'eurent bientôt plus la liberté de les soigner comme elles le voulaient. Les meilleurs lits, comme les meilleurs soins, furent pour les ennemis, ces soldats grossiers, ces officiers cruels qui avaient versé le sang français et qui racontaient des détails cyniques avec une joie non dissimulée. Ah ! les brutes ! Bientôt la comtesse de P... sentit l'imprudence qu'elle avait commise en restant. Elle voulut fuir, mais il était trop tard. Ses intentions furent devinées et déjouées. Gardée dans son antique château, elle redoubla de zèle et de bonté, espérant ainsi fléchir la dureté de l'envahisseur. Ses petites filles, pour lesquelles elle avait tant de raisons de trembler, ignoraient heureusement à quel sort, peut-être, elles étaient vouées. De ses fils, elle restait sans nouvelles. Aucune lettre n'atteignait à leur captivité. Et cela dura des mois et des mois, puis des ans. Les nouvelles qu'on lui donnait étaient toutes de provenance allemande. Elles étaient trop cruelles pour être vraies. Jamais la comtesse de P... n'aurait pu admettre cette chose monstrueuse que la France pouvait être vaincue; elle la savait trop nécessaire à l'harmonie du

monde, pour croire en une telle catastrophe. Elle espérait sans se lasser; elle était de celles que rien, semblait-il, ne pouvait abattre.

Un jour que le canon grondait au loin, elle sentit l'inquiétude de l'ennemi; de vagues préparatifs de départ s'opéraient. Une allégresse folle chanta en toutes les âmes françaises de ce pauvre petit village. Enfin, on allait donc retrouver la France. On allait donc être vainqueurs! Sachant la cruauté des représailles que ces officiers impitoyables pouvaient perpétrer, toutes ces pauvres gens qui attendaient la délivrance surent taire la joie de leurs yeux. Mais les représailles s'opérèrent quand même. La comtesse de P... vit venir à elle des mères affolées qui hurlaient de douleur. Leurs filles, on emmenait leurs filles! Elles étaient déjà sur la route, liées comme des prisonnières. La comtesse de P... supplia le commandant, au nom de ses enfants à lui; mais il sourit, impassible, content de voir la souffrance triompher enfin de tant de fierté. Soudain une clameur emplit tout le vieux château. La comtesse bondit; elle avait reconnu la voix de ses filles. L'officier la regardait froidement: "Oui, Madame, les vôtres aussi. Nous avons ordre d'emmener toutes les jeunes filles de ce village." Et toutes, elles s'en allèrent, ces jeunes filles, ces beaux lys de France, tandis que derrière elles, écrasées parmi les ruines de leurs foyers que l'on avait détruits, les mères crucifiées répétaient ce cri lamentable du Golgotha: "Mon Dieu, pourquoi nous avez-vous abandonnées!"

POURQUOI ?

“Pourquoi je suis restée toute seule dans la vie”, m’avez-vous demandé l’autre soir, avec ce regard anxieux de la vraie sympathie qui redoute la souffrance pour ceux qu’elle aime. Pourquoi ? Je pourrais vous répondre que je n’ai pas rencontré l’âme-sœur, que j’ai été méconnue, déçue, persécutée, que l’on m’a lâchement mystifiée, que l’on s’est fait un jouet de mon cœur naïf, que l’on a piétiné mes sentiments les plus intimes, que je suis une victime, quoi ! Il n’en est rien cependant, et, seule, plus seule qu’à l’ordinaire parce que je suis triste ce soir, je vais essayer de vous livrer le secret d’une personnalité bien falote sur laquelle vous vous êtes penchée, dans le désir de savoir s’il ne reposait pas en son âme un chagrin à adoucir. C’est donc le retour vers mes premières impressions que vous réclamez, un retour vers le passé qui n’est ni joli, ni tendre, ni parfumé, mais où il fait sombre et laid.

Je suis née un jour de pluie, on me l’a raconté souvent, de pluie morne, ennuyeuse, démoralisante, et ce fut sous cette même pluie lente, exécrable, que ma marraine dut me porter au baptême. Elle y perdit sa jolie toilette... et son futur bonheur, paraît-il, car le parrain eut peur de l’irascibilité d’une jeune personne qui ne savait pas sourire au mauvais temps, et il ne reparut plus. Ce n’est pas très gai d’entrer ainsi dans la vie, n’est-ce pas, mais je n’en arrive pas à croire que ce début si peu encourageant ait eu quelque influence sur mon avenir. Je fus une

enfant terne, oubliée dans les coins, et qui ne songea pas un instant à sortir de l'ombre. Je ne souffris jamais de ne pas recevoir les caresses que l'on donnait aux autres enfants, et je ne connus jamais cette soif des baisers dont meurent certains petits être privés de tendresse. Je n'eus jamais le besoin de me blottir sur un cœur, et je fus heureuse à ma manière chaque fois que l'on voulut bien me laisser dans un absolu oubli. C'est qu'alors je rêvais de choses meilleures, bien meilleures que tout ce que l'on aurait pu m'offrir, et je dédaignais les splendeurs qui m'effleuraient parfois, tant je portais en mon imagination de quoi faire pâlir les réalités les plus merveilleuses.

Je grandis ainsi sans guère toucher à la vie réelle, préférant m'isoler fièrement dans une vie intérieure qui ne voulait d'autre rayonnement que la foi vive qui l'éclairait. Je réussis à m'instruire sans grand effort, à devenir presque jolie sans rien tenter, et à m'affirmer comme une intelligence sans jamais desserrer les dents sur mes impressions, mes sentiments, mes rêves. Le silence est vraiment une force impressionnante. Et je continuai de me taire sans éprouver de la situation presque unique que l'on me faisait le moindre contentement. Les hommes me marquaient de l'estime, et je n'eus jamais à réclamer leur respect. Certains jeunes gens, et parmi les plus snobs, figurez-vous, auraient trouvé très bien de m'épouser parce que je n'étais pas banale, et surtout parce que cette petite personne sérieuse, solide au devoir, pas coquette et pas mal de sa personne, avec une dot en perspective, aurait aidé à leur avenir. J'eus le mauvais goût de refuser tous ces partis qui me déplaisaient par leur fadeur et leur ambition, et l'on m'en tint sévère compte dans mon entourage.

La famille fut convaincue que la joie de me voir heureuse lui serait impitoyablement refusée, et l'on n'y pensa plus. Et voilà ! J'ai maintenant vingt-six ans et,

j'ose l'avouer, je suis toute seule, plus seule que vous ne l'imaginez, car mes rêves se fatiguent d'être beaux et lumineux, et parfois il fait triste dans la chambre où j'ai négligé de faire la lumière, et il fait froid auprès du foyer où je refuse d'allumer le feu. La famille se décime, les rangs s'éclaircissent, demain ce sera la solitude absolue car je ne suis pas femme à aller chercher dans d'autres maisons les joies que j'ai refusé de faire entrer dans la mienne. Et tout cela sera parce que, plus haut que tout, a parlé en moi la peur infinie de faire souffrir en aimant. J'ai préféré fermer mon cœur

.

*

* *

Tout cela n'est pas vrai, mon ami, et je ne veux pas que vous croyiez que je suis ainsi insensible. Je préfère tout avouer plutôt que de vous laisser croire à la sècheresse du cœur de celle qui, en vous écrivant, tremble d'émotion et de fierté... et rejette sa solitude comme un fardeau insoutenable et cruel. Si je n'ai pas aimé, c'est que j'attendais, voulant offrir mon cœur tout neuf à celui qui viendrait portant en son regard anxieux la vraie sympathie qui fait redouter la souffrance pour l'être aimée... Et je lui offre mon cœur avec tout ce que comporte d'immolation et d'amour le don absolu de sa vie !...

TOUT POUR ELLE

Elle marchait dans la fange des routes depuis des heures et des jours... Elle ne savait plus depuis combien de temps elle était partie, un soir de massacre où l'ennemi passait, ravageant tout. Elle traînait avec elle ses trois enfants abasourdis par le fracas de la mitraille, et qui pataugeaient lamentablement dans la boue de la route défoncée. Des voisins, qui s'en allaient avec elle, prirent pitié de sa détresse lamentable et lui offrirent de tenir par la main les deux aînés dont les petites jambes flageolaient de fatigue. Elle accepta d'un geste découragé et continua de traîner le plus petit, un pauvret de trois ans qui ne cessait de pleurer, et répétait de sa petite voix geignarde : "Maman, je suis fatigué!" Il semblait qu'elle ne l'entendait pas tant elle était abrutie et désespérée. Elle songeait à son bien laissé là-bas, et qu'elle ne trouverait plus, ce pauvre petit bien, une misère, mais qui était toute leur fortune amassée sou à sou et par le travail persévérant de tant d'années. Elle se surprenait à penser tout haut : "Que dira Louis?" Louis, c'est le mari mobilisé dès la première heure de la guerre, et dont, depuis bientôt trois mois, elle n'a pas reçu de nouvelles. Elle n'est pas inquiète cependant, il lui paraît qu'il ne saurait être tué. Ils ont tant besoin de lui à la maison, elle et les petits, et, naïvement, elle croit qu'un si grand malheur ne peut arriver. A mesure qu'elle avance, la vision se précise de son bien saccagé, de sa maison brûlée, détruite, et une rage surgit en elle qui l'étouffe et la rend folle. Elle oublie ceux qui

s'en vont en avant et emmènent ses petits, elle oublie le bambin qui pleure à ses côtés, et, machinalement, elle le traîne dans la fange de la route sans égard pour sa fatigue immense : "Que va dire Louis?", murmure-t-elle avec angoisse, affolée du chagrin qu'elle va causer au compagnon courageux et travailleur qui a édifié si vaillamment leur foyer anéanti aujourd'hui...

Soudain elle entend un cri qui la réveille brusquement. C'est l'enfant qui vient de s'affaïsser. Elle le relève de son grand geste maternel et le pose sur son bras. Le petit ne pleure plus et il bouge à peine. Elle lui parle pour rassurer son mal, et le son de sa voix, une voix qu'elle ne se connaît pas, lui fait peur. Elle avance plus vite, puis se met à courir; elle est toute seule dans la noirceur et dans l'inconnu... et le bruit de la bataille qui, tout à l'heure, lui tenait compagnie, s'est tu tout à fait. Elle parle à l'enfant qui ne répond pas. Elle sent maintenant le petit corps se raidir sensiblement. Elle essaie de voir, mais la nuit est profonde et il lui semble qu'elle marche en pleine forêt. Elle passe une main effarée et chercheuse sur le petit visage où les paupières se sont baissées... Dort-il ? est-il malade ? évanoui ? mort ? Elle a un cri de terreur, mais elle marche toujours dans l'ornière et dans les ténèbres. Les arbres qui bordent le chemin lui semblent de menaçants fantômes plus noirs que le noir. Elle éprouve une terreur sans nom, et l'angoisse lui vient de ce fardeau qui est peut-être la mort, et qu'elle promène dans la nuit. Elle ne songe même pas que c'est son enfant, son petit à elle et que, même mort, il reste son bien, sa chose, son trésor, son amour. Et en rapprochant si près d'elle le pauvre petit corps qui s'abandonne, elle va d'une course folle, fantastique, épouvantable... L'aube arrive sans qu'elle ait cessé de courir. Elle peut alors regarder, mais elle n'ose. Ses bras tremblent, mais sans desserrer leur étreinte. Elle est arrivée dans un village

où la ruine est aussi passée. Partout ce ne sont que décombres, et c'est à peine si quelques murs restent encore debout, prêts à s'écrouler au moindre vent. Elle n'aperçoit rien que de la détresse et l'isolement, un isolement de choses calcinées, de maisons écrasées, de fer tordu, de champs brûlés, un isolement tragique qui l'étreint désespérément. Et au milieu des ruines, échevelée, livide, elle évoque elle-même la Douleur humaine. Son petit sur son bras n'a pas encore remué, et de crainte de le laisser tomber, elle le serre violemment. Un besoin de crier pour soulager son angoisse lui vient subitement, et sa voix rauque appelle... Un drôle d'être surgit à ses côtés, comme sorti de terre. Elle a un brusque recul devant ce petit vieillard sale et barbu qui la regarde d'un air si triste. Elle est tout de suite rassurée par ses yeux de pitié. En voilà un sans doute qui a souffert comme elle, qui s'est enfui devant la bataille, mais qui, lui, est revenu vivre au milieu des ruines de son foyer détruit. Une immense confiance monte en son âme. Elle n'a plus la force de se tenir et elle tend l'enfant en murmurant d'une voix plaintive : "Dites-moi donc ce qu'il a?" L'homme prend le petit et regarde son visage violacé. Alors il a la vision subite du drame affreux... La mère qui a peur de le laisser tomber, et qui, pour réchauffer son pauvre, resserre, de plus en plus, l'étreinte de ses bras... L'enfant qui ne respire plus... Il voit bien qu'elle ne sait pas et qu'elle a une peur atroce d'entendre ce qu'il va dire. Alors, il dit simplement : "Attendez-moi ici, je vais revenir." Puis il emporte le petit mort, tandis qu'elle, exténuée, à demi-folle de fatigue, s'allonge sur les décombres et s'y endort comme une pauvre bête assommée.

L'homme revient plus tard, il a lavé l'enfant et bouclé sur son doigt ses jolis cheveux. Sa petite robe est défrisée. Il ne paraît presque pas mort ainsi. Il le porte tout près de la mère et attend son réveil. Elle bouge bientôt, en

criant : "Mon petit !" Puis elle se lève brusquement, les bras tendus. Elle aperçoit l'enfant et s'en empare. Le petit corps rigide ne s'attendrit plus sous ses caresses éperdues. Elle a alors conscience de l'épouvantable chose et pousse des cris affreux de désespoir. L'homme laisse toute cette douleur s'exhaler. Il en a vu bien d'autres pourtant, mais il pleure, lui aussi, comme s'il était le père de ce petit mort.

Puis, lorsque, lasse de crier, elle ne fait plus que sangloter tout bas, il s'approche et lui parle d'une voix égale, triste et douce. Il apaise sa révolte des seuls mots qui peuvent l'apaiser : "Elle est une Française, alors elle sait qu'il faut payer sa dette à la patrie. Sait-elle seulement quel jour c'est aujourd'hui ?... Non, elle oublie que c'est le 14 juillet, la fête de la France... Alors c'est sa souffrance qu'il faut offrir à la patrie. C'est pour Elle, la toute grande et la toute aimée, qu'il faut savoir souffrir sans murmurer, et donner ses enfants sans une révolte. Son petit, mais c'est la guerre qui l'a tué, et n'est-elle pas fière que si mignon encore il ait payé sa dette à son pays." Et longtemps il parle à cette femme inclinée qui a cessé de gémir et ne pleure plus que tout bas, tandis que dans les yeux brûlés de larmes montent des rayons de lumineuse fierté, de splendide amour. Et le miracle s'opère. Tous deux ils creusent la fosse de l'enfant-martyr et l'y couchent, à côté des soldats morts pour la France...

Puis la femme reprend la grande route à la recherche de ses autres enfants, tandis que l'homme reste dans les ruines à continuer sa vie, en veillant sur toutes ces tombes glorieuses que la guerre a creusées un soir de bataille. Et tous deux ils répètent, en se quittant, ces mots magiques qui expriment tous les héroïsmes : "Tout pour la France!"

LA-BAS... UNE NUIT DE NOËL...

Sur une route déserte un petit garçon marchait sans connaître la peur et l'angoisse, un petit bonhomme de six ans qui s'était enfui d'un village en flammes pour échapper à l'ennemi, et maintenant s'en allait seul vers l'Inconnu, un inconnu où il y aurait des maisons et des mamans pour l'accueillir.

Mais que c'était donc loin tout cela, et l'enfant, torturé de froid et de faim, avait souvent la tentation de s'étendre sur le grand chemin qui filait si loin, et là de s'endormir... Mais il n'était pas pour rien un Français, le petit bonhomme de six ans, et il savait souffrir, et il savait espérer, et dans le noir, et dans le froid, et dans la crainte, il avançait toujours, sentant bien que quelque part il y aurait pour lui un petit coin où se blottir, et, qui sait, peut-être des bras pour le bercer. Il y avait si longtemps qu'il n'avait connu cette douceur-là ! Son père était parti à la guerre dès les premières heures, sa maman était morte peu après, et il était resté avec de braves gens qui avaient toute une famille à aimer et caresser, de sorte que le pauvre ne recevait pour tout partage qu'une tape affectueuse sur sa tête blonde. Puis, les ennemis étaient entrés dans le village, ils avaient tué, pillé, dévasté. Le petit avait assisté à ces carnages, et ses poings s'étaient serrés d'indignation. Comme il aurait voulu être un homme pour se venger ! Mais il n'était qu'un tout petit être que l'on poussait de la botte comme un chiffon... Alors, sans que l'on se préoccupât de lui, il était sorti du village, il

avait fui ces visions de sang et d'horreur, et il s'en était allé ainsi sans rencontrer âme qui vive sur cette route désolée. Quelquefois, épuisé de fatigue, il s'arrêtait pour pleurer, et alors il appelait désespérément sa maman, sa toute petite maman morte si tôt, et dont il se rappelait le doux visage. On lui avait dit qu'elle était au ciel, sa petite mère, et, regardant vers l'infini tout bleu, le petit appelait : maman. Vers le soir il trouva un sac tombé là comme tout exprès pour lui, et dans ce sac du pain, du pain si sec qu'il eut du mal à le grignoter. Il se mit à la recherche d'un ruisseau qu'il entendait chanter plus loin, et là il étancha sa soif, et sur un tas de feuilles sèches il se coucha pour dormir. Dès l'aube il reprit sa course errante, et tout le jour et tout le soir il marcha sur ses pauvres petits pieds qui saignaient ; il marcha avec le courage d'un homme. La douleur l'avait tout de suite vieilli.

Puis il n'avança bientôt plus que dans une hallucination. Dans sa tête, mille voix chantaient et l'étourdisaient. Il était ivre, le pauvre mignon, et son ivresse le rendait heureux.

Il semblait que des ailes lui étaient venues et qu'il avançait sur des nuages. Il levait la tête plus haut encore et, dans le lointain tout bleu, sa maman lui tendait des bras caressants. Qu'elle était jolie, sa maman, dans sa robe brillante, et portant sur ses cheveux un diadème somptueux tout pareil à celui de la Vierge dans l'église de son village. "Vite, vite, mes ailes, portez-moi, murmura-t-il, et plus vite encore, encore plus vite." Et son doux visage rayonnait.

Soudain, le rêve du pauvre se précisa. Dans un flamboiement de cierges il aperçut une belle dame qui souriait à un bébé couché sur de la paille. Près d'eux se tenaient des personnages inconnus, mais qui semblaient trop bons pour n'être pas des Français... Et les ailes le

portaient vite, vite... Bien sûr, cette dame était maman, et le bébé un petit frère venu du ciel. Et l'enfant tendait ses bras avec des cris joyeux. Ces chants pieux et toute cette joie qui éclatait magnifique et consolante, étaient pour lui, le petit rescapé des terribles massacres, et il criait son amour et sa joie en des termes extatiques. Soudain, toute la lumière s'éteignit, les ailes se brisèrent, les chants ne retentirent plus, et jusqu'à la belle dame et son enfant qui rentrèrent dans l'obscurité. L'enfant, alors, eut un cri de désespoir, ses bras battirent dans le vide, exprimant toute la révolte de son cœur. Il sentit que tout croulait.

Sur son front il sent une chaleur bienfaisante, et il ouvre les yeux. Son extase le reprend... La belle dame est toujours là avec son nouveau-né. L'enfant sourit, et on l'entend qui murmure : *"Maman, ma petite maman..."* Et la femme, qui l'avait recueilli sur son cœur, resserra pieusement son étreinte, puis baisa son front pâle. Autour d'eux, des femmes et des enfants regardent et pleurent. Ils pleurent sur le pauvre petit venu l'on ne sait d'où, et qui tombe chez eux à l'heure même de la Noël. Leurs cœurs tremblent douloureusement devant une si précoce souffrance. La messe se continue, les voix ne cessent de chanter, et, tout près de la Crèche, l'enfant finissait de vivre avec, déjà, dans ses yeux tendres, toute la joie du paradis...

Bientôt il se sentit encore des ailes, et il monta, monta, avec, dans ses yeux purs, la vision radieuse de la Crèche où venait de naître Jésus, le doux Jésus qui, vers les enfants de France opprimés et douloureux, se penche tendrement... Et, dans la splendeur de son rêve, le petit homme de six ans qui avait été un héros et un martyr, monta radieusement jusqu'au Ciel.

DÉCROCHEUSE D'ÉTOILES...

“Te souvient-il du temps où tu m'appelais *la petite décrocheuse d'étoiles*, parce que, le soir, je regardais sans cesse la nue endiamantée en rêvant à des choses impossibles et merveilleuses qui me passionnaient comme des vérités ! Décrocheuse d'étoiles... Tu n'as jamais si bien dit, ô ma tendre mie, car, toute enfant, je souhaitais éperdûment atteindre la plus brillante des étoiles, celle qui semble un tout petit clou d'or dans l'espace, celle qui sourit plus divinement que les autres, et vers laquelle mon désir montait comme un encens. Et souvent, en dormant, j'atteignais jusqu'à la hauteur de mon rêve, et je tenais sur mon cœur la jolie petite étoile, et je me sentais toute pénétrée de sa chaleur intense, toute éclairée de son discret rayonnement. Et puis, les étoiles ne m'ont plus passionnée ; je regardais plus près de la terre. Je me mis à aimer, oh ! combien, celui qui passa près de moi, me sourit et emporta mon âme entière. Je connus alors des ravissements incroyables : j'aimais, et mon bonheur était infini ; j'aimais, sans penser même que j'étais seule à aimer ; j'aimais pour la joie immense de m'isoler dans mon espoir, sans rien raconter de ma joie insensée ; j'aimais et dans les yeux de l'aimé je retrouvais le rayon doré de mon étoile. Mon rêve ainsi se continuait.

Je fus lente à comprendre le malheur, parce que je ne savais rien de la vie que les joies apprises jusque-là, quand brutalement le voile se déchira. C'était sur la rive, un soir doux, à peine éclairé, où l'atmosphère est lourde,

où, dans la nue, passent de pâles éclairs. Je m'étais réfugiée au creux du rocher que j'aime, pour échapper à la chaleur étouffante du salon où l'on causait. Et c'est en pensant à lui que je me reposais au fond de mon rocher. La mer était calme, et c'est à peine si l'on entendait le léger murmure de la vague. J'avais fermé les yeux pour mieux regarder tout au fond de mon âme, où étaient précieusement encloses mes pensées d'amour. Soudain, j'entendis que l'on marchait sur le sable fin, et je vis venir un couple enlacé dont l'ombre me fit trembler. Et les voir ainsi ensemble ne fut pas toute ma misère; je devais les entendre se dire des choses si douces, si douces... et si cruelles ! C'était elle qu'il aimait du grand amour, d'elle qu'il rêvait pour femme, elle qui était l'amie préférée et choisie. Il osa, le malheureux, me rejeter, me renier, et, à l'amour nouveau, il sacrifia impitoyablement l'amour ancien.

Je me sentais glisser, glisser comme en un abîme... puis je n'entendis plus rien. Et ce fut en revenant de la grève où ils s'étaient juré les éternels serments qu'ils croisèrent mon père anxieux de mon absence. Alors, lui devina que j'étais prostrée dans ma douleur, et que je ne saurais jamais toute seule revenir. Il eut le courage de la quitter, celle qu'il aimait, pour venir au secours de la pauvre petite chose qui se mourait dans le creux du rocher. Il voulut me ramener dans ses bras, et ce fut le rayonnement d'or de ses yeux que je vis tout d'abord. J'étais dans les bras de l'homme qui ne m'aimait plus, et mon premier cri fut celui de l'instinct : "Laissez-moi, laissez-moi !" Il ne se méprit pas à mon accent et, se penchant tout près de mon front, il murmura ce simple et inutile mot : *Pardon*. Est-ce que je pouvais pardonner ?

Alors ce fut le déchirement constant, absolu, la jalousie, la détresse, la lâcheté. Je ne voulus pas le perdre, et j'entrepris de le disputer à ma rivale. La lutte fut

effarante de ruses et de complications. Le pauvre errait d'elle à moi, ne sachant plus où était le devoir, et, peut-être, ne sachant même plus où était son amour. Elle et moi nous étions déchirées et meurtries, mais ni l'une ni l'autre ne songeait à désarmer, parce que toutes deux nous défendions notre bien le plus précieux : notre amour. Et il arriva, ma tendre chérie, il arriva cette chose effroyable que, honteux de son incertitude, le pauvre ne songea plus qu'à désertar la geôle douloureuse où nous l'enfermions, elle et moi, et il nous apprit un jour qu'il était capitaine et qu'il partait à la guerre... Et il s'en est allé en me disant : "Si l'un de nous doit mourir, c'est moi, qui vous ai causé tant de mal." Je croyais avoir connu par la trahison le fonds de la détresse humaine. Comme je me trompais... Si j'avais été assez généreuse pourtant, si j'avais eu pitié du pauvre garçon, si je lui avais rendu sa liberté et permis d'aimer librement celle qu'il aimait plus que moi... Tu vas me croire un monstre d'égoïsme, n'est-ce pas ? Mais alors que je le sais exposé à être tué, là-bas, si je devais le sauver au prix du renoncement, eh bien, pas plus qu'hier je ne pourrais renier mon amour. C'est peut-être criminel, c'est fou sûrement, mais c'est ainsi. Et puis, ils ne sont pas tous tués à la guerre ; et tant je prie pour mon aimé qu'il me sera rendu... Rendu ! Tu ne sais pas, mais celle qui l'a fait traître à ma tendresse, celle-là se console et n'attendra pas, je le sais. Et lorsque je la croise au hasard des routes, elle baisse les yeux et sourit, comme si elle pouvait être heureuse alors que le pauvre ami est peut-être blessé, mourant... Puis je sais, oui je sais que lorsqu'il reviendra je serai toute seule à l'attendre, et il comprendra que j'étais la femme digne de son cœur. D'aucuns diront que je ne suis pas fière, mais l'est-on fier, dis-moi, quand on aime pour toute sa vie ?

Oui, je suis une décrocheuse d'étoiles, et je rêve peut-être à des choses merveilleuses et impossibles, en regardant la nue endiamantée où brille le rayonnement de ses yeux d'or, et alors, vers eux, ma folie monte comme un encens toujours brûlant et parfumé."

“JE SAIS QUE VOUS NE M’AIMEZ PLUS !”

Elle lit et relit cette phrase dont la puérilité mensongère l'affole et l'exaspère. Elle voudrait tant déchiffrer la réelle intention qui l'a dictée, cette phrase ennemie qui la provoque d'un outrageant défi... Elle a pourtant gardé tout son cœur à l'ingrat qui ose aujourd'hui lui écrire de tels mots... et ce ne sont pas les sollicitations qui ont manqué à sa beauté et à son charme. D'autres ont aussi voulu l'aimer dont elle s'est détournée sans regrets, toute à l'absent dont elle aimait la bravoure, dont elle admirait le noble esprit. La veille de son départ pour la vieille Europe où il s'en allait défendre la France, il lui avait confié le secret qu'elle avait déjà deviné : qu'elle était éperdûment aimée. Et alors, loyalement, éprise intensément, elle avait juré d'être fidèle à la pensée de son héros, et pas une fois ce serment n'avait semblé lourd à la dévotion de son cœur ardent. Elle avait tremblé, pleuré, attendu le jour qui l'avait ramené au pays, après la consécration éclatante de sa valeur qu'un ruban attaché à sa capote d'officier signalait hautement. Elle avait connu dans ces heures-là la plus magnifique ivresse, et elle n'imaginait pas qu'un autre bonheur pût être au sien comparé. Mais cette griserie passée, elle prit peur soudain à mille indices imperceptibles à tout autre, mais qui, pour elle, devenaient de criantes menaces. Aurait-il là-bas désappris de l'aimer, ou si la vie douloureuse avait atténué en lui les ressources d'être heureux ? Ninette se posa toutes ces questions sans les résoudre. Elle avait main-

tenant un petit cœur malheureux et déçu qui ne savait même pas de quel malheur il était menacé, mais qui n'en pouvait appréhender de plus terrible que celui d'être repoussé du paradis terrestre dont il avait si ardemment souhaité la conquête. Puis, une immense solitude la submergeait. Douter de lui qui avait toute sa foi, qui lui semblait l'incarnation même de la droiture, du courage et de la sagesse...

Si elle avait pu parler de sa peine, mais elle était trop fière, et aucune de ses amies ne recevrait la plainte angoissée de son cœur brisé. Elle sentait que la fissure faite en son amour s'élargissait chaque jour; elle restait cependant muette, ne voulant pas provoquer l'aveu qui lui enlèverait la douceur d'espérer. Et voilà que ce matin lui arrive le petit pli porteur de ces mots décevants : "Je sais que vous ne m'aimez plus !"

L'orgueil, ce donneur de mauvais conseils, lui suggère de se taire, de ne rien répondre, mais son amour si entier et si profond balaie vite les stupides objections. Elle sait qu'elle seule peut aujourd'hui sauver sa pauvre vie du naufrage, et elle n'hésite pas à se jeter dans la lutte, puisqu'elle peut y conquérir son droit au bonheur. Il faut qu'elle sache, et elle saura, car il ne pourra refuser de répondre. Sa lettre écrite, elle redevient calme. Il est impossible que son sentiment si entier et si sincère soit ainsi méconnu de celui-là même à qui elle a donné tout son cœur. Elle réclame l'explication qui va venir et qu'elle attend le cœur serein. Un pas bien connu l'a fait tressaillir. Il entre. Ses yeux resplendent. Elle lui tend ses deux mains d'un geste charmant. Il y met des baisers fous.

— Petite mienne !... Petite mienne !... balbutie-t-il.

— Il faut maintenant tout me dire, dit-elle, raisonnable et lucide.

Tout lui dire ! Il lui dit tout, et il lui montre alors ces billets reçus là-bas, ici, partout, et qui racontaient qu'elle, la jolie aimée, en aimait un autre... mais qu'elle n'osait rompre dans la crainte de lui faire mal. Les insinuations les plus habilement machinées, les perfidies les plus adroites, les mensonges les plus éhontés se groupaient dans ces missives d'une écriture déguisée, écrites, suivant la règle invariable, sur des chiffons de papier. Ninette les lisait attentivement. Soudain, elle court à son secrétaire; elle en extrait des billets d'amies, les aligne à côté des autres, et bientôt la lumière éclate sur toute cette misère.

— Cherchez à qui le crime profite, fait-elle, presque bas. Elle n'est pas furieuse, elle est dégoûtée.

— Le crime, fait-il, en l'attirant tout près de lui, le crime, c'est à nous qu'il profitera, n'est-ce pas, petite aimée... C'est nous qui allons être maintenant heureux comme des fous, heureux comme nous avons rêvé... comme je l'ai tant désiré, en ces nuits de tranchées où je vivais mille horreurs en pensant à vous, ma lumière, mon espoir... Mais si nous renvoyions à notre mauvais génie toute sa littérature ?

Ninette eut un joli geste d'insouciance. Le bonheur rend généreux, elle décide : "Sa plus grande punition, m'ami, ce sera de nous voir nous aimer..."

Et d'un geste rapide elle lance dans la cheminée tous les chiffons infects qui ont failli lui tuer son bonheur.

NOVEMBRE

Novembre apporte à tous ceux qui pleurent son âpre tristesse. Novembre, mois des morts et de prières, où l'on évoque tous ceux qui sont partis et ne reviendront plus. Le mois des mélancolies, le mois du souvenir. Le mois où l'on marche sur les feuilles sèches, écrasant tout ce qui reste de beauté dans ces pauvres petites qui gisent lamentables tout le long des chemins, ou roulent frissonnantes sous le froid baiser de la brise insensible. Novembre ! Et tous ceux que nous avons aimés reviennent ; ils hantent notre souvenir ; ils reprennent leur place ; ils s'agitent ; ils supplient... Et nous prions, le soir, quand tinte, avec l'Angelus, le glas funèbre qui chante pour eux, dans la nuit, son plaintif refrain. Vous rappelez-vous la maison familiale là-bas dans la campagne ? L'on venait d'allumer les lampes et d'attiser les flammes du foyer. Les cloches au loin sonnaient. On les écoutait en silence, et lorsque le premier son du glas tintait dans le soir, les domestiques se joignaient aux maîtres, et, dans la grande salle, au pied du crucifix, tout le monde s'agenouillait. La prière se disait à voix haute, puis les six pater, les six ave et les six gloria pour les morts. Et, dans le silence impressionnant qui suivait ces oraisons, l'on croyait entendre des bruits légers, des bruits d'ailes qui s'agitaient dans le vide, et nous pensions alors que les âmes délivrées montaient au Ciel, purifiées par notre pieuse pensée.

Il était de tradition, alors, d'oublier tout plaisir, de ne vivre tout ce mois que de la pensée de ceux qui n'étaient

plus là, et de s'abstenir de toute fête joyeuse. La tradition s'est un peu éteinte, et les morts passent, aussi, plus vite. Que voulez-vous, la vie est courte, et elle nous sollicite tant d'agir et d'oublier.

Cependant, cette année, novembre sera triste, affreusement triste, tant de deuils ont pesé sur nous. Là-bas, combien sont tombés de nos enfants jeunes, riches de confiance, débordants de vie et d'espairs ? Ils sont tombés combien ? Tant de foyers ont été atteints, tant de bonheurs ont été détruits, tant d'espairs brisés ; il semble que nous portions tous le poids de cette douleur qui nous est mille fois sacrée. D'ailleurs, ce deuil nous appartient, la nation entière doit l'accepter comme elle accepte la gloire de tous ces morts. Oui, toute la nation doit porter le deuil de ceux qui sont tombés à Courcellette et dans d'autres terribles batailles où les fils de la terre canadienne se montrèrent dignes de la race d'où ils sont sortis, cette race admirable qui, un jour, vint de France planter la Croix sur les bords sauvages de notre immense Saint-Laurent, et à laquelle, aujourd'hui, nous essayons de payer humblement notre grande dette d'amour.

Novembre sera triste de toutes ces ombres qui passent... ombres qui se lèvent de l'obscurité des champs de bataille de là-bas, et s'en viennent hanter nos rives ; ombres tragiques et glorieuses qui ont payé le lourd impôt du sang à un Idéal sacré de justice et de liberté.

L'autre matin, à Notre-Dame, Monseigneur Bruchési a exalté le courage de notre armée, de notre glorieux 22e, où les plus simples pioupious se montrent des héros et savent mourir, vaillamment, sans une plainte et sans une défaillance. Savoir mourir ! Quelle rude école, tout de même, et quels hommes nouveaux, grandis et retrempés, seront ceux qui reviendront de là-bas et nous apporteront les grandes leçons données par la souffrance. La souffrance vécue au feu de la mitraille, sous le froid, au fond

de la terre, en subissant l'odieux contact des rats infects, de la vermine immonde, tout près des morts que l'on n'avait pas eu le temps d'enterrer et qui continuaient d'assister aux batailles et de stimuler par leur exemple le courage des vivants prêts à mourir eux aussi s'il le fallait.

Novembre, mois évocateur par excellence, où il est doux de se rappeler tous les disparus que nous avons aimés, de revivre leur vie, de retrouver les émotions que nous leur devons, les émotions avec les peines et les joies.

Novembre, mois sombre et triste, où la nature perd toutes ses grâces. Novembre, avec les sentiers jonchés de feuilles mortes où les pas glissent avec une sorte de souffrance... la crainte de faire mal à tant de grâce morte ! Novembre, avec ses bois d'un rouge sanglant, sa mer furieuse, son ciel gris, sa brise âpre. Novembre, avec ses fantômes, ses croix et ses linceuls. Novembre, mois triste entre tous, qui ne parle que d'absences et de deuils. Novembre, tu es encore le grand mois, celui où l'humanité oublie son présent pour se retremper dans la grande leçon du passé, et oublie aussi son égoïsme et sa faiblesse.

Novembre, c'est le mois où, à l'heure où le jour brusquement tombe, dans la petite chapelle que seule éclaire la lampe du sanctuaire, l'on va pleurer sur tout ce qui est désespérément effacé du grand livre de la vie : les joies, les rêves et les êtres qui jamais plus ne repasseront...

PETIT PIERRE

La fusillade faisait rage tout autour de la cave, défoncée par un obus, où petit Pierre se tenait agenouillé, priant et pleurant. Il tenait dans ses menottes la main de sa maman frappée par l'obus. Était-elle morte sa maman, puisqu'elle ne répondait pas aux appels déchirants de son petit ?... L'aurait-elle laissé se débattre ainsi dans l'horreur ? Et l'enfant tenait, plus serrée, la main de la mère. Il n'avait que huit ans, et, depuis deux ans, il avait connu toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les terreurs... Il avait vu mourir : tout d'abord le vieux grand-père prophétique qui avait annoncé la victoire, la grande victoire qui vengerait 70 et ramènerait sous le drapeau l'Alsace et la Lorraine ; puis la grand'mère, éteinte un matin que le canon grondait plus fort, et qu'un choc nerveux fit rouler dans la mort ; et les petites sœurs, fragiles et craintives, qui n'avaient pu résister à la terreur et aux mauvais traitements... Petit Pierre resta seul avec la maman, tandis que montait en son âme un besoin de venger toutes ces cruautés qui avaient tué autour de lui ceux qu'il aimait.

Le matin, une animation extraordinaire s'était, aux petites heures, manifestée dans le village envahi. Des soldats farouches et terribles couraient partout, mettant le feu aux maisons, pillant et brûlant tout avec une férocité épouvantable, pointant le gros canon sur les plus hautes maisons qui, d'un bond, s'écroulaient... Puis vint le tour de l'église, la modeste église où, tous ces derniers

mois, les malheureux habitants s'étaient longuement agenouillés pour implorer la clémence du Sauveur. La frénésie des soldats se rua à l'assaut du temple qu'ils démolirent du faite à la base avec une implacable fureur. Les gens affolés couraient à travers l'incendie, criant, appelant, pleurant, tandis que des injures grossières, des mots d'enfer répondaient à leurs lamentations. Les soldats, après avoir réduit en cendres le joli village où, autrefois, fleurissait la richesse de la France, firent la chasse aux humains consternés qui attendaient le trépas, hébétés par tant d'horreurs. Et, à coups de crosse, brutalement, sauvagement ils chassèrent devant eux cette foule horrifiée tournée vers l'exil, tandis que dans le lointain une charge triomphale sonnait, annonçant le retour de l'armée française. Petit Pierre et sa maman s'échappèrent du troupeau et, furtivement, se glissèrent jusqu'à cette cave éventrée en laquelle, au départ, un dernier obus venait d'éclater, tuant une femme, et ne laissant, au milieu des ruines, qu'un tout petit être de huit ans. Et derrière les fuyards qui emportaient, en guise de butin, toute une foule martyrisée, la cavalerie française courait... Elle passa rapide à travers le village, suivie des canons, puis de l'infanterie... marchant vers la victoire, sans s'arrêter. Et Pierrot, médusé, criait sans qu'on l'entendît : "Maman, ce sont eux, ce sont les Français; maman, c'est papa qui revient !" Mais la mère ne pouvait plus entendre... Et Pierre, qui pleurait de joie, ne s'apercevait même plus qu'il parlait à une morte. Le dernier rang des soldats s'effaçait, et l'enfant, sorti de la ruine, agitait le petit drapeau français que, durant ces deux années, sa mère lui avait fait porter sur son cœur, comme un scapulaire. Et petit Pierre se vit, tout seul, debout au milieu des décombres et des cendres. Il se tourna vers l'église où sa mère l'amenait tous les jours prier, mais la stupeur le frappa : plus d'église, mais un

monceau de pierres et de plâtre. Le pauvre petit se mit à crier. Que l'on eût tout tué, tout ravagé, soit, mais l'église, elle, elle n'avait pas fait de mal à personne. Elle était le refuge, le secours, la consolation, le point lumineux à travers toute cette obscurité. Et l'on avait abattu jusqu'au grand clocher où chantaient les voix argentines qui portaient au ciel la prière et la plainte de tout ce pauvre monde ! Et demain c'était Pâques : le jour de la résurrection, le jour de la joie, le jour de l'espoir, le jour où, de Rome, les cloches reviennent... Et comment pourraient-elles vibrer, les cloches, puisque le grand clocher était abattu... Et le pauvre petit pleura et cria sa peine dans le silence de ce désert de ruines et de morts.

Le corps de sa maman froidissait. Petit Pierre en avait tant vu mourir qu'il comprit que tout était fini pour son adorée. Et, au deuil de ses cloches, s'ajoutait cette détresse effroyable d'être le petit enfant qui n'a plus de maman. Sa douleur fut alors tout ce qui vivait dans le petit village de France écroulé sous la malice des hommes.

LETTRE ÉGARÉE

Hier, j'ai trouvé dans mon courrier une petite lettre tombée là par mégarde, une petite lettre lourde de plaintes et de sanglots, destinée à une maman qui ne la recevra jamais, parce que la petite fille qui l'a écrite a commis la distraction de se tromper d'adresse, et la maman, au lieu du billet attendrissant de sa petite, recevra une lettre quelconque, signée d'un pseudonyme, celle-là même qui m'était destinée, et à laquelle elle ne comprendra rien. Et la pauvrete, ne recevant pas de réponse, s'imaginera, bien sûr, que sa maman n'aime pas sa petite fille, et que c'est bien vrai tout le mal que l'on dit de l'absente. Je ne veux pas que cette fillette au cœur triste doute de sa mère, et s'il se trouvait, parmi celles qui me liront, une femme à qui puisse s'adresser le billet tendre de cette enfant, je la prie d'y répondre :

"Maman chérie, on m'avait dit que tu étais morte, et la vieille bonne me répétait toujours que je ne te reverrais plus qu'au ciel, mais je ne pouvais croire cela, vois-tu, parce que les mamans ne meurent pas comme cela, sans que les enfants les aient embrassées. Et je ne t'avais pas vue couchée dans le grand salon et couverte de belles fleurs, comme toutes les mortes aimées en emportent dans la tombe. Je ne te pleurais pas, ma maman belle et chérie, je t'espérais sans cesse; et je ne m'endors pas un soir sans retrouver la douceur du baiser que tu me donnais... lorsque tu étais là ! Oh ! pourquoi n'es-tu plus là, maman, pourquoi m'as-tu laissée toute seule, car qu'im-

portent papa et tous ceux qui m'entourent... Je les aime, mais leur tendresse n'empêche pas que je me sens toute seule sans toi ! Tu ne sais pas ce que j'ai pleuré, le soir, dans la chambre obscure ! Je tendais vers toi mes bras, et je t'appelais. O maman, il y a dix ans et plus que tu es partie. Je me rappelle comme tu étais triste, ce jour-là, comme tu m'embrassais et comme tu pleurais, le soir, en me couchant dans mon petit lit.

Et malgré ton chagrin, mère, que c'était bon de t'avoir à moi, toute à moi ! Si j'avais su, va, tu ne serais jamais partie, car je n'aurais pas desserré l'étreinte de mes bras autour de ton cou.

O l'horrible matin où tu ne vins pas, où Papa avait de grands gestes farouches pour me toucher, où les domestiques prenaient des airs mystérieux et complices. Et c'est depuis lors que l'on me dit que "Maman est morte." Comme si je pouvais, quoique toute petite, croire que cette chose affreuse pût être vraie. Quand j'eus pleuré toutes mes larmes en t'appelant, je me tus et je réfléchis. C'est triste, va, petite mère, d'être obligée de réfléchir, alors que l'on n'a pas sept ans. Je me dis qu'une grave raison te séparait de moi, mais qu'il fallait t'attendre, et t'aimer quand même. Et je t'attends depuis dix ans, mère; toutes mes années de jeux, de folies et de gaietés se sont passées à t'attendre, à souhaiter ton baiser. Tu ne sais pas comme je me sens vieille et triste ! Il faudrait, pour me rajeunir, la magie de tes caresses...

Un jour, il y a de cela deux ans, je me promenais avec la vieille Sophie dans une allée de la montagne. Un équipage s'avançait et Sophie et moi nous nous rangeâmes au bord de la route. Soudain, j'eus une émotion qui m'éblouit, et je voulus crier à cette belle dame qui passait de s'arrêter, mais je ne pus arracher un son de ma gorge, et quand, le premier émoi passé, je voulus m'élancer, rattraper la voiture, Sophie me retint brutalement par le

bras en disant : "Qu'est-ce qui vous prend ?" "C'est Maman, je veux aller la voir." "Votre Maman ! Vous ne savez pas ce que vous dites ; votre Maman, vous savez bien qu'elle est morte." Je ne répondis rien à Sophie, mais je savais maintenant que je te retrouverais. Ce matin, sur le bureau de Papa, j'ai surpris une lettre à ton adresse, et je sais donc où te trouver maintenant, et je n'ai plus que le désir ravissant de me serrer contre ton cœur, et de t'aimer, ma jolie Maman adorée, adorée...

Dis-moi que tu l'attends ta petite, et que tu meurs de l'envie de l'embrasser ; dis-moi que tu ne me quitteras plus, et que tu vas pardonner à Papa de t'avoir méconnue. Car, n'est-ce pas, il est très bon, Papa, mais un peu sévère, un peu rigide, et toi tu étais si belle, si fêtée, si gaie, que tu étouffais chez-nous où, il n'y a pas à dire, ça sent bien un peu le moisi. Moi aussi, petite mère, j'ai eu souvent froid au cœur dans cette grande vieille maison où ne flottait plus ton parfum, où ne résonnait plus l'écho de ta voix chantante. Mais tu vas revenir. Nous ouvrirons les fenêtres, nous mettrons des fleurs partout, nous dérangerons l'ordre insupportable du grand salon, et, à nous deux, nous habituerons papa à aimer la jeunesse de sa femme et de sa fille. Car je sais bien que c'est parce que tu étais toute jeune et toute ardente, ô ma chérie, que tu n'as pas pu rester. Et j'étais trop petite alors pour te distraire, et c'est sous l'effet d'un désenchantement trop profond que tu es partie, n'est-ce pas ? Et papa ne put pas te retenir chez toi... Tu ne seras pas trop surprise en voyant entrer une grande fille qui te ressemble un peu... mais qui vous ressemble beaucoup à tous les deux.

O maman, maman, demain je t'embrasserai, et il sera matin, tu sais, que déjà je gravirai l'escalier... du paradis.

Ta fille qui t'adore et t'embrasse éperdument."

C'était signé d'un petit nom court et doux.

Et je songe avec terreur à la désillusion immense de la petite qui aura peut-être vainement sonné à la porte de sa maman, le lendemain. Elle sourira, consolée, en trouvant ici la preuve que les mamans ne restent jamais sourdes à l'appel des voix chéries, et elle remontera l'escalier, où, je le souhaite ardemment, l'attendra sa mère.

FLEURS BLANCHES

A ma fille chérie: Madeleine.
Souvenir de sa première communion, faite
en la chapelle du couvent des Dames
du Sacré-Cœur, le 21 novembre 1913.

Le matin était tiède et parfumé comme un beau jour de printemps; aux arbres semblaient renaître des feuilles, et le gazon reprenait des teintes vert tendre. Le cœur battant, j'allais vers cette petite chapelle où t'attendait, ma fille, le plus adorable et le plus émouvant mystère, j'allais comme dans un rêve, inexprimablement heureuse. Et la petite chapelle toute blanche, décorée de fleurs blanches qui embaumaient, éclairée de lueurs blanches qui semblaient prêtes d'expirer, la petite chapelle me parut être un coin du ciel.

Tout près de l'autel, dans sa draperie de mousseline et de fleurs toutes liliales aussi, un prie-Dieu attendait. Soudain, mon cœur perçut un glissement très doux, on aurait dit un frôlement d'ailes, et je compris que la terre avait aussi ses anges ! Et de reconnaître parmi ces tendres créatures qui s'avançaient, idéalisées par l'amour divin, de reconnaître sous ces voiles gracieux et purs ta tête chérie... ô mon enfant, j'eus une émotion bouleversante, mais combien douce. Mes yeux pleuraient, tandis que de mon cœur débordait une joie surhumaine, infinie, et que remontait dans ma pensée la vision chère de mes souvenirs à moi, mes jolis souvenirs de première communiant.

L'orgue chantait, des voix exquis montaient sous la voûte, et j'étais là, anéantie, brisée, mais combien heu-

reuse ! les yeux fixés sur cette petite chose toute blanche inclinée devant l'autel, et qui était toi, mon amour, ma petite fille blonde.

Tu vivais, en ce matin de lumière et de beauté, la grande, la suprême émotion de ta vie, ma fille chérie, tandis que ta maman, recueillie dans son amour et son bonheur, se demandait si vraiment, pour les mères, le plus beau jour n'est pas celui où leur enfant communie pour la première fois.

Bientôt les orgues se turent et les chants cessèrent ; les communiantes, inclinées sur leur prie-Dieu, semblaient, à la lumière des cierges, dans leur nuage de mousseline et de tulle, des anges priant devant le Tabernacle.

Le grand, l'inoubliable jour, trop tôt passé, hélas ! et dont l'on voudrait prolonger indéfiniment la joie précieuse, tu en retrouveras le souvenir attendri flottant comme un parfum d'encens sur tous les bonheurs et toutes les émotions de ta vie, ô ma fille. Qu'importe ce que l'avenir te réserve en désillusions et en mensonges, tu emportes maintenant dans ton âme une petite fleur blanche et un rayon d'or, et, aux heures les plus inquiètes et les plus décevantes, la fleur parfumerà, le rayon éclairera...

PAUVRE MOINEAU !

J'ai vu, l'autre jour, une bataille de moineaux, de tout petits moineaux "embougrinés d'étoffe du pays", comme aurait dit le regretté Gaston de Montigny. La chicane prit soudain, entre un oiseau qui ne semblait plus très jeune, mais rageur, et un joli faraud qui portait beau son plumet gris. Autour d'eux, la meute de moineaux jeunes et vieux, et même de vieilles et jeunes moinelles, suivaient avec ivresse cette lutte de pattes et de becs. Les plumes jonchaient la neige salie, et du sang coulait. Le vieil oiseau attaquait rageusement, méchamment; le jeune faisait pitié à se défendre, car on le sentait d'avance condamné. A chaque coup de griffe qui faisait saigner l'oiseau joli, les moineaux piaillaient de joie, féroces comme des hommes. Il me sembla pourtant qu'une moinelle avait pitié. Elle exhalait de petits cris, profonds comme de la vraie douleur. Soudain, de l'entendre ainsi se plaindre, augmenta la fureur des autres. Ils lui parlèrent rudement sans doute, car elle se tut et n'osa plus défendre, tout haut, celui que son cœur, cependant, protégeait tout bas. Alors, lorsque lui n'entendit plus la plainte de sa compagne, il perdit tout espoir de vaincre et se laissa battre, battre, battre... Bientôt, sur le sol, il tomba, petite chose flétrie, brisée, finie. Et les autres, tous à la curée sur ce pauvre corps de plumes grises, s'acharnèrent, voulant tout détruire de cette beauté qui les avait choqués, et briser ce joli corps dont ils avaient encore l'atroce jalousie... "Mais il est mort", pleurerait la

moinelle qui voulait au moins sauver le petit cadavre sanglant de ces suprêmes injures. Le jeu féroce continua jusqu'à ce que tout fût anéanti de la grâce fragile de ce mignon oiseau des neiges canadiennes. Alors ils s'en allèrent tous à tire d'aile, en jasant très haut, et en riant sans doute, les cruels.

Soudain, comme je regardais la neige rougie du sang de l'oiseau, je vis revenir la petite qui l'avait défendu de son chagrin. Ce devait être celle qu'il aimait. Je lui dis ma pitié, et lui parlai de sa peine. Alors, elle me conta l'histoire de ce pauvre oiseau que la méchanceté des moineaux avait tué de coups de becs, d'ailes et de pattes, sournoisement et traîtreusement, parce qu'il était trop beau et que les moineaux l'aimaient trop. Il était tombé un beau jour dans la tribu; il venait du pays du soleil et du tendre, là où l'amour chante dans tous les cœurs. Ses ailes étaient toujours brillantes et son bec affilé. Ses petites pattes luisaient à la lumière, et ses yeux avaient des reflets doux et tendres. Il devint l'idole de toutes, et pour être admises à voler près de lui, les jolies femmes de moineaux s'évertuaient de grâces et de mignardises. Tous les oiseaux le prirent en haine d'être joli, élégant, racé. D'où sortait cet impertinent qui n'avait qu'à paraître pour qu'on l'admirât? Et sourdement, lentement, toutes les rancunes grandirent dans l'ombre... "Vous avez vu comment ils l'ont tué", finit la moinelle dans un sanglot.

Il restait attaché à la neige, par le sang qui la souillait, une petite plume grise, seul vestige de cette beauté détruite. La petite se pencha, et, délicatement, la cueillit de son bec, et vers l'horizon tout bleu l'emporta.

Je la regardai, légère et gracieuse, s'en aller. Il me sembla parfois voir soubresauter de chagrin la petite chose grise qui s'envolait vers le paradis des oiseaux, rejoindre le bien-aimé.

Et je songeai aux pauvres êtres qui ont brillé, aimé, fait des jaloux, et qui, un jour, sous le sort cruel, sont tombés, meurtris, sanglants, déchus, pour payer la dette lourde d'avoir été des heureux, des choyés, des miraculés de la vie. Et à leur supplice rien n'a manqué, rien. Toutes les trahisons, toutes les lâchetés, tous les reniements se sont donné rendez-vous. Tous ! Ils ont vu déchiqueter leur âme, piétiner leur fierté, massacrer leur rêve, et diminuer leur idéal. Et tandis que leur cœur s'ensanglantait, que leurs plumes s'arrachaient, que leur élégance se piétinait dans la disgrâce de leur beauté immolée, de leur fierté crucifiée, ils voyaient rire méchamment ceux-là même qui, hier, leur avaient souri...

Vraiment la méchanceté des oiseaux ressemble terriblement à celle des hommes. Elle s'acharne à l'ennemi abattu sous le sort, et ne cesse de frapper tant qu'elle sent un souffle animer cette vie qui voudrait être déjà de la mort, pour ne plus sentir son mal...

Et comme dans le lointain, devenu tout gris, l'oiseau disparaissait, emportant tout ce qui restait du bien-aimé j'entendis une voix d'enfant qui résumait toute la détresse impressionnante de ce petit drame : "Comme c'est triste d'être un malheureux !"

POURQUOI ILS S'ENROLENT ?

Madame Carton de Wiart, partant pour l'exil, emportait dans son mince bagage, avec les photographies de ses enfants et de son mari, une petite boîte contenant un peu de la "sainte terre" de la patrie qu'elle allait quitter. "Ah ! raconte-t-elle, que la vue de cette pincée de terre me réconforte, là-bas, dans la prison berlinoise." Ecoutez-la nous dire, avec sa vibrante émotion, ce qu'elle fit des fleurs que l'on avait entassées dans son wagon pour faire escorte à l'illustre exilée qui payait de sa liberté, de la séparation, de l'emprisonnement, son attachement à la patrie tant aimée, et si chaleureusement servie : "De temps en temps, nous dit-elle, je regardais l'heure. Avec une affreuse anxiété j'attendais la frontière. Elle approchait... Elle n'était bientôt plus qu'à quelques centaines de mètres. Alors, cédant à un irrésistible mouvement du cœur, je pris toutes mes jolies fleurs à pleines mains, et, coup sur coup, en plusieurs brassées, je les jetai par la portière, après les avoir portées à mes lèvres." Et elle fit cela parce qu'elle ne voulait pas que ses fleurs belges se fanent en terre allemande ! Et combien elle eut raison, Madame de Wiart, de laisser tomber sur la terre ensanglantée de sa patrie déchirée cet hommage de fleurs sur lesquelles elle avait, d'amour vibrant, pleuré ! Mais combien elle l'aime sa patrie, pour avoir envers elle cette pensée d'émouvante tendresse ! Ce culte si ardent et si pur qui nous transporte d'admiration, nous le sentons d'une essence bien supérieure à notre patriotisme, et nous

avons en le contemplant l'impression d'une grande lumière qui embrase l'horizon, tandis que c'est dans l'ombre que se pose notre rayon à nous, à peine la flamme falotte d'une bougie que le vent fait trembler et qui toujours menace de s'éteindre. Nous ne savons pas ce que c'est que de souffrir pour la terre qui nous a vus naître; nous ne saurons pas ce que c'est de voir la patrie offensée, brutalisée, déchiquetée, de sentir une force effroyable s'appesantir sur notre sol, et le marquer de sa lourde et hideuse trace. Nous n'avons jamais marché dans le sang, nous n'avons jamais assisté au martyre de nos enfants, nous n'avons jamais vu nos vieillards assassinés et nos jeunes filles violentées, nous n'avons pas encore appris la guerre et ses révoltantes atrocités, et peut-être bien que cet amour, dont Madame Carton de Wiart saluait sa patrie, ne germe-t-il qu'en des âmes qui ont connu toute la souffrance des horribles martyres. Peut-être bien... Mais, cependant, dites, à l'heure où se perpète, si loin que cela soit, l'épouvantable tragédie qui a fait de la Belgique une terre martyre, et de la France une terre sublime, dites, croyez-vous possible que tout le monde ici se croise les bras et proclame : "Nous n'avons que faire de tout cela, le Canada n'est pas en guerre, nous nous battons, et vaillamment, quand nos frontières seront menacées." Mais quand il s'agit de défendre la frontière de la liberté humaine, et de décider si le droit doit être sacrifié à la force, n'avons-nous pas le devoir de nous incliner devant ceux qui se font Croisés, et s'embarquent, vaillants chevaliers, pour de lointaines défenses ?

"Pourquoi ils s'enrôlent ?" Mais parce que depuis la première heure ils ont rêvé de partir, et qu'ils ne pouvaient pas assister, impassibles et indifférents, à la lutte formidable qui crée la souffrance, là-même où nous ne voudrions que de la joie, en ces contrées si belles et si chères d'où venaient nos aïeux. Ils s'enrôlent parce qu'il est

beau et grand et salutaire de donner sa vie pour une Idée, et qu'il leur a paru que celle-là, pour laquelle coule tant de sang, valait bien le don absolu de leur âme.

Et voilà pourquoi ils s'enrôlent, tous ceux qui s'en vont là-bas, conscients du sacrifice qu'ils consentent, et heureux d'éclairer d'idéal la vie obscure et terne qu'ils ont jusqu'ici connue. S'ils meurent, ils savent que ce sera pour une Idée, et ils sentent bien que cette idée-là est nécessaire à la joie et à la sécurité de leur patrie. Voilà pourquoi ils fermeront les yeux, contents, emportant la certitude d'avoir servi le cher pays où ils ne dormiront pas, mais dont ils auront peut-être, eux aussi, emporté une pincée de terre, qui, dans leur tombeau oublié, se mêlera à la terre de France, à l'heure même où se féconderont les nouvelles espérances !

JE SUIS UNE PETITE "CENTRAL"

"Je suis une petite "Central" et ma famille est si grande que sûrement vous ne devez pas me reconnaître. Je suis peut-être justement celle que, ce matin encore, au téléphone, devant la communication brusquement rompue, vous avez invectivée si rudement, avec des mots gros, mon Dieu, et qui me vrillaient aux oreilles douloureusement ! Je crois bien que vous m'avez traitée de peste et d'imbécile, et que vous m'avez souhaité tous les malheurs, y compris celui de perdre ma place et d'être remplacée par une plus fine que moi. Hélas ! nous nous ressemblons toutes, les petites sœurs "Central", nous avons toutes de pauvres têtes rompues, des yeux las et des oreilles en perdition. Vous connaissez ces petites machines que nous nous collons au tympan et qui adhèrent à notre tête par des courroies fatigantes ?

Nous passons la journée avec ce petit appareil rivé à notre personnage, un petit appareil qui jase tout le long des jours, et répète à satiété : "Voulez-vous bien me donner le bon numéro... Il y a dix fois que j'appelle... Etes-vous sourde oui ou non ?" — Et ces phrases-là, ce sont les doux mots du métier... Les autres, ah ! les autres, je n'oserais les écrire ici, car vous auriez de ma littérature une trop piètre opinion. Jasons donc. Et quand ce n'est pas le jour, c'est la nuit que nous passons à écouter toutes les turpitudes récitées par ce petit acoustique qui reflète toute la gamme des caractères, qui raconte toutes les bêtises qui se disent, se pensent et se font, dans ce qu'un

“vertueux” a appelé, en roulant ses gros yeux scandalisés, “la Babylone moderne”. Rien de ce qui se trame et se perpètre ne nous reste inconnu, le téléphone a la rage de tout narrer, et les épisodes les plus scabreux comme les faits les plus édifiants, les complots les plus néfastes comme les projets les plus consolants, tout se dit, tout se raconte, s’explique... Et quand une énormité quelconque a été dévoilée, quand l’on a déchiré la jolie Mme X... et jase ferme des bonnes amies, on s’avise tout à coup de la petite “Central” qui, au bout de la ligne, entend tout, et pourrait bien raconter, et l’on s’écrie : “On ne devrait jamais parler comme cela au téléphone” — et pour ménager la susceptibilité de la téléphoniste, on allègue : “S’il fallait que la ligne fût ouverte...” Vous vous imaginez peut-être que vos histoires nous intéressent ? Il y a belle lurette que je ne les entends plus, entraînée à ne plus saisir que le numéro lancé par des voix impératives et tranchantes comme le couperet. Il est reconnu que nous sommes bonnes filles, les petites “Central” et que nous ne trahissons rien des secrets qui se baladent sur la voie, en une tempête de coups de langue. Nous avons même la faiblesse de sympathiser avec le gros monsieur qui rugit après sa ligne; avec le sec et le nerveux qui font de la bile à nous attendre; avec la dame froide et cinglante qui d’un ton mesuré nous sert toute sa mauvaise humeur; comme avec la violente et la cassante, qui nous envoient, moralement, le téléphone par la tête, chaque fois qu’elles ont besoin de nos services.

Vous admettez que tout cela est rigoureusement vrai, et que même vous, qui passez pour une bonne personne, vous avez à notre endroit des grincements de dents. Nous sommes résignées à toutes ces représailles; nous les comprenons et nous les autorisons même. Cette cérémonie de la ligne établie, interrompue, égarée, donne sur les nerfs les plus patients et fait exploser les plus paisibles.

Cela fait partie du service, et nous sommes payées pour cela. Alors de quoi se plaint-on ?

Mais tout ceci admis, permettez-moi, oh ! bien doucement, de vous raconter la détresse des petites "Central". Elles sont ainsi une famille innombrable, jeunes, jolies, charmantes, aimant la vie et espérant ferme dans la fin de leur rôle, qui n'est pas d'une gaieté affolante. Vous savez, à notre âge, on a tellement le besoin d'espérer ! Mais en attendant, elles crèvent presque de faim, vos jeunes téléphonistes. On les paie une misère. Elles sont, elles aussi, soumises aux exigences de la vie actuelle. Elles ont des tramways à payer, des chambres à louer, des robes et des bottines à acheter. Et puis, il faut bien qu'elles mangent, si peu que cela soit. Imaginez-vous ce que c'est que de joindre les deux bouts avec un salaire de famine ! Et quand nous protestons, un grand silence nous répond. Pourquoi nous traite-t-on ainsi ? Il faut pourtant que l'on nous entende et que l'on nous exauce. Alors, comme j'ai pensé que vous prendriez notre cause en sympathie, je suis venue vous raconter l'histoire toute simple des demoiselles "Central", qui sont parfois bien distraites, mais pas souvent maussades, et qui ont, tout le long des jours, à penser à leur pauvre demain, précaire et fragile.

Et quand la tentation passe, ravageuse et insinuante, que l'on entend l'appel perfide qui trouble nos imaginations de vingt ans, et que l'on se sent une pauvre petite chose vouée aux privations, aux inquiétudes, on a le cœur bien lourd en répétant "Allô !" le long des jours et des nuits..."

SOIRÉE DE NOËL

Maman, ma jolie et précieuse et tendre Maman,

La nuit va tomber bientôt sur Lille ressuscitée, et au hasard des vieilles rues, je m'en vais en rêvant de toi et de tout ce qui fait la joie de mon chez-nous : le coin où tu vis tes pensées les plus chères, la lampe qui éclaire tes lectures, mes lettres, n'est-ce pas, qui sont devenues le roman palpitant de ton âme... Puis c'est encore le fauteuil où tu berces tes rêveries, ô ma jolie Maman, les coussins où tu t'enfouis délicieusement; et j'évoque jusqu'au pouff douillet où se joue ton pied, si petit et si coquet, un pied à toi, unique et fin et parleur. Tu ne sais pas, maman, combien je l'avais regardé s'agiter ce petit pied mutin devant les agaceries de papa. impérieux devant nos désobéissances, mais affectueux toujours, accueillant et si gentil. Je m'incline sur le pouff, ô ma maman, et je baise ce petit pied que j'adore comme j'adore tout en toi, la plus chérie des mamans dont mon cœur se languit. Je viens de quitter X... Tu sais, ce camarade, si prévenant et si droit, dont je t'ai longuement entretenue ? Lui voulait rêver de sa fiancée, qui est jolie comme un amour et qui le gâte de billets sentant le parfum le plus délicat, un parfum que le tien seul surpasse. Je l'ai avoué à X... qui a failli se fâcher et qui m'a dit : "Ma parole, tu aimes ta Maman comme j'aime, moi, ma fiancée", et j'ai souri. C'est que ma

maman à moi elle est jeune et belle et douce et parfumée, et que je n'ai rien imaginé de plus tendre et de plus précieux qu'elle ! Et comme je voulais penser à toi, ô l'unique maman, je le laissai s'en aller tout seul par les rues de la belle Lille, belle de tous ses deuils, de toutes ses souffrances, de tous ses martyres. Chaque pierre ici raconte une histoire... Et quelle histoire... Tiens, je viens de croiser une femme en noir. Elle a ramené son châle sur sa tête, elle a l'air de la Mater Dolorosa et c'en est une, maman..., dont le fils ne reviendra plus. Elle marche courbée et ramassée dans sa douleur... C'est profond et terrible... Je la vois qui gagne l'église, elle gravit les marches du grand péristyle... elle va tomber, mon Dieu... non... elle se soutient... elle entre... Que Dieu la prenne en sa douce pitié ! Et à tous les pas c'est ainsi. Tantôt, une jeune femme en deuil dressait vers le ciel un enfant splendide, dans un geste d'offrande. La veuve d'un aviateur qui offrait son fils... Plus loin, j'ai croisé une femme hésitante et frêle vieillie de privations et d'angoisses, et qui conduisait un soldat, son fils à elle aussi, aveugle hélas ! O maman, maman, que c'est affreux la guerre, et quel châtiment peut punir de semblables crimes... Mais je m'en vais toujours à travers ces ruines qui parlent et racontent d'inouïs héroïsmes. Lille ! quelle ville, ô ma maman, sublime et magnifique ! Dis aux femmes de mon pays de s'incliner bien bas devant les femmes de ce pays plus qu'héroïque... Les mots ne sont pas inventés qui les peuvent immortaliser !

Et au bout de ma route, ô ma maman, l'unique maman, j'ai trouvé ton envoi et ta lettre. J'ai pleuré sur l'un et sur l'autre, pleuré toutes mes larmes... J'ai communiqué à ton amour et à ta pensée. Merci, ô la plus délicieuse et la plus compréhensive des amies... Je me suis assis sur une ruine de la route... Des enfants ont rôdé qui me souriaient. Ai-je bien fait de leur distribuer tes gâteries ?

L'un de ces petits a émis : "C'est sa bonne amie qui lui envoie tout cela..." Mais l'autre, un blondin de huit ans, qui porte sur son petit visage une expression de vieillard, a protesté : "Non, ce doit être sa maman, il a l'air trop heureux !" Et j'ai pris dans mes bras, en criant de joie et d'émotion, ce petit homme que la souffrance avait doué de divination.

Et comme il me racontait sa vie, maman, j'ai vu s'avancer une belle jeune fille qui avait ton regard et ta démarche. Je croyais à une apparition, mais je vis bientôt que celle-là avait des yeux qui avaient trop souffert pour être toi. O ma délicieuse maman, oh ! je sais que tu n'es plus maintenant la femme heureuse qui n'a jamais tremblé, et c'est moi qui t'ai appris le premier l'art de souffrir, moi qui aurais voulu pourtant ouater toute ton existence de chauds bonheurs, mais de bonheurs qui ne pouvaient être payés au prix de mon courage et de mon honneur, n'est-ce pas ? Et la jeune fille, maman, appela le bambin : "Roger !" Voilà qu'il portait mon nom ! J'eus un geste pour le retenir étroitement. Mais il se dégagea : "C'est ma sœur, fit-il, et il ne faut plus jamais lui rien refuser, car elle a trop souffert". Et je regardai cette jeune fille qui te ressemblait, ma maman, et j'imaginai alors que tu pouvais avoir ces pauvres yeux joyeux si les yeux qui ont souffert peuvent encore de joie s'éclairer... Et je m'en retournai avec eux deux, vers la mesure où ils vivaient seuls, ayant tout perdu, père, mère, frères, aïeuls. Ils avaient vécu là les quatre années de l'occupation. Mère, tu imagines ce que cela représente de tortures pour des enfants. Elle n'a que dix-huit ans, et elle est jolie, jolie comme j'aime, mère, puisqu'elle te ressemble. Elle a dû tout subir de ces brutes. Tout ! puisqu'elle pleure sans rien dire. O maman, comme elle m'a paru touchante et belle, et précieuse, elle aussi, dans sa douleur.

Je te remercie de tout ce que tu m'envoies. O la maman que je ne cesserai d'aimer plus que tout au monde ! Dans cette veillée de Noël, loin de toi et de tout ce qui fait la joie de mon chez-nous, je t'embrasse, ô ma jolie et précieuse et tendre maman, en te demandant pardon de me tenir loin de toi aussi longtemps que je sentirai que ma force, si faible soit-elle, est nécessaire à ce pays mutilé et glorieux où s'est signée la paix du monde, où s'est écrite la gloire du monde, et où aussi, maman — caresse-moi de tes chaudes tendresses — où s'est pris mon cœur tout entier à la douleur d'une belle jeune fille qui a tes yeux et ta démarche, et que je me suis mis à aimer en cette nuit de Noël où les cloches de Lille l'héroïque, Lille la martyre, Lille la victorieuse, chantaient à pleins poumons : "Gloria in excelsis Deo !"

A N'M'EMBRASSAIT PAS...

Un pauvre petit être échevelé, malpropre, en guenilles, venait souvent me tendre la main, une petite main sale à croire qu'il l'a trempée dans la boue; et je m'intéressais à cet enfant, prise par quelque chose de misérable qui planait dans les yeux laids du petiot, et creusait tristement la bouche enfantine.

Il s'amenait souvent, certain que je ne résisterais pas à la supplication naïve de son regard souffrant, et je ne l'avais jamais questionné sur sa tristesse, sentant là une douleur qui m'effrayait, tant je me savais impuissante à l'adoucir. L'autre jour, pourtant, il semblait si malheureux, ses yeux brillaient encore des grosses larmes coulées sur la joue salie qu'elles avaient maculée de larges taches.

— Tu as du chagrin ? questionnai-je.

Le petit murmura très bas : "Maman est morte !"

— Ta Maman est morte, pauvre mignon ! Et sentant bien qu'il fallait, à tout prix, dégonfler ce petit cœur trop plein, je me mis à lui parler de la morte, me plaisant à idéaliser la disparue. Je vis bien que l'enfant s'étonnait, il ne pleurait plus et me regardait avec une surprise toujours croissante, alors que je parlais de la petite mère qui prenait soin de lui, lui disait des mots tendres, le cajolait, lui fermait les yeux, le soir, avec de chers baisers...

Il s'approcha et me dit d'une voix navrante :

— A n'm'embrassait pas... a m'tapait...

— Non, repris-je, ne dis pas cela. Elle te tapait, ta maman, oui, mais quand tu étais vilain.

— A m'battait tous les soirs, reprit-il, tenace, et aussi le jour, et très souvent quand la Grite cassait quelque chose ou faisait sa méchante. La Grite, c'est ma p'tite sœur. Papa, lui, ne m'bat pas, mais il rentre tard, tard et j'ai si peur dans la chambre noire. Il m'semble que les grosses bêtes viennent me manger...

Et le voilà qui frissonne aux horreurs de ces nuits terribles, repris par les angoisses qui étreindront bientôt sa petite âme, dans l'ombre épaisse peuplée de fantômes menaçants. Comme je ne parlais plus, l'enfant conclut :

— Maman m'tapait fort, mais j'aimais encore mieux ça que d'avoir peur...

— Non, elle ne te tapait pas, essayai-je encore, voulant à toute force effacer du cœur de l'enfant le souvenir de ces brutalités.

— Ah ! a m'battait pas ! cria-t-il, fâché de mon incrédulité, et, retroussant sa manche, il me montra, triomphant, une affreuse meurtrissure bleue qui cerclait son bras tout maigre, et je restai confondue.

Le petit n'oubliera pas, car cette preuve terrible lui restera toujours ; et voilà ce qu'il gardera du souvenir de sa mère ! Et c'était si horrible cette certitude-là, que je maudis presque la morte qui avait laissé à un être né d'elle ce funeste héritage.

O femmes, comment pouvez-vous brutaliser ainsi ce quelque chose d'infiniment à vous que vous avez pris dans vos bras, que vous avez vu dormir sur votre cœur, que vous avez bercé avec des soins pieux ! Comment pouvez-vous, cédant à de sottes colères, meurtrir les petites chairs qu'il faut baiser saintement, et comment votre bras brutal ne s'arrête-t-il pas à cette chanson douce : Maman ! Maman !

Et vous partez parfois, les mères, laissant aux chers êtres la mémoire de vos duretés, et rien que cela... Avez-vous bien le droit de briser votre culte dans l'âme de

l'enfant ? La mère, c'est la figure douce qui sourit, c'est le bras qui aide, c'est la main qui conduit, c'est le cœur qui palpite, c'est la lèvre qui caresse ; et dites, n'est-ce pas un crime de tuer la poésie de votre souvenir ?

C'EST PÂQUES DEMAIN

— Papa, c'est Pâques demain.

Lucien Roney tendit les bras vers la jolie enfant sans rien répondre.

— Oui, c'est Pâques, et tu sais ce que tu m'avais promis ? Non ? Tu ne te rappelles plus ?... Voyez-vous ce vilain papa qui fait semblant d'avoir oublié... Oui, tu m'as promis que nous irions rejoindre petite mère et que nous la ramènerions avec nous...

La mignonne s'était blottie au creux des bras de son papa, et elle parlait, les yeux tournés vers lui comme si elle voulait lire, sur ce front qui s'assombrissait, le pourquoi qui avait bouleversé sa petite vie si choyée et si claire.

Lucien Roney se sentit guetté par ce regard d'enfant, et, se penchant sur le visage encadré de boucles blondes, il questionna gravement :

— Tu t'ennuies donc bien de ta maman ?

— Oh ! papa, si tu savais... Ma maman si belle, si douce, si fine... ma maman qui sentait bon et qui me caressait plus doucement que tous les autres. Toi aussi, tu me caresses, mais ta main est rude, tandis que la sienne glissait comme un velours... Puis elle savait de jolies chansons, tu sais, qu'elle ne disait qu'à moi seule...

— Vraiment ! Et que disaient-elles, ces chansons ?

— Des belles choses... qu'il faut aimer son papa comme l'on aime le bon Dieu, sans jamais penser mal de lui,

et se taire quand il gronde, et sourire quand il grogne, mais, tu sais, sourire... comme il faut !

Lucien comprit et serra plus près de lui la mignonne toute à son évocation.

— Cela, tu sais, je ne me rappelle plus si c'était dans les chansons, ou si maman parlait tout ça. Car elle parlait, maman, oui, tous les soirs, à sa petite fille et lui disait de si belles choses !

Et puis, c'est long, sans jamais la voir. C'est Pâques et tu m'as promis. Je veux ma maman, moi !

Les lèvres de l'enfant se plissèrent dans une lippe significative. Lucien sentit que sa petite allait pleurer, d'un vrai chagrin, et il resserra plus fort l'étreinte de ses bras caressants. Il tenta de parler, d'expliquer, d'atermoyer. Mais la fillette, qui avait attendu sans se plaindre et vécu de l'espoir immense de retrouver sa mère, ne désarmait pas, et sa petite voix croulait maintenant dans des sanglots violents qui hoquetaient : Maman ! Maman !

Alors, le père eut peur du chagrin qui ravageait cette âme d'enfant, et, dans une pitié infinie où s'immolait son orgueil d'homme, il promit : "Demain, nous irons chercher maman." Puis il coucha, lui-même, sa toute-petite qui riait maintenant à lui, aux anges, à ses poupées, à son vieux chat, et qui ne cessait de dire, nerveuse : O ma maman, ma maman à moi !

Elle s'endormit, les mains ramassées sur son cœur battant, et ses petites lèvres chantèrent le mot d'amour : Maman !

*

* *

Il avait donc promis cette chose immense de reprendre à son foyer la créature inintelligente et indifférente qui lui avait gâché sa vie intellectuelle et massacré sa belle ambition. Oui, il allait, demain, retourner vers les

montagnes où s'abritait la frivole maman, et la ramener au nid où l'oiselet l'appelait. Cette bêtise immense de recommencer, de recommencer encore et encore les heures de lutte, de dépression, de torture, il la consommerait demain, parce que la voix de l'enfant avait crié sa douleur, et que, juste et tendre, Lucien Roney comprenait son devoir.

Son devoir ?

L'avait-il toujours aussi bien compris ?

Sa tête se pencha lourdement, comme pour mieux regarder en son âme. Il se rappela toute l'ivresse des premiers instants où la beauté de Line l'avait ensorcelé. Elle était jeune et rieuse. Il ne lui demanda rien autre chose que de se laisser adorer. Fragile comme un bibelot, elle lui donna tout son sourire, et lui, enivré, crut avoir trouvé la femme ! Il l'emporta bientôt dans une apothéose de bonheur. Elle se laissa aimer sans émoi et sans gratitude, insouciant de grand culte dont on la berçait, et ne portant en sa petite âme de cristal qu'un unique souci : être belle. Elle était délicieuse, mais sans coquetterie, sans fierté, pour le plaisir d'être fine, élégante et admirée. Elle avait une tête d'oiseau que les gros soucis n'encombraient pas, et, pourvu qu'elle sourît, l'univers devait s'en montrer ravi.

Lucien avait rêvé une amie. Il comprit très vite qu'il serait à jamais déçu. Il aurait voulu fuir, échapper à son sort, s'emmurer quelque part, très loin, et ne plus vivre que de sa pensée, en oubliant son cœur en chemin. Mais un berceau s'était glissé dans sa vie ; un berceau où gazouillait l'enfant conquérante et tyrannique. Il n'était plus libre. Et, trois années durant, s'aggravèrent les erreurs et s'exaspérèrent les rancunes. Lucien renia son culte, et, jouet dédaigné, Line réclama. Un soir de lutte, où les mots sonnèrent comme des arrêts, elle s'enfuit, en enfant gâtée. Depuis, il la savait terrée dans un trou

laurentien, et c'est là que, demain, il irait la chercher, abdiquant sa fierté d'homme et renonçant peut-être du même coup à toute la paix de sa vie. Il regardait dormir le bébé qui souriait à son rêve, et dont les lèvres s'agitaient pour le mot d'amour, et il puisa du courage dans la joie de son enfant endormi...

Cette petite Line que, tantôt, il irait chercher, elle hantait son souvenir d'un parfum qui tenait encore aux tentures de cette chambre, parfum énervant et subtil auquel il l'avait si souvent priée de renoncer, sans qu'elle prît jamais garde à l'irritation qu'il lui causait. Elle passait maintenant si vaporeuse et si indifférente, dérangeant ses livres, bousculant sa table de travail, sans jamais le mot qui fait pardonner. Jamais elle ne s'était penchée sur la page où il jetait, avec toute sa pensée, son âme avide d'idéal. Non, elle souriait quelquefois d'un air dégagé, si un ami lui signalait le succès d'un article ou la vogue d'un livre... Oui... il avait vraiment beaucoup de talent... c'était très beau, et elle demandait aussitôt de sa petite voix légèrement crécellante : "Avez-vous vu Michellier dans *L'Epervier* ?" — "Non?" — "Il y était épatant !" Puis elle passait au dernier thé, à la dernière mode, au dernier chapeau, et s'en allait en glissant, menue et si jolie tout de même qu'il fut longtemps sans pouvoir lui garder rancune.

Dans un coin de la chambre, un petit secrétaire mignon et coquet lui rappelait encore l'envolée. Qu'avait-elle jamais eu besoin d'un secrétaire, cette enfant qui n'avait jamais écrit ? Et la curiosité lui vint de savoir ce qu'elle avait pu y mettre de chiffonneries, de fleurs séchées, de voilettes usées et de gants finis. Encore un coin de désordre, sans doute... La petite clef pendait au bout de la chaînette... il ouvrit... Dans tous les casiers le papier odorant était symétriquement rangé. Dans l'un, des lettres : les siennes, qu'il lui adressait de Paris, l'an

dernier; lettres bien nulles où manquait la joie de se sentir compris, tout comme le désir d'être agréable... dans un autre, des billets de la maman, des amies... Un tiroir béait. Il le tira brusquement. Un calepin, comme tous les calepins, peut-être plus élégant... Tiens, la petite Line à l'esprit léger écrivait-elle son journal, par hasard ? Mais oui, tout comme une jeune fille rêveuse ou une femme sérieuse. Il sourit à ce petit livre où l'écriture enfantine montait en grands jambages.

Tous les souvenirs y étaient égrenés : "Je l'ai connu... Il est beau... Il m'aime... Je me marie... Je suis heureuse... La naissance de la petite." Ici se marquait un élan de sensibilité jusqu'alors inconnue... Puis se narraient les détails de l'éloignement, les causes de la division... "J'ai épousé un homme supérieur. Hélas ! Quelle idée a-t-il eue de me choisir, moi, qui suis une petite chose insignifiante et vaine, pour m'attacher à sa vie... Si j'avais su... Mais peut-on savoir, quand on aime, que l'on n'a rien, rien de ce qui peut faire le bonheur de l'aimé ?... J'ai peur de lui, j'ose à peine parler quand il est là, et je sens que les choses que je pourrais dire à un autre s'étouffent dans ma gorge, et je reste niaise... C'est un grand homme, et moi je suis si petite. Heureusement qu'il y a un berceau entre nous, car sans cela je suis sûre qu'il s'en irait sans que j'aie rien fait pour le faire partir... simplement parce que je l'agace. Oh ! que je l'agace ! L'autre jour, je suis entrée dans son bureau au moment où il écrivait. Je voulais le prendre par le cou et, cachée derrière lui, lui souffler tout bas : "Pardonne-moi de n'être pas plus fine." La porte grinça, et ses yeux me fixèrent, de mauvaise humeur. Je fis "Ah !" comme une sottise et je m'enfuis en claquant la porte. J'entendis qu'il grondait. Et ce fut tout. Et ce sera toujours ainsi... A quoi bon essayer ? Je ne saurai jamais... Ma petite, ma jolie petite aux yeux d'amour, si je ne t'aimais autant,

avec quelle ivresse je m'en irais de sa vie... Je le débar-rasserais... Mais je t'aime, ma chérie, à mourir de te perdre... Je t'aime et je sens que ce sont mes caresses que tu aimes par-dessus tout..."

Le journal s'arrêtait là. Lucien Roney croyait rêver. Ainsi, lui, le psychologue dont on s'arrachait les livres, lui qui disséquait les âmes féminines, lui qui analysait tous les sentiments et devinait tous les états d'âme... il n'avait rien compris à l'émotion de la pauvrete que son talent intimidait, et que son succès écrasait. Et c'était à la mère de son enfant qu'il avait fait la suprême injure de ne la pas comprendre. Certes, Line n'était pas une femme supérieure; elle ne savait rien des grands problèmes qui tourmentent les intelligences, non plus que des grands combats que soutiennent les âmes. Non, elle était une toute petite femme, humble et jolie, qui possédait, pour tout talent, sa grâce, et, pour tout esprit, son cœur. Mais, lui, lui avait-il demandé davantage le jour où il l'avait emportée dans ses bras, comme la proie rêvée?... avait-il le droit de la punir parce qu'il l'avait aimée ?...

Il se pencha sur le lit où, dans les dentelles, émergeait le joli visage de sa toute-petite, et dans une caresse où tout son cœur montait :

— Dors, mon bel ange, c'est Pâques, demain.

— Maman ! rêva l'enfant, dans un sourire d'extase.

CARNET D'UN TUBERCULEUX

Oublié, un soir, sur la chaise longue.

“Comme c’est curieux... ! J’appelais la mort... Elle avait vers moi des gestes enveloppants... Je sentais déjà qu’elle me serait douce et apaisante, et je me résignais à la pensée de n’être plus... pas même un souvenir ! Qui aurait pensé au pauvre être que je suis, parti de je ne sais plus où, et échoué dans ce sanatorium des montagnes, après avoir vécu toutes les voluptés de la souffrance... Avoir reçu des balles, des éclats d’obus, avoir senti le froid m’endormir, avoir éprouvé la frayeur des batailles et la griserie de la poudre ; s’être couché dans toutes les boues, s’être battu pour la beauté du geste et l’élégance de l’acte, et se réveiller, un jour, loin de tous les bruits et de tous les canons dans un petit coin de campagne plein de neige, les tempes battant de fièvre et le cœur étouffé d’angoisse... Il me semble que j’ai rêvé tout mon passé : rêvé ces marches forcées où l’on s’enfonçait dans la boue et dans le sang ; rêvé ces descentes nocturnes, le petit couteau catalan serré nerveusement dans la main, de froid presque raidie ; rêvé encore ces bruits atroces qui ravageaient nos tympanes et nous donnaient des pensées de folie ; rêvé aussi la belle fille brune qui, un jour de soleil, au bord de la route, souriait à la troupe qui passait, et, du bout de ses doigts mignons, lança vers moi un baiser, parce que j’étais blond et que la lumière dansait dans mes yeux. Fini de danser la lumière, mes yeux

maintenant ne brillent plus que de fièvre. Et quelle fièvre ! dont je goûte l'âcreté dans toute ma bouche assoiffée.

Je faisais le vœu, comme un homme riche et veinard, moi qui suis né un soir de ténèbre au bord de quelque ruisseau triste, oui je faisais le vœu opulent de tomber en pleine lumière, face à la bataille, avec, dans les yeux, tous les éblouissements de la victoire... Au lieu de cette apothéose, je roulai, un soir, au fond de la tranchée, ivre de fièvre, inconscient de fatigue, pensant que c'était cela mourir... Mon Dieu, non, ce n'était pas cela, et je devins le malade obscur et dangereux qui fait pâlir l'infirmière la plus brave, et angoisse le passant qui l'entend tousser... Je pense souvent que ma maman à moi, — une maman jamais vue, jamais entendue, — a dû être une petite chose tendre et jolice, que le mal a ballottée si cruellement qu'elle a oublié de me laisser savoir de quoi elle est morte... Qu'importe d'ailleurs... J'ai trouvé, un jour, sa tombe, en errant dans les pays bleus du sud ; une petite tombe toute blanche, sur laquelle il y avait, au bas de son nom, ces simples mots : "Morte à vingt ans !" De quoi peut-on mourir à vingt ans, si ce n'est de... cela ?

Alors, je vais m'en aller de son mal à elle, la petite fée blonde dont j'aurais tant aimé les baisers...

Mais non, je ne mourrai pas... Ma mère, elle, est morte parce qu'on ne l'a pas aimée, peut-être... Ici passe l'image rude et volontaire du papa que le sort m'a donné, et que ma faiblesse choqua comme une déchéance.

Moi, j'ai connu, par hasard, dans la douceur des lettres, l'amie qui devait ensoleiller ma vie de toutes les tendresses, de tous les rayonnements. Simple et douce, elle vint poser sa main fraîche sur mon front qui brûlait. Puis elle me sourit doucement, comme si elle se moquait de la mort dont l'idée me faisait trembler. Elle a chassé les ombres noires et écarté les visions horribles... Je ne

vois plus qu'elle maintenant dans mon rêve, et mon délire est devenu une splendeur de féerie. J'aime la fièvre qui me brûle, parce que cette fièvre se peuple de son image, image rose et blonde qui se pare de toutes les beautés comme de toutes les grâces. Et je suis heureux d'être un malade, d'être un condamné, puisqu'elle me faisait espérer, au-delà de la maladie, de l'angoisse, de la douleur, au-delà de tout, le paradis que ses yeux me promettaient. "Je serai votre marraine", me dit-elle. Ma marraine ! et moi qui n'avais jamais connu la douceur des gâteries, je devins l'élu de sa prédilection. Peut-être ne m'aime-t-elle qu'avec sa bonté. Moi je l'adore de toute mon âme. Elle est ma raison d'espérer. Car, mourir, non, je ne le veux plus. Je veux vivre pour cette joie infinie de la servir comme une petite idole. Ses lettres me sont un don inestimable, je pose mes lèvres sur tous les mots qu'elle a écrits pour moi, et il me semble alors que s'apaisent les déchirements de ma poitrine, et que mon souffle devient moins rauque, moins brûlant... Ah ! petite marraine placée si haut dans ma vie humble, petite marraine aux yeux clairs, couleur de lumière, petite marraine à la bouche mutine et aux cheveux follets, je n'oserai jamais vous dire combien je vous aime... Mais je vous aime jusqu'à mourir en souriant, pour rêver de vous éternellement !"

*

* *

Le petit carnet finit sur ces mots. Par une douce pitié de femme, la garde qui le recueillit le glissa sous la chemise du soldat, là même où le cœur qui avait tant aimé ne battait plus. Fini le beau rêve. Et le tuberculeux de vingt ans, emporté en pleine illusion, souriait dans la mort à la chère inconnue qui s'était laissée aimer...

O NOTRE ADMIRABLE FRANCE !

Toute une litanie chante en nos âmes : litanie d'amour et de respect, litanie de fierté, de justice et de gloire, et monte vers la France, la Douce, la Victorieuse, dont le triomphe éclate aujourd'hui, vibrant et splendide !

Salut ô belle, ô grande, ô admirable France !

Pour l'avoir aimée aux heures de combats et de sang, aux heures de blessures et d'alarmes, pour avoir souffert de sa peine immense, pour s'être penché sur sa détresse, pour avoir pleuré sur ses ruines et prié sur ses tombes, nous avons mieux compris de quel amour entier, profond et magnifique nous étions inspirés.

Cet amour-là dormait en nos âmes depuis des siècles, tranquille et heureux, s'ignorant presque... La douleur de la France l'a éveillé, et quand l'appel déchirant du clairon français est monté, sonnant haut et clair le devoir, la race entière a tressailli, et nos milliers de jeunes gens s'en seraient allés plus heureux et plus fiers si on leur avait donné des chefs français, et si l'on avait mis les trois couleurs dans leur drapeau ! Puis ont passé, comme un long rêve pénible et angoissant, les années infinissables, où, de la détresse de la France, l'humanité était consternée. Elle, pourtant, rayonnait dans son martyre, plus belle, plus fière, plus souveraine que jamais ! Elle dominait la douleur, surhumaine de courage, de beauté, d'audace. Elle semblait dire à ceux qui la broyaient : "Votre cruauté ne sera jamais à la hauteur de ma vaillance !" Et, magnifique, sous la flagellation et le

crucifiement elle souriait encore, si belle dans sa grandeur morale, si noble dans son indomptable vouloir, qu'instinctivement le monde se rapprochait, conquis par une si fière bravoure, séduit par une telle splendeur de volonté. Et l'on vit alors l'indifférence se fondre comme par magie, et l'idéal dont la France haussait sans cesse le flambeau, s'emparer de la conscience humaine et la diriger vers la Justice immortelle. Il ne fallait pas que la France mourût. Sans elle la vie n'aurait pas valu d'être vécue, puisque la lumière s'en serait allée, et que les hommes ne peuvent aimer une existence sans rayonnement et sans joie... La lumière est reparue. Elle brille plus intense et plus magnifique que jamais ! Et le bonheur est revenu sur la terre menacée, revenu grâce à la merveilleuse endurance qui a permis à la France de tout supporter : massacre, pillage, sacrilège ; de souffrir dans tout son être un martyre sans nom, sans que jamais rien n'ait été perdu de sa plainte, rien de son martyre, rien de son désespoir ; sans qu'on l'ait vue courber sa tête magnifique, sans que l'on ait senti diminuer son incroyable bravoure.

Aujourd'hui c'est sa fête ! Et il semble bien que ce 14 juillet soit devenu la fête nationale de l'Humanité pensante et croyante ! Pensante, certes, et croyante tout autant : croyante en l'idée de justice que Dieu a déposée dans l'âme des peuples comme une souveraine sauvegarde. Sa fête : la célébration du triomphe qui libère la France et le monde, le défilé sous l'Arc de Triomphe, conduit par le Maréchal Joffre et le Maréchal Foch, suivis des grands généraux dont les noms sont à jamais immortalisés, suivis des poilus, ces poilus dont le nom restera synonyme de courage, d'héroïsme ; le défilé de toute la gloire française enfin, devant la nation qui, elle aussi, à l'arrière, sut tenir sous la mitraille, sous l'assassinat, sous la torture, sut tenir parce qu'une patrie commune comme la France se défend jusqu'à la dernière goutte de son sang, jusqu'à

la dernière pensée de son âme ! Ce défilé, nous le regardons d'ici passer, et nos cœurs se gonflent d'enthousiasme et de fierté ! Nous sommes heureux au-delà de toute expression de la gloire de la France ! Heureux de la voir à la tête des nations glorieuses, de la retrouver au poste d'honneur de l'humanité, prête à défendre les droits des faibles, et à sauvegarder le bonheur du monde. Elle s'est haussée à des sommets jusque là inaccessibles, et ceux qui regarderont vers elle se sentiront guidés et protégés. Dieu a parlé une fois de plus et très haut, et il faudra plaindre ceux qui, encore, douteront que la France demeure, entre toutes les nations, la Bien-Aimée !

D'ailleurs elle est montée maintenant si haut, elle s'est dégagée de toutes les laideurs, de toutes les boues, elle s'est affranchie de toutes les injures, de toutes les ingratitudes, et rien de ce qui pourrait diminuer la fierté qu'incarne aujourd'hui le soldat de France ne saurait l'atteindre. Sous l'Arc de Triomphe elle passe, heureuse et belle, intrépide et glorieuse, clémentine et sereine... elle passe, et il semble que la vie se rassérène à sa joie, et se réhabilite à son idéal de liberté et de justice.

Elle passe, et toute la litanie d'amour chante en nos âmes... Salut, ô notre belle, ô notre grande, ô notre admirable France !

LAURIER !

Comme nous l'avons aimé !

Se peut-il qu'il soit mort... qu'il se soit endormi à jamais... et que ce soit fini maintenant de le regarder dominer la vie de toute sa fière vaillance, de l'entendre porter à tous les échos la parole enchanteresse qui n'a fait que dispenser le talent, la bonté, la beauté... Ah ! si l'on pouvait garder son âme ! Si l'âme de Laurier restait prisonnière de notre amour, pour continuer la grande œuvre d'une vie splendide, comme nous nous sentirions mieux aimés et mieux gardés... Mais il s'est endormi pour toujours dans la paix suprême, et rien ne l'éveillera de ce qui faisait palpiter son âme, de ce qui grandissait son talent. Rien ! Ah ! il y a des êtres qui ne devraient jamais mourir !

Le jour où il partira, songions-nous quelquefois, sans y croire, en nous rappelant son âge, ce jour-là la race aura perdu son grand homme, celui qui aura porté le plus haut la fierté de son peuple, celui qui aura fait rayonner partout la lumière de son esprit, celui qui, non seulement fut grand au-dessus de tous les autres, mais qui, encore, fut meilleur que tous les autres. Oui, meilleur que tous les autres. Celui-là n'eut jamais une rudesse, jamais une parole amère, jamais un mot blessant, et devant les défections et les trahisons, il resta serein, incapable de se venger même par un mot qui, tombé de telles lèvres, aurait été une condamnation. Et c'est hier que la catastrophe nous a atterrés, hier qu'il a pour jamais

disparu de la vie où il mettait une note d'harmonie et de clarté, et nous avons l'impression d'une séparation dont rien ne pourrait nous consoler. Rien, car si nous avons des hommes de talent et de mérite, si nous comptons des orateurs convaincus et prenants, si nous possédons des politiques habiles, personne n'atteint à la hauteur où celui-là est monté, non seulement par la force de son intelligence, mais par la puissance souveraine de sa bonté. Et cette bonté elle était pour tous, mais peut-être plus encore pour les humbles et les petits. Il avait pour leur parler un sourire unique et des mots de douceur extrême, et sa délicatesse avait des trouvailles si jolies. Toutes les qualités en lui s'étaient réunies. Il était plus que beau : avec sa tête magnifique, son allure de grand seigneur, ses gestes tout d'harmonie. Tout en lui était grand et impressionnant. Vous sentiez qu'il était une personnalité unique et que dans tous les pays du monde, vous n'auriez pas rencontré celui qui lui ressemblait. L'on nous a montré bien des grands hommes qui étaient beaux, lui les dépassait tous ! Les hommes qui l'ont coudoyé dans la vie publique sont unanimes dans l'éloge qu'ils font de sa carrière si probe, si haute, si claire. Oui, si claire... Il sut porter plus haut que tout l'honneur de ses compatriotes. Il domina les intrigues, les duplicités, les mesquineries, les vilenies, et monta, monta sans cesse, vers un idéal supérieur qu'il atteignit d'un geste large, en balayant de son panache toutes les trahisons, les laideurs, les veuleries ; les yeux tournés vers les étoiles, la tête pleine du beau rêve ! Dans la politique qui est une chose rapetissante, lui grandit ! Il aura, pendant un demi-siècle, apporté dans l'administration de son pays un talent de premier ordre, une incontestable probité morale, une intellectualité profonde et une érudition splendide, sans qu'aujourd'hui, devant sa tombe, un mot soit jeté qui diminue sa gloire ou effleure son caractère. Cela ne s'est peut-être jamais vu !

Et nous, qui sommes de sa famille, nous qui sommes de son sang, de sa langue, de sa religion, nous qu'il a aimés, servis et sauvegardés, nous qui ne le verrons plus dans les fêtes nationales qu'il rehaussait de son merveilleux prestige, nous qui sommes en deuil du plus illustre des nôtres, combien nous devons ressentir la cruauté d'une telle perte ! combien ! Car nous aurons encore des hommes qui auront son talent, d'autres qui auront son cœur, d'autres qui posséderont sa merveilleuse intuition des hommes, des événements, mais retrouverons-nous jamais, groupées dans une même personnalité, un tel ensemble de qualités ? Ne l'espérons plus. Et devant la tombe de celui-là qui fut le plus grand de ses fils, le Canada français pleure et combien il a raison de pleurer...

La dernière fois que nous l'avons vu, aucune de nous, Canadiennes-françaises de Montréal, groupées dans un hommage, ne saurions l'oublier. Nous avions dit à Lady Laurier combien nous l'aimions, combien nous admirions la beauté de sa vie, et son grand homme était là qui écoutait cette expression de notre sentiment, les yeux embués d'une si belle émotion. Lui, qui avait reçu tant d'hommages sans en être troublé, ne pouvait entendre sans pleurer, louer la compagne parfaite qui avait monté la vie avec lui. Et lorsqu'il nous parla, sa voix tremblait d'émotion et en cette minute qui fut solennelle et douce, nous avons toutes senti combien nous avions, par une pensée si naturelle pourtant, illuminé de vraie joie cette existence qui, hélas ! finissait... Et nous évoquerons souvent la vision de ce beau vieillard que nous avons aimé immensément, et qui, ce jour-là, pleura en nous parlant de sa belle voix d'or qui devait si tôt, hélas ! se taire à jamais. Ah ! si nous avions su alors que c'était la dernière fois, avec quelle piété nous aurions dit adieu... Mais l'on ne sait jamais, et ne pas savoir est encore une des meilleures choses de la vie.

RENONCEMENT

— Tu sors ? dit la maman, avec une voix d'espoir.

— Mais oui, maman, tu ne veux pas qu'à mon âge je me blottisse comme un bonhomme, au coin du feu, alors qu'il fait beau dehors, que la bise nous mord gaiement au visage, et qu'il fait si bon de marcher dans la sérénité de cette soirée froide et saine...

Il parle sans la regarder, occupé à chercher ses meilleurs gants, à corriger le nœud de sa cravate, à consulter devant la glace la raie de ses cheveux, à faire bouffer le mouchoir de soie au-dessus de la pochette, enfin, préoccupé de tous ces menus soins qui indiquent clairement que la promenade nous conduit vers quelqu'une qui nous attend et que l'on rejoint le cœur en folie.

La mère l'examine du coin de l'œil, puis soupire, malgré, oh ! bien malgré elle...

Enfin, lorsqu'il se croit suffisamment beau, il enfile le paletot fourré, rebrosse le feutre élégant, et, se penchant doucement, mais sans un remords, vers la maman qu'il abandonne à sa solitude, il lui dit tendrement bonsoir dans un baiser.

— Mais, fit-elle, presque offusquée, on jurerait que tu te parfumes ?

— Oui, un tout petit soupçon. Il n'y a pas de mal à cela ?

— Mais... Non.... Mais pour qui tous ces soins ? fit-elle, anxieusement.

Et lui, tout bas, dans son cou, il avoue : "Pour celle que j'aime, maman, et que je veux te donner pour

filles... Comme tu l'aimeras ! soupire-t-il, sans sentir le mouvement de recul de la mère... Elle est si belle et si bonne ! Je te la nommerai tantôt, si tu m'attends, veux-tu, là, bien sagement, dans ce fauteuil, avec ce beau livre qui te fera passer le temps... Là, es-tu bien installée, et seras-tu gentille, gentille...

Elle se laisse choyer, gâter par tous ces petits soins que bientôt elle ne connaîtra plus, et le goût de pleurer l'étreint singulièrement. Elle sourit néanmoins, pour que son fils ne devine pas le sentiment égoïste qui vient de l'envahir, et surtout pour qu'il ne la voie pas sangloter misérablement comme une pauvre femme jalouse.

Jalouse, elle l'est affreusement en ce moment, et elle éprouve un déchirement jusqu'ici inconnu. Pourtant elle a connu de rudes moments. Sa vie de jeune femme a été durement ballottée. Elle a su ce qu'il en coûtait d'avoir épousé un homme beau, élégant, recherché. Seulement, dans ses pires angoisses, elle n'a jamais connu la douleur qui, ce soir, l'étreint. Mais, ce fils, il était tout pour elle. C'est elle qui l'a élevé toute seule, qui l'a soigné, dorloté, surveillé. Elle a su tous ses sentiments, suivi tous ses progrès, appris tous ses secrets. Voilà le premier qu'il ne lui a pas dit tout de suite. Le premier, mais le seul, le vrai, le redoutable, celui qu'elle appréhende depuis qu'il est tout petit, mais qu'elle n'a tout de même pas senti venir : le secret qui va ravager toute sa vie, lui prendre tout son bien, lui ôter toute sa joie d'exister, sans qu'elle ait le droit de se plaindre... Combien la vie lui semble injuste et brutale en ce moment, et comme elle voudrait être morte. A quoi sera-t-elle bonne désormais, puisqu'une autre va prendre pour elle seule ce cœur de son enfant, dont elle a été longtemps l'unique amour.

Cette jeune fille, qui peut-elle être ?

Blonde ou brune ? Jolie ou laide ? Bonne ou mauvaise ? Riche ou pauvre ?

Elle ne peut même imaginer, car elle ne sait rien du dehors, ayant voulu vivre dans ce petit coin qui est tout son royaume, sans rien solliciter de la vie vaine des autres. Toute à son rôle maternel, elle en avait oublié le monde, et voilà que ce monde, après avoir sollicité son fils, allait le lui voler pour tout de bon. Et une immense lassitude accable la pauvre femme. Elle devine en ce moment qu'elle a peut-être eu tort de se confiner dans une retraite aussi absolue. Le choix de son fils, elle aurait pu le guider, tandis que là il lui échappe totalement. Elle n'a rien à espérer de la femme que son fils va lui amener. Si encore elle avait favorisé cet amour, surveillé l'éclosion de ce sentiment, orienté ce choix, elle aurait sa place marquée dans ce futur bonheur. Tandis que maintenant il ne lui reste plus que l'isolement et la tristesse de vivre seule, de mourir seule... Aura-t-elle la vertu suffisante pour lui taire son cri maternel, pour ne pas sembler égoïste à ceux qui commencent la vie, pour s'oublier, en un mot, dans tout ce que ce terme contient d'abnégation et de renoncement ? Elle se le demande, ce soir, en attendant le retour de l'enfant qui va lui porter sa condamnation, rien qu'en nommant sa bien-aimée... Sa bien-aimée !

Le cœur lui éclate, mais elle ne veut pas pleurer. A quoi bon ? L'heure est venue de payer la dette de toutes ses joies et rien ne la soustraira à l'échéance fatale... Elle se pensait encore jeune; elle était déjà vieille. Elle se blottit plus au fond de sa bergère, lisse d'un mouvement las ses cheveux frisottants, les retient sous ses doigts comme pour leur interdire cette dernière coquetterie, puis lentement, pour résumer toutes ses pensées tristes, elle soupire, comme l'on fait devant les cercueils : "Ce que c'est que de nous, tout de même !" Toute menue, toute tremblante dans la nuit qui l'enveloppe, elle attend son destin sans plus rien espérer. Elle a vécu...

AU BORD D'UN LAC...

Je vis au bord d'un lac, dans un joli coin de notre grand nord, pas assez connu encore de ceux qui cherchent, durant les grandes chaleurs, la fraîcheur et le calme.

Sainte-Marguerite est l'endroit rêvé. Si vous saviez comme ici la nature a de séductions et de merveilles, comme tout y est serein, parfumé : on y trouve des oiseaux jamais vus, on y écoute des chants inattendus, autour de nous s'agite tout un petit peuple de chanteurs ailés qui jettent dans l'atmosphère de l'harmonie et de la gaieté, et nous apprennent des rythmes inconnus. O ce charme des gazouillis étranges et passionnés qui émeuvent les claires matinées tranquilles, et montent jusqu'au soleil en un hymne d'amour qui en garde en son âme l'émouvante douceur ! Tous, nous avons vécu quelques heures de paix en quelque endroit privilégié où notre sensibilité prenait contact avec les choses plutôt qu'avec les êtres, et de cette communion intense nous remportons, pour toute la vie, des souvenirs à peine définis qui sillonnent notre sensibilité à la façon des petites ondes successives qui ne brouilleraient rien à la surface, mais remueraient, tout au fond des cœurs, de subtiles impressions.

Et nous sommes tout au bord du lac, un beau lac tout bleu, d'où montent du rêve et de la joie, un beau lac uni comme une glace, où les têtes d'enfants se mirent, où les sourires des jeunes se fondent, et que les mains timides des vieux caressent d'une vague étreinte comme avides

de repêcher tout ce qui de leur âme est tombé et s'y est noyé... tant de choses qui jamais plus ne reviendront à la surface...

Au bord du lac Masson, dans ce coin privilégié de Sainte-Marguerite où la nature a des secrets enchanteurs et de mystérieux effluves, nous aurons vécu quelques semaines de paix réelle avec la beauté des choses, ne regardant guère au-delà du lac que de merveilleux couchers de soleil bornent radieusement chaque soir, sentant en sa plénitude la douceur de se laisser vivre d'une façon toute neuve, sans craindre que de l'imprévu malencontreux vienne nous gâcher d'ombres trop épaisses les tons clairs et vifs de nos paysages favoris. L'influence de la nature, une nature douce, quasi timide, que rien ne révolutionne ni ne tourmente, agit sur nos nerfs opprimés, et apprend aux plus exaltés, aux plus assoiffés de nouvelles sensations, que la vie vaut d'être coulée quelque temps au bord d'un lac tout bleu qui chante à peine, mais qui module délicieusement, où, en intime communication avec les choses les plus petites et les plus ignorées qui s'étalent sous le soleil, on apprend à mieux regarder en soi et à se dégager des infimes préoccupations.

A Sainte-Marguerite j'ai appris à apprécier, à l'égal de tout autre plaisir, la distraction que nous fournit le brin d'herbe causeur et le susurrement des feuilles que le vent agace, le chant des tout petits oiseaux qui essayent leurs ailes, la mélodie berceuse des vagues qui chantent à peine; et jamais autre part la nature ne saurait verser de paix meilleure, plus calmante que celle qui émane de cette rive belle comme un conte de fée.

Ici les plus mondains s'oublient à respirer la nature et à l'aimer, et les plus incomprenants, les plus positifs, les plus snobs, et j'ai tout dit, subiront le charme enveloppant de ce nid de verdure et de clartés que le lac Masson baigne, et que toutes les grâces et tous les parfums de la

terre enchantent, et où j'aurai vécu, en quelques jours, des années d'impressions que j'emporterai en l'existence comme un avare, et en ce trésor je puiserai longuement des rayons et des ombres auxquels nul n'aura touché, puisque je les ai vus éclore au plus doux de ma solitude et de mon silence.

Oh ! ne rien entendre de l'extérieur, et avoir devant soi la beauté même, voilà un rêve que rien n'aurait comblé, si ma bonne étoile ne m'avait amenée au milieu même de ce paradis des Laurentides, où je voudrais vivre longtemps, si tout beau rêve ne devait, sitôt né, mourir.

DE MON TEMPS...

Quelle vieille bonne femme je fais !

Tout à l'heure, ma petite-fille, frisée, pomponnée et un tantinet fardée, — si mes yeux ne me trompent pas, — m'a crié : "Grand'mère, vous n'entendez rien à l'amour, ni à la jeunesse : de votre temps on ne savait ni aimer, ni s'amuser..." Je n'entends rien à l'amour parce que de mon temps on ne savait pas... Hum !

Elle me semble, tout de même, un peu raide, l'affirmation de ma petite-fille âgée de dix-huit ans, et qui veut paraître renseignée sur son temps et sur le mien. D'abord, que peut-elle savoir au juste, ma petite-fille ?

Je serais curieuse de l'apprendre. Mais le moyen de questionner sans blesser toute cette fière innocence qui ne veut pas s'avouer !

On ne savait ni aimer, ni s'amuser de mon temps !

Non ! Mais peut-on ainsi insulter toute une époque qui fut fière, heureuse et jolie ! J'avais quinze ans quand je rencontrai Blaise. C'était, je me le rappelle comme si c'était hier, à la croisée des chemins. Ce n'était pas dimanche, mais ses bottes craquaient comme aux jours de fête et je me retournai. Il me regarda si franchement que, sans vouloir manquer de respect à la Vierge que je priais, je lui souris de toute mon âme. Il tortilla sa casquette dans un geste gêné, et sourit, lui aussi, bêtement. Je compris tout de suite. C'est étonnant comme on est intelligent quand on aime, car enfin, Blaise avait

l'air le plus stupide de la terre, et il fallait que je fusse bien finaude pour deviner...

Et puis, ce furent nos accordailles, un soir où les violons chantèrent pour nous seuls, dans la solitude de ma petite campagne émerveillée.

Nous dansâmes jusqu'à l'aurore. Mes pieds frétille^{nt} encore rien qu'à ce souvenir...

Nous ne savions pas aimer !... O ma petite-fille à l'âme claire comme le ruisseau, je pardonne à ta sainte ignorance... Et nous fûmes heureux, Blaise et moi, divinement, humainement ! Comme dans la légende et dans la chanson, nous eûmes beaucoup d'enfants. Et ils furent beaux, nos enfants, très beaux !

L'un d'eux devint ton père, ma toute petite. Et celui-là, je ne sais comment, s'arrangea pour nous prendre tout notre cœur. Nous l'aimâmes éperdûment.

Et si nous avions des griefs contre lui, ils s'abolissaient instantanément dans la fierté de le voir conquérir l'opinion ! Et le jour où il devint député, nous lui pardonnâmes d'avoir parfois semblé oublier qu'il était notre fils. C'est que Blaise et moi restions des paysans, et que notre enfant montait, montait... Ça le gênait parfois, sans doute, d'avoir des rusta^{uds} pour parents, mais que voulez-vous, que veux-tu ma mignon^{ne}, ça nous allait à nous magnifiquement de rester ainsi des humbles, tout près de la terre qui nous aimait. Car elle nous aimait, la terre... Mais il nous fallut quand même la quitter, le jour fatal où ta petite maman si jolie, si fine, si bien faite pour la vie, s'endormit tout de même à jamais, en me criant : "Grand'mère, c'est à vous que je la donne !" Et je te pris, toute menue et toute frissonnante, et j'eus une peur atroce de te voir mourir. Tu me semblais un bibelot précieux, et mes mains avaient peur de te toucher... Mais, si délicate et si jolie, tu devins vite le trésor de grand'mère... Ce que je t'ai aimée, mignon^{ne} !

Pour toi j'ai renoncé à mes jupes larges, à mon bonnet empesé, à mes amies villageoises. J'ai appris à être une vieille dame. Mon Blaise s'en est souvent frotté les yeux ! Je lui disais alors : "C'est pour la petite !" Et, humblement, il remisait sa vieille pipe de plâtre, heureux de faire ce sacrifice à la mignonne qui devenait grandette, et si gentille ! Pour ne pas te gêner, ô petite reine, nous mîmes, Blaise et moi, notre amour au grenier. Notre pauvre et fier amour ! Et nous rêvons souvent de déguerpir quelque beau soir, dans ton auto, ma jolie, de fuir le long des chemins jusqu'au chez-nous qui attend toujours, et là... revivre le temps où Blaise me rejoignait à la croisée des chemins, et où j'écoutais, sur la route rocailleuse, sonner la cadence des bottes neuves qui craquaient...

On ne savait pas s'amuser peut-être, dans ce temps-là, ma toute jolie... Mais l'on savait s'aimer tout bonnement, tout naïvement, sans souci des gros sacs, sans espoir des honneurs, sans calcul et sans ambition, tout uniment, parce qu'on se trouvait à son gré.

Et crois-moi, petite, ce temps-là c'était le bon temps, l'adorable temps que je souhaiterais revivre avec tous ceux que j'aime : avec toi mignonne, frisée, pomponnée, et un tantinet fardée, je crois, si mes yeux ne me trompent pas.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

[illegible]

Tout pour Elle...	101
Là-bas une nuit de Noël ..	105
Décrocheuse d'étoiles...	108
Je sais que vous ne m'aimez plus ! ..	112
Novembre ..	115
Petit Pierre ..	118
Lettre égarée ..	121
Fleurs blanches ..	125
Pauvre moineau ..	127
Pourquoi ils s'enrôlent? ..	130
Je suis une petite "Central" ..	133
Soirée de Noël ..	136
A n'm'embrassait pas...	140
C'est Pâques demain...	143
Carnet d'un tuberculeux ..	149
O notre admirable France ..	152
Laurier ! ..	155
Renoncement ..	158
Au bord du lac ..	161
De mon temps ..	164

DU MEME AUTEUR

PREMIER PÉCHÉ

Préface du R. Père Louis Lalande

Montréal 1902

épuisé

LE LONG DU CHEMIN

Préface de M. Edouard Montpetit

Montréal 1912

épuisé

EN PLEINE GLOIRE

à la mémoire des héros canadiens

Montréal 1918

35 sous

Achevé d'imprimer
ce vingt-huitième jour de mai mil neuf cent vingt-quatre

PAR

L'IMPRIMERIE J. TREMBLAY & FILS

A MONTRÉAL, (Canada

pour

LA REVUE MODERNE